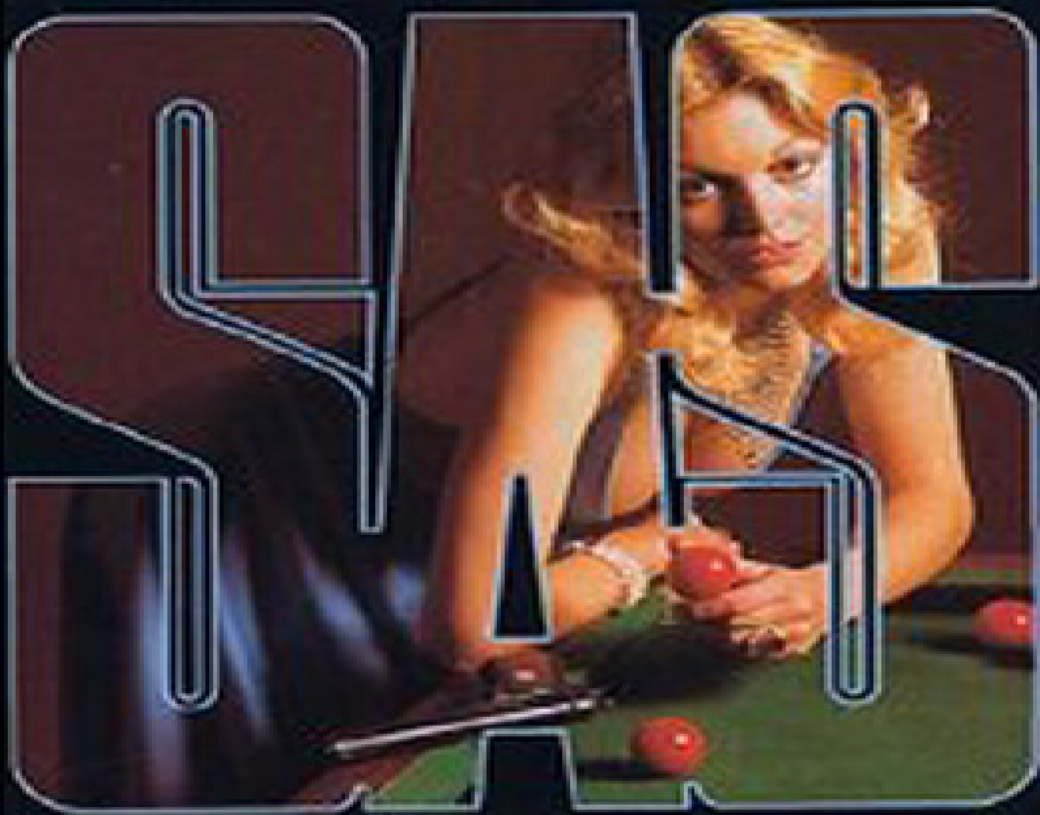


# **SAS [044] – Meurtre a Athènes**

**Gérard de Villiers**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



# MEURTRE À ATHÈNES

GERARD DEVILLIERS

**S.A.S.**

## **MEURTRE A ATHENES**

### **CHAPITRE PREMIER**

Happy Birthday, Dear Henry! Happy Birthday to you

Une bordée d'applaudissements joyeux éclata, ponctuant les vœux classiques. La foule s'ouvrit pour laisser, Henry Eagleton s'approcher du gâteau posé sur la table où étaient plantées quatre grosses bougies rouges et six blanches. Le premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis gonfla les joues et, d'un coup, souilla les dix bougies.

Une nouvelle salve d'applaudissements éclata, tandis que l'Américain se redressait en riant.

Avec sa grosse moustache noire, son crâne dégarni et ses yeux globuleux, il ressemblait furieusement à un gigantesque phoque. Le salon d'apparat de l'ambassade, contenait une centaine de personnes. Dans un joyeux brouhaha, tous, de l'ambassadeur aux employés grecs, étaient venus fêter les 46 ans d'Henry Eagleton.

Un des invités, petite moustache, yeux rieurs, crâne dégarni, la cinquantaine mince, prit deux coupes de champagne, en tendit une au premier secrétaire, levant son propre verre, et dit en grec :

A ton séjour à Athènes! J'espère que tu y fêteras tes cinquante ans.

Henry Eagleton choqua sa coupe contre la sienne.

Je te croyais en mer, Mattiaki ? Qu'est-ce que tu fais là ?

C'est le Meltan (Vent qui souffle dans la Mer Egée) qui m'a poussé jusqu'ici!

Le général Mattiaki Agathiou, patron du K.Y.P., les Services spéciaux grecs, vivait pratiquement sur son voilier, à partir de mai. Il avait connu Henry Eagleton lors du séjour de ce dernier à Chypre, cinq ans plus tôt, et les deux hommes se tutoyaient. C'était le troisième séjour en Grèce de Henry Eagleton, affecté jadis au programme d'assistance militaire JUSSMAG qui se flattait de parler grec comme un grec.

Il but sa coupe de champagne d'un trait, imité par Mattiaki Agathiou. Autour d'eux, les invités se jetaient sur les petits-fours et le

J and B importé. Henry Eagleton était heureux de se retrouver en Grèce, après l'Amérique du Sud. Il chercha des yeux, Jane, sa femme. Elle était en grande conversation avec l'ambassadeur. Elle tourna la tête, vit le sourire de son mari et abandonna aussitôt le diplomate. Henry était déjà en train de vider une seconde coupe de champagne. Tandis qu'on découpait le gâteau, Jane glissa son bras sous le sien et approcha ses lèvres de son oreille:

Attention au champagne! Darling.

Jane avait passé quatre heures chez le coiffeur du Hilton et ses cheveux blonds savamment bouclés encadraient des yeux très clairs et des traits harmonieux bien qu'en dépit de ses hanches trop fortes et de l'épaisseur de ses jambes, réduite par des bas noirs, elle avait une mine appétissante. Ses deux enfants ne lui avaient pas déformé le corps. Pour l'anniversaire de son mari elle avait fait venir de Paris par la valise diplomatique une superbe chemise de nuit en satin noir, qu'elle étrennerait en rentrant du cocktail. Sa surprise.

Sans lâcher le bras de son mari, elle consulta sa montre.

Neuf heures moins le quart. Encore un quart d'heure et ils s'éclipseraient discrètement.

L'ambassadeur s'approcha du couple, un verre à la main et Agathiou s'écarta d'un geste très naturel.

J'espère que votre séjour sera bénéfique à tous, Henry, dit-il en levant son verre.

Henry Eagleton sourit. Je l'espère, Sir.

Officiellement Premier Secrétaire, Henry Eagleton était en réalité le Chef de Station de la Central Intelligence Agency à Athènes.

Il avait hérité du logement de fonction de son prédécesseur, une villa tranquille au cœur de Psychico, le Neuilly d'Athènes, un oasis de verdure et de calme dominant le magma bruyant et chaud du centre. Le 5 de la rue Vassilias Frederikas appartenait à l'ambassade U.S. et servant traditionnellement de logement au C.O.S.(Chef d'antenne) de la C.I.A.

Cette demeure tranquille avait tout de suite plu à Henry Eagleton. Une seule chose le tracassait: ne pas s'empâter grâce à la nourriture grecque. Heureusement, Jane veillait féroceement sur sa ligne, le privant de tout ce qu'il aimait. Sauf d'elle, bien entendu.

L'adjoint de Henry Eagleton, Don Richard, vint à son tour saluer son patron. De ses années comme " Security officer " à Langley, il avait gardé une certaine raideur dans la démarche et ses yeux bleus semblaient toujours à la recherche d'un suspect. L'ambassadeur parut soudain se rappeler quelque chose, il se tourna vers le numéro 2 de la C.I.A. à Athènes et demanda discrètement :

Vous n'avez toujours rien su, pour l'histoire de l'Athènes News ?

Don Richard secoua négativement la tête, une ride de contrariété

barrant son front plat.

Non, Sir. Il semble que ce soient des gauchistes en liaison avec l'Intelligence Documentation Center. Les copains de Agee...

L'ambassadeur eut une moue dégoûtée. Philip Agee, déserteur de la C.I.A., collaborait maintenant avec les gauchistes du monde entier pour dénoncer les agents de la C.I.A. en poste un peu partout. Or, une semaine plus tôt, l'Athènes News, seul journal en langue anglaise existant à Athènes, avait publié le nom, l'adresse, le téléphone personnel et le curriculum vitae, parfaitement exact de Henry Eagleton, dénonçant ce dernier comme le chef de la C.I.A. à Athènes... C'était signé d'un vague " Committee of Grecks and Grecks-Americans ".

Or les Russes ne s'amusaient pas à ce genre de plaisanteries.

Henry Eagleton n'eut pas le temps d'intervenir dans la conversation.

Le Général Mattiaki Agathiou s'avançait vers leur groupe, escorté d'une créature totalement inattendue dans ce cocktail si convenable qu'il en était à la limite de l'ennui.

Un croisement de Monica Vitti et d'Anita Ekberg. Les longs cheveux blonds coulaient autour du nez droit, un peu fort, de la bouche trop épaisse pour être honnête des grands yeux marron au regard humide. Les épaisseurs superposées de la robe de mousseline beige n'arrivaient pas à dissimuler les rondeurs d'une poitrine qui ravalait Brigitte Bardot au rang des rachitiques. Les longues mains terminées par des ongles très rouges semblaient des griffes prêtes à saisir tout mâle passant à leur portée... Juchée sur des talons aiguilles qui semblaient difficilement soutenir le poids de son corps épanoui, la flamboyante créature dépassait le Général Agathiou d'une bonne demi-tête.

Dix ans plus tôt, elle avait dû être absolument fabuleuse, mais il y avait encore de quoi remplir les phantasmes d'un honnête homme. Et même de plusieurs. Muet de surprise, l'ambassadeur esquissa un sourire contraint. En dépit de son aspect provocant, l'inconnue avait dans son port de tête la dignité d'Electre, une expression presque hautaine, tempérée par la sexualité primitive qui suintait de tous les pores de sa peau.

Une lueur espiègle dans ses yeux noirs, Mattiaki Agathiou dit à la cantonade:

Je vous présente Nafsika, ma lesbienne de femme.

L'ambassadeur se ferma, choqué. Don Richard sourit poliment. Il n'était pas sûr d'avoir compris.

Une lueur d'amusement passa dans les yeux du patron de la C.I.A. Son copain Mattiaki, play-boy avant d'être général, était capable de pas mal d'excentricités, et adorait choquer. Jane Eagleton observait la

générale, suant la réprobation. Dans quelles turpitudes, Mattiaki Agathiou risquait-il d'entraîner son mari! Celui-ci se hâta de préciser:

Mattiaki veut dire qu'elle est née à Lesbos.

Le général Agathiou éclata de rire, ravi de sa plaisanterie.

Soulagé, l'ambassadeur retrouva son sourire. Nafsika la "lesbienne" abandonna successivement sa main aux deux hommes et embrassa Henry Eagleton. Don Richard se surprit, un peu honteux, à chercher à percer les épaisseurs de mousseline, à la hauteur du cœur... Dégouté de lui-même, il s'écarta pour aller prendre un J and B.

Les yeux baissés, Nafsika semblait ignorer les regards posés sur elle.

L'atmosphère s'était chargée d'électricité. Jane sentit des griffes pousser au bout de ses doigts. On ne devrait pas avoir le droit de laisser une telle créature en liberté, dans une vraie démocratie. Henry Eagleton parvint à s'arracher un sourire innocent et demanda en grec.

Comment fais-tu, vieux bandit, pour avoir une femme aussi belle ?

Mattiaki Agathiou répondit en se rengorgeant.

C'est ce que nous appelons en grec tokokkalaki pis nychteridas " le petit os de la chauve-souris ". Personne ne sait vraiment comment la chauve-souris peut voler. Elle a un petit os dans la clavicule dont on ne comprend pas le fonctionnement. Je ne suis pas beau, je ne suis pas riche, je ne suis plus jeune, mais j'ai le petit os

Tout le monde rit. Jane Eagleton en profita pour tirer discrètement son mari par la manche.

Henry, il va falloir rentrer, annonça-t-elle à la cantonade, les enfants nous attendent.

Leurs deux enfants dormaient, assommés par une longue journée d'activités physiques. Mais Jane avait envie d'étrenner la chemise de nuit.

En plus, elle ne tenait pas à ce que son mari s'attarde trop avec cette fausse " lesbienne ".

Ayant produit son effet, le général Agathiou entraîna sa flamboyante épouse vers le buffet. Aussitôt, l'ambassadeur se tourna vers Henry Eagleton

Apparemment vous la connaissez bien

Le chef de station de la C-1-A. secoua la tête en riant.

oui, bien sûr. Mais Mattiaki sort très peu avec elle. Je crois qu'ils ont un gentleman's agreement, si j'ose dire. Il a un faible pour les très jeunes filles. Mais Nafsika est très connue à Athènes. On dit qu'elle fut le premier amour du Roi, i y a quelques années, lorsqu'elle était actrice. Emoustillé, Don Richard tourna la tête, appuyant son regard avec un peu de vague à l'âme sur les hanches somptueuses enrobées de mousseline.

My God! fit soudain l'ambassadeur, voilà qui plairait à votre ami Mattiaki. Regardez, près du buffet.

Mais elle est pieds nus! fit Jane Eagleton horrifiée.

Les trois hommes n'avaient même pas remarqué ce détail. Beaucoup plus intéressés par le reste. Un visage de petite fille surmonté d'une tignasse noire frisée comme un caniche. Mais le reste n'était pas du tout enfantin. La poitrine pouvait presque rivaliser avec celle de Nafsika, tirant sur le coton du T-shirt à le faire éclater. Le blue jean délavé moulait une croupe orgueilleuse et des jambes longues comme des fusées. Une moue grognon assombrissant ses traits. L'inconnue faisait tourner des glaçons dans un verre.

C'est Alikì, une fille qui travaille au service des visas, annonça Don Richard. Je suis désolé, Sir, je vais lui dire de mettre des chaussures...

Avec une hâte suspecte, il fonça vers la jeune perturbatrice. Jane Eagleton se dit que la Grèce était un pays bien dangereux. Décidément, on ne pouvait se fier à aucune réputation.

L'assistance commençait à se clairsemer sérieusement.

Les Grecs allaient déguerpirent et les Américains allaient se coucher, bourrés de canapés, de petits fours et de Moët et Chandon.

Ils ne pouvaient se faire à l'habitude grecque de dîner vers minuit. Mattiaki Agathiou agita la main en direction de Henry Eagleton, tirant sa flamboyante lesbienne vers la sortie. Nafsika secoua sa crinière blonde et lui adressa un sourire à faire fondre du béton. C'étaient ses meilleurs amis, à Athènes.

Les rapports de travail, à Chypre, 5 ans plus tôt, s'étaient très vite transformés en amitié. Le Grec était reposant avec son fantastique appétit de vie, sa gaieté perpétuelle et son goût de l'hospitalité. Il avait su discrètement passer la période de la dictature et s'était retrouvé à un des postes-clefs du nouveau régime.

Henry Eagleton prit congé de l'ambassadeur et se dirigea vers la sortie, escorté de Jane. Dehors, il faisait agréablement frais. Il eut un mouvement de surprise. Leonidas, son chauffeur, debout près de sa Ford de service, était en grande conversation avec la pulpeuse employée du service des visas. Juchée maintenant sur de hauts sabots de bois qui lui allongeaient encore les jambes...

En voyant son patron, Léonidas la quitta et se précipita pour ouvrir la portière de la Ford noire.

Henry Eagleton s'installa machinalement dans le coin droit de la banquette arrière, comme les règles du protocole le conseillaient. Un claquement de talons sur le dallage du hall lui fit tourner la tête. Alikì rentrait dans l'ambassade. Suivant le balancement de ses hanches, il regretta de ne pas avoir vingt ans de moins. Il avait déjà chassé cette pensée coupable quand Jane vint se glisser près de lui. Léonidas démarra aussitôt, tournant à gauche dans la petite rue Lachitos, puis



de nouveau à gauche dans la grande avenue Vassilissis Sofias qui remontait vers Kifissia et le haut d'Athènes. Mais au premier feu rouge, le chauffeur se retourna, le front plissé d'inquiétude:

Boss, vous m'avez bien dit chez vous ?

Henry Eagleton ne put s'empêcher de sourire. Léonidas n'avait aucune mémoire et était un peu simplet, mais c'était le meilleur des hommes. Avant, il conduisait la Chrysler blindée de l'ambassadeur. Ce dernier, excédé par sa distraction, l'avait recédé au chef de station de la C.I.A.

Nous allons à Psychico, dit ce dernier.

Jane posa légèrement la tête sur son épaule, faisant attention de ne pas écraser ses boucles blondes.

J'ai une surprise pour toi, darling, murmura-telle.

Une surprise ? demanda Henry Eagleton, touché.

Jane posa la main sur la cuisse de son mari et l'y laissa.

Tu verras, dit-elle d'un ton plein de mystère.

Il essaya de deviner. En vain. La Ford filait entre deux rangées d'immeubles grisâtres et sans grâce, rappelant l'architecture d'une démocratie populaire. Puis, ils s'espacèrent, en même temps que l'avenue changeait de nom, devenant Léoforos Kifissias. A gauche, s'élevait une colline boisée semée de maisons noyées dans la verdure: Psychico, le quartier résidentiel d'Athènes.

Léonidas s'arrêta en face d'un grand supermarché pour tourner à gauche. Psychico abritait tous les diplomates et les riches grecs. Loin du bruit et de la pollution d'Athènes, où s'entassaient 3 millions de Grecs sur les 8,5 que comportait le pays.

La voiture de police grise se distinguait à peine dans l'obscurité. Stoppée au haut de la rue Vassilias Frederikas.

Les yougoslaves ont dû encore se plaindre, remarqua Henry Eagleton.

Le second secrétaire de l'ambassade yougoslave avait protesté à plusieurs reprises parce que des inconnus étaient venus jeter des bouteilles de colorant rouge sur les murs de sa villa. Depuis, les patrouilles de police qui sillonnaient régulièrement Psychico avaient été renforcées. Pourtant, on ne croisait guère plus de piétons qu'à Beverly Hills dans ses avenues calmes transformées en dédales par les dizaines de sens interdits. Les villas cossues alternaient avec de coquets petits buildings entourés de verdure. Pas un seul commerçant. Chose rare à Athènes, les plaques de rues étaient aussi en caractère romains.

Léonidas ralentit, quittant la rue Yasemion pour tourner dans Vassilias Frederikas, la petite avenue calme où se trouvait la villa de Henry Eagleton.

Au moment où la Ford achevait son virage, les lampadaires s'éteignirent brusquement.

Tiens, une panne! remarqua Jane Eagleton, pelotonnée contre son mari. Elle pouffa, glissant le bout de Ses doigts entre sa chemise et sa peau.

Ça ne te rappelle rien ? ajouta-t-elle.

Ils s'étaient bibliquement connus au fond d'une vieille Plymouth garée dans une allée sombre du campus de Kent University. Après que Jane eut arraché de haute lutte son mari à une éblouissante garce aux reins cambrés.

J'espère que les enfants dormiront vraiment, dit Henry Eagleton, d'une voix altérée.

Léonidas freina et tourna le capot de la Ford face à la grille fermée de la villa que l'on apercevait vaguement dans l'obscurité au fond du jardin. Il avait déjà la main sui la portière lorsque Henry Eagleton s'arracha à Jane.

Attendez, Léonidas, je vais ouvrir, dit-il.

La maladresse du Grec l'exaspérait. Il fourrageait toujours des heures dans la serrure. Il ouvrit sa portière et descendit. L'air embaumait le magnolia. Il fouilla dans sa poche pour prendre ses clefs et arrêta son geste, apercevant des silhouettes dans l'ombre près de la petite porte de la villa, sous un magnolia. Le lampadaire, entre la porte et la grille, étant éteint, il ne pouvait les distinguer nettement.

Il crut d'abord à un couple d'amoureux. Souvent les domestiques des villas flirtaient en prenant le frais. Puis, les silhouettes bougèrent, s'avançant vers lui. Deux hommes. Une brusque angoisse lui contracta l'estomac. Il avait déjà été au contact du danger, particulièrement à Chypre et savait le sentir. Lentement, il sortit la main de sa poche, pour qu'on ne puisse pas penser qu'il avait une arme, et s'avança vers les inconnus.

Avant tout, les éloigner de la voiture où se trouvait Jane.

Vous cherchez quelqu'un ? demanda-t-il en anglais.

Les deux horribles avancèrent sans répondre.

A cause de l'obscurité, Henry Eagleton ne put voir leurs visages. L'un d'eux était beaucoup plus grand que l'autre, massif, impressionnant. L'Américain sentit ses lèvres se dessécher brusquement en devinant un objet noir au bout de sa main droite.

Instinctivement, il recula et se retrouva le dos à la voiture. Sans se retourner, il appela, essayant de garder son calme.

Léonidas!

Il y avait un colt 45 dans la boîte à gants, chargé et armé. Normalement Henry Eagleton aurait dû avoir un garde du corps, mais le personnel de l'ambassade n'était pas assez nombreux

Au moment où le chauffeur surgissait de la voiture, le plus grand des inconnus étendit le bras à l'horizontale, devant lui. Henry Eagleton n'eut pas le temps d'avoir peur. Il y eut une flamme jaune, une détonation qui parut assourdissante dans le silence et Henry Eagleton eut l'impression de recevoir un coup de poing sur le côté gauche de la tête. Déséquilibré, il hurla :

My God, you guys are crazy!(Mon Dieu, vous êtes fou)

Pétrifié d'horreur, Léonidas, restait accroché à sa portière, fixant la scène. Il ouvrit la bouche sans pouvoir sortir un mot. Sans même penser à plonger dans la voiture pour prendre le 45 où à se jeter sur le téléphone, relié à l'ambassade.

Emba sto aftokinito(Rentre dans la voiture)! cria le second des agresseurs.

Léonidas, s'aperçut que ses muscles ne lui obéissaient pas.

Il demeura dans la même position.

Un deuxième coup de feu claqua. Se confondant avec le hurlement de Jane qui luttait avec sa portière. Henry Eagleton éprouva un Choc léger dans la poitrine à la hauteur du cœur, mais pas vraiment de douleur. Il essaya de se retourner pour rentrer dans la voiture mais n'eut pas la force de terminer son geste et tomba à genoux. Le tueur, le bras tendu, tira encore une fois, mais la balle rata l'Américain.

Une voix cria en grec, un peu plus bas dans l'avenue.

Elate! ton qatarisane!(Venez, vous l'avez eu)

Léonidas réussit à surmonter sa terreur pour s'accroupir, s'attendant à être abattu au passage mais les deux hommes passèrent près de lui en courant.

Des portières claquèrent, il devina la forme d'une voiture dans l'obscurité et, dans un rugissement de moteur, le véhicule démarra, filant vers le bas de l'avenue.

Jane avait bondi de la Ford. Elle vit son mari tassé contre la voiture, le dos appuyé à la portière, essayant faiblement de se relever. Elle se jeta sur lui.

Henry!

Tiens, je saigne, dit Henry Eagleton.

Jane glissa la main contre sa chemise et poussa aussitôt un hurlement en la retirant, trempée de sang. Elle luttait de toutes ses forces pour ne pas céder à la panique. Un hôpital, vite! Elle se redressa, apostropha le chauffeur.

Léonidas, venez, Aidez-moi! Vite.

le chauffeur fit le tour de la Ford en courant et balbutia:

Ils sont partis par là, ils...

Je m'en fous, hurla Jane Eagleton, Aidez-moi à mettre mon mari dans la voiture. Il est gravement blessé.

Le chauffeur prit Eagleton par les épaules, et, maladroitement,

montant le premier dans la voiture, le tira sur la banquette arrière. Jane lui replia les jambes. A eux deux, ils parvinrent tant bien que mal à l'installer en travers. Aussi brusquement qu'ils s'étaient éteints, les lampadaires de l'Avenue Vassilias Frederikas se rallumèrent, permettant à Jane de voir le visage livide et les narines pincées de son mari. Elle eut un sanglot bref, qui se bloqua dans sa gorge, et cria d'une voix aiguë, à la limite de l'hystérie.

Vite, Léonidas, vite!

Emu, le chauffeur cala, partit brusquement en marche arrière, puis dévala l'avenue en pente, passant le stop de la rue Basil Palou, en plein phares, les mains tremblantes, ne sachant plus où il se trouvait. Il brûla le feu rouge au coin de Leoforos Kifissias et s'engagea à tombeau ouvert dans la grande avenue déserte. L'hôpital Evangelismos se trouvait à Kolonaki, en face du Hilton, dans Petraki street, deux kilomètres plus bas.

Avec précautions, Jane tâta la tête de son mari, sans trouver le trou qu'elle craignait. La balle l'avait frappée en séton. Cela la soulagea. Les blessures au Cerveau lui avaient toujours fait peur.

Maintenant, Léonidas dévalait Vassilissis Sofias, klaxonnant à chaque croisement. Jane Eagleton adressa une prière silencieuse au Ciel.

Mon Dieu, faites qu'il ne meure pas!

Elle se pencha sur son mari.

Henry ?

Il ne répondit pas. Dans la pénombre de la voiture, elle ne pouvait voir ses yeux.

Vite, Léonidas, répéta-t-elle, comme un automate.

Le chauffeur tourna brutalement à droite dans la rue Petraki, puis à gauche, pour rejoindre l'entrée des urgences.

A peine la voiture était-elle arrêtée, qu'elle bondit dehors, se rua à travers le perron et interpella en mauvais grec un infirmier en blouse blanche.

Un médecin, vite! Il y a un blessé grave.

Elle montrait du doigt la voiture. Aussitôt, l'infirmier décrocha un téléphone, composa plusieurs numéros, atteignit enfin quelqu'un, dit quelques mots et raccrocha avec un sourire rassurant pour Jane Eagleton.

Le docteur vient tout de suite.

Jane Eagleton trépignait sur place, en sueur. Elle ressortit. Léonidas attendait debout près de la voiture, ne sachant que faire.

Deux infirmiers surgirent après d'interminables secondes, poussant un brancard, accompagné d'un homme en blouse blanche qui se dirigea vers Jane.

Que se passe-t-il ? Où est le blessé ?

Vite, dans la voiture, dit la jeune femme. On a tiré sur lui. Il est... sa voix se brisa. Il a une balle dans la poitrine; il saigne.

Elle fondit en larmes, s'appuyant au mur pour ne pas tomber. Le médecin la guida doucement jusqu'à une chaise.

Calmez-vous, dit-il en mauvais anglais, tout va aller bien.

Elle le vit vaguement courir vers la voiture d'où les deux infirmiers étaient en train de sortir le corps inanimé de Henry Eagleton. Ils l'étendirent sur le brancard, et revinrent en marchant très vite.

Le téléphone, demanda Jane, où est le téléphone ?

Mais, elle avait trop présumé de ses forces. A peine levée, elle s'effondra dans un brouhaha de voix.

Vous savez que Oudactsov a rendu visite au Comité directeur du Parti de l'Extérieur dans sa voiture à fanion! Cet après-midi! Les Grecs sont furieux!

Le patron de l'U.S.I.S. était toujours très bien informé des réactions grecques. L'ambassadeur des U.S.A. sourit.

Je sais que leur objectif principal ici, est de mettre fin au schisme. Cela les ennuie considérablement.

Il avait convié quelques amis parmi lesquels Don Richard, le numéro 2 de la C.I.A. à Athènes, l'attaché de presse de l'ambassade et quelques amis grecs, à un souper improvisé dans sa résidence. C'était réjouissant de savoir que les Russes avaient aussi des problèmes.

Depuis l'histoire de Chypre, et la fin de la dictature, les rapports étaient tendus entre les Etats-Unis et la Grèce.

Maintenant, la Sixième Flotte n'avait même plus le droit de relâcher en Crète. Ce n'était pas par hasard si la Chrysler de l'ambassadeur était équipée de portières et de vitres blindées capables d'arrêter des balles de mitrailleuses. Le rez-de-chaussée de l'ambassade était défendu par un système de lourdes grilles, commandées électriquement d'un poste central, qui pouvaient se fermer en quelques dixièmes de secondes. Les rapports euphoriques du temps de la Junte étaient loin.

D'ailleurs le building qui avait abrité la redoutable E.S.A., la "Police Militaire" spécialiste de l'interrogatoire renforcé, qui se trouvait jadis juste en face de l'ambassade, avait été détruit et il ne restait qu'un trou à la place.

Trochkin aura du mal à réconcilier les deux partis, remarqua le directeur de l'U.S.I.S.

Don Richard eut un sourire entendu. La C.I.A. faisait tout ce qui était en son pouvoir pour que la brouille entre le Parti Communiste Extérieur et le Parti Communiste de l'Intérieur, non inféodé à Moscou,

se perpétue. Avec beaucoup de doigté... D'ailleurs, il n'y avait pas moins de 27 partis de gauche ou d'extrême gauche en Grèce, tous opposés féroceement les uns aux autres et ne se réconciliant que pour venir jeter des cocktails Molotov sur l'ambassade américaine.

Un maître d'hôtel surgit soudain du salon et courut jusqu'à l'ambassadeur. A voir son expression, Don Richard se raidit. Le menton de l'homme tremblait comme s'il ne pouvait contrôler son émotion. Il se pencha à l'oreille du diplomate. L'Américain posa aussitôt son verre d'un geste si brusque qu'un peu de vin se renversa.

Toutes les conversations s'étaient arrêtées. L'ambassadeur passa la langue sur ses lèvres et annonça d'une voix blanche:

Messieurs, je suis désolé, mais je dois interrompre ce diner. Henry Eagleton a été abattu en rentrant chez lui. Il est à l'hôpital Evangelistos. Je dois y aller immédiatement.

Jésus-Christ ! fit la femme de l'ambassadeur.

Don Richard était déjà debout, le cerveau en ébullition. Silencieusement, il emboîta le pas de l'ambassadeur.

Dans la Chrysler qui filait à toute vitesse, l'ambassadeur se tourna vers Don Richard.

Don, vous avez une idée ?

Le numéro deux de la C.I.A. secoua la tête:

Sir, il est trop tôt pour vous dire. Mr. Eagleton avait en charge un programme difficile, mettant en cause des gens dangereux... Je vais prévenir le général Mattiaki immédiatement. Les Grecs peuvent sûrement nous aider.

Et les Soviétiques ?

La barbouze secoua la tête dubitativement.

Je ne crois pas, Sir, ce ne sont pas leurs méthodes.

La voiture entra en trombe dans la cour de l'hôpital. Une voiture de police était déjà là. L'ambassadeur se rua jusqu'à la salle des urgences. Un médecin l'accueillit et le guida jusqu'à une petite chambre où se trouvait une civière à roulettes. Un corps y était étendu recouvert d'un drap.

Une balle dans la crosse de l'aorte, dit le médecin à mi-voix. Nous n'avons rien pu faire. Hémorragie interne foudroyante. Il a dû mourir en trente secondes.

## CHAPITRE -2

Son Altesse Sérénissime le Prince Malko Linge considéra avec tristesse les roses rouges offertes par la direction qui tremblaient dans leur vase, répercutant le vacarme saccadé du marteau-piqueur installé juste sous les fenêtres du Grande-Bretagne. Son tapage arrivait tout

juste à dominer le bruit de la circulation. Même la nuit, on se serait cru aux 24 heures du Mans. Le carrefour des avenues Amalias et Vassilissis Sofias était probablement le plus bruyant d'Athènes- Hélas, le Hilton, le seul hôtel décent, était bourré comme un œuf, et Malko, arrivé la veille, avait dû se réfugier au Grande-Bretagne qui, un demi siècle plus tôt, avait été le meilleur hôtel d'Athènes. Excédé, il cria à son majordome:

Elko, fermez la fenêtre!

Elko Krisantem, accoudé à un des balcons de la suite, observait les badauds assis sous les arbres chétifs de la Place de la Constitution avec l'air gourmand d'un renard lâché dans un poulailler. Malko surprit le regard du Turc et ajouta sévèrement:

Elko, vous n'êtes pas à Athènes pour assouvir vos instincts raciaux. Pas de bêtises. Restez ici.

D'un air choqué, Krisantem abandonna son balcon et protesta mollement qu'il ne vouait aux Grecs que des sentiments amicaux. Malko se bénissait de l'avoir fait naturaliser deux ans plus tôt, ce qui lui donnait droit à un passeport autrichien. Débordés par les touristes, les policiers de l'immigration n'avaient prêté aucune attention à lui. Ce qui valait mieux, les Turcs étant unanimement haïs depuis l'invasion de Chypre.

Malko était sûr que son majordome aurait à cœur de l'aider à Athènes. Pour un Turc, tuer des Grecs, c'était presque aussi délectable que de massacrer des Arméniens. Mais pour l'instant, il n'y avait pas de massacre en vue. Krisantem referma la fenêtre, diminuant un peu l'effroyable vacarme qui montait de la rue.

Malko vérifia d'un coup d'œil sa tenue en passant devant la glace et prit son attaché-case. En dépit de la chaleur accablante, il portait un costume d'alpaga et même une cravate sur sa chemise de voile. Ses yeux dorés ressortaient encore plus sur son teint bronzé. Il referma la porte de la suite et se dirigea vers le vieille ascenseur. Au passage, il prit l'Athènes News au concierge. Un policier en gris était en train de dévisser la plaque d'immatriculation d'une voiture garée sur le trottoir. C'était plus efficace qu'une contravention et forçait le contrevenant à se rendre à la police, Une Ford noire avec des plaques diplomatiques était garée sur le trottoir juste derrière.

Je suis le Prince Linge, annonça Malko au chauffeur.

Celui-ci ouvrit la portière et démarra brutalement, attrapant le feu au vert pour s'engouffrer dans l'avenue Vassilissis Sofias, derrière une procession de bus lâchant à chaque tour de roue des bouffées de fumée noirâtre et nauséabonde. Stoïques, les marchands de fleur établie le long de la Chambre des Députés luttèrent contre l'asphyxie en s'éventant avec des journaux. La circulation était infernale, on avançait à dix à l'heure. Malko avait honte de sa voiture climatisée

devant les files de voyageurs qui attendaient patiemment leur bus sous une chaleur à faire fondre le marbre. Il déplia le *Athènes News*. Une manchette tenait les huit colonnes: Ministère de l'Ordre Public promet une récompense de 10 millions de drachmes à qui trouvera les assassins de

Henry Eagleton.

Malko parcourut l'article rapidement. La police ne semblait pas avoir de piste sérieuse. Aucune arrestation n'avait été faite. Le journal parlait d'un Palestinien mystérieusement disparu après le meurtre, ou d'un groupe de tueurs de l'EOKAB, le mouvement extrémiste chypriote, mais sans vraiment accuser personne. 10 millions de drachmes, cela faisait plus de 100000 dollars... il referma le journal, revoyant les traits tirés de Jane Eagleton, sur son lit d'hôpital, à Francfort, en Allemagne. Son télégramme l'avait atteint au château de Liezen où il profitait de la canicule avec Alexandra. Alternant le Don Pérignon glacé et les charmes brûlants de la jeune comtesse autrichienne.

Henry Eagleton avait été en poste à Vienne durant trois ans et Malko s'était lié d'amitié avec lui à cette époque. Les deux hommes ne parlaient jamais de la C.I.A. mais d'archéologie ou d'histoire des civilisations.

Malko avait toujours soupçonné Jane d'être vaguement amoureuse de lui. Deux ou trois fois au cours de soirées dansantes à Liezen, elle s'était serrée un peu trop contre lui pour une honnête femme. Mais cela n'avait jamais été plus loin. Il avait pris le premier avion pour Francfort, sincèrement bouleversé. Ce que Jane lui avait appris, l'avait troublé. La jeune femme, abrutie de tranquillisants, retenant ses sanglots, lui avait jeté:

Ils m'ont mise dans un avion, ils m'ont éloignée d'Athènes, comme s'ils voulaient me cacher quelque chose... Henry ne m'a jamais rien dit. Je voudrais être sûre, qu'il sera vengé. Je vous en prie, allez-y, essayez de savoir la vérité. J'ai confiance en vous...

Malko n'avait pas eu le courage de discuter. On argumentait pas avec une femme dans l'état de Jane Eagleton. Le pauvre sourire qu'elle lui avait adressé de son lit, alors qu'il refermait la porte, l'avait récompensé d'avance. De la station de la C.I.A. à Francfort, il avait appelé David Wise, le patron de la Division des Plan.

A propos, avez-vous du nouveau dans l'histoire Eagleton?

Depuis vingt minutes que Malko était là, ils avaient parlé de tout sauf du meurtre, l'homme dont il dépendait, lui demandant l'autorisation de se rendre à Athènes

Dire que l'Américain avait été enthousiaste eut été mentir...

Mais il avait fini par donner son feu vert, à condition, bien entendu



que Malko se mette en contact avec le remplaçant de Henry Eagleton à Athènes et se conforme strictement aux instructions. Malko pensait d'ailleurs que Jane, choqué voyait un complot là où il n'y avait que précipitation et affolement. Mais au moins, il la rassurerait... C'est plus pour promener Krisantem que par crainte réelle qu'il avait emmené le Turc...

Malko se demanda à quoi ressemblait Don Richard, celui qui lui avait envoyé la voiture. Au téléphone, il avait paru extrêmement cordial. Mais avec les gens de C.I.A., on ne savait jamais.

Vous prenez les prix de Paris, la pollution de New York, la chaleur de Bahreïn, la circulation de Rio, et vous avez Athènes, laissa tomber Don Richard avec un sourire désabusé.

Les yeux bleus ne cillèrent pas.

Malko hocha la tête, nettement approuvateur. La tenue de l'Américain contrastait brutalement avec la sienne un polo et un pantalon de toile. Il était fasciné par l'intensité de ses yeux bleus qui semblaient ne jamais sourire.

Avec ses cheveux coupés très courts, son corps musclé et ses gestes vifs, il puait l'officier en civil. Son bureau se trouvait au premier étage de l'ambassade U.S. près de celui de Henry Eagleton. A travers les vitres fumée! on apercevait la brume de chaleur qui recouvrait Athènes.

J'ai vu pire, soupira Malko. Bagdad ou Santiago.,

Don Richard jouait parfois avec la fermeture éclair d'une sorte de sac à main pour homme qui semblait ne pas le quitter. Malko le sentait tendu et sur ses gardes. A la limite de la méfiance.

Il s'extirpa un sourire contraint, passant son index sur son nez cassé.

Oui, c'est vrai. Nous avons reçu un message de Langley à ce sujet... J'ignorais que vous étiez lié avec ce pauvre Henry. Je comprends que sa femme veuille être rassurée. (Il secoua la tête.) Vous pourrez lui dire que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir. Les Grecs aussi d'ailleurs. Mais pour l'instant, l'enquête n'a donné aucun résultat. Rien.

Pourquoi l'a-t-on tué ? demanda Malko.

L'Américain se frotta pensivement le menton, puis leva sur Malko ses yeux bleus pleins de sincérité.

Je n'en sais rien, avoua-t-il. Pourtant j'étais au courant de tout ce qui se passait dans la station.

Malko sentait que son vis-à-vis n'était pas à l'aise. Il insista :

Vous avez bien une idée. Ce n'est quand même pas un crime passionnel... C'est un "inside job ". Vous le savez aussi bien que moi.

Cette référence à sa connaissance des problèmes du monde parallèle sembla dégeler un peu Don Richard.

Well, dit-il, nous avons deux hypothèses. Henry, arrivé il y a trois mois, était chargé de liquider les anciens réseaux. Beaucoup de membres de l'ancienne police militaire. Certains n'étaient pas contents... Ils ont travaillé beaucoup pour nous. Ils ont pu vouloir se venger.

Vous croyez qu'on aurait tué Henry Eagleton pour quelques milliers de drachmes ? demanda Malko, sceptique.

Don Richard ferma d'un coup sec la fermeture Eclair de son " sac ".

Je ne crois pas... Mais il y a toujours des dingues. J'ai une autre hypothèse. Les Russes feraient n'importe quoi pour détacher la Grèce de l'O.T.A.N, Pour cela, il faut envenimer les rapports entre Athènes et Washington. Je sais que Trochkin, le résident du K.G.B., manipule pas mal de groupuscules gauchistes Il a pu vouloir nous brouiller avec les Grecs à travers ce meurtre. Peu de temps avant il y a eu un incident bizarre...

L'Américain raconta brièvement l'histoire de l'Athènes News, concluant:

Je sais de source sûre que ce sont des gauchistes qui sont derrière. C'était parfait pour préparer le coup, Vous voyez...

Je vois, dit Malko.

Ce n'était pas clair, clair.

Que disent les Services grecs ? Insista-t-il.

Don Richard montra de superbes dents blanches en un sourire plein de bonne volonté.

Vous allez le savoir de première main. J'ai pris sur moi d'organiser un déjeuner avec le général Agathiou le patron du K.Y.P. Ainsi, vous pourrez faire le point: avec lui avant de repartir rassurer Jane Eagleton... Nous devons le retrouver au Yacht-club. Si vous êtes libre bien entendu...

Je suis libre, affirma Malko qui n'avait pas aimé la référence discrète à son départ prochain. On le tolérait sans plus. N'étant que " contractuel " à la C.I.A. l'administration ne lui accordait pas toujours sa confiance sans restriction. Et de toute façon, la " Company " avait la manie du secret. Don Richard consulta sa montre.

Il faudrait y aller. Vous avez vu la circulation.

Nous devons d'abord passer au K.Y.P., dans le centre, et le Yacht-club est presque au Pirée.

En sortant de l'ambassade qui ressemblait à la copie japonaise d'un temple grec avec ses colonnes carrées, Malko demanda encore:

Il y avait un témoin, le chauffeur. Il n'a rien dit ?

Don Richard secoua négativement la tête en s'installant dans la Ford.

Si vous connaissiez Léonidas... Il est un peu débile.

Tout ce qu'il sait, c'est qu'ils étaient trois et qu'ils se sont enfuis dans une voiture. Il est tellement choqué qu'on a du lui donner deux semaines de congé. Les Grecs l'ont interrogé à fond, sans résultat.

Nous savons seulement qu'un des tueurs a parlé grec... Ce qui élimine pas mal d'hypothèses. Comme les Palestiniens ou un commando venu d'Amérique du Sud...

Pourquoi pas de la Lune, soupira Malko.

Le silence retomba tandis qu'ils descendaient Vassilissis Sofias. Soudain, Richard laissa tomber:

Ce ne peut être qu'un grand Service qui a fait un truc pareil, c'est pourquoi je pense au K.G.B....

Bien sûr, dit Malko. A propos, vous avez dit à ce général grec que j'appartiens à la Company ?

L'Américain eut un sourire caustique.

My friend, les gens du K.Y.P. sont des amis, nous somme, dans un pays allié, appartenant à l'O.T.A.N.,

Après ce qui est arrivé à Henry Eagleton, remarqua Malko, ce n'est pas absolument évident.

Quelle affreuse histoire! Henry était un vieil ami, un très bon ami.

Le général Agathiou secouait la main de Malko sans se décider à la lâcher. Avec sa petite moustache en brosse, Malko se dit qu'il ressemblait vaguement à

Hitler. Un Hitler volubile, affable, exubérant... Il était en civil. Son bureau disparaissait sous les dossiers, il y en avait même d'empilés par terre. Des notes de service jaunissaient au mur, et un climatiseur bricolé sur la fenêtre soufflait de l'air tiède. D'un bureau voisin, montait le staccato d'une machine à écrire.

Nous ne sommes pas très bien installés, s'excusa le Grec, mais nous allons bientôt déménager.

Le vieil immeuble ocre des services spéciaux grec, dressait ses cinq étages dans l'étroite rue Bouboulinas, près de l'école polytechnique, à côté d'une église flambant neuve. Les barbouzes grecques entassaient leurs voitures dans deux impasses, de part et d'autre de l'immeuble, sous la garde de soldats abrités dans de vieilles guérites à la peinture écaillée.

Avez-vous du nouveau ? demanda Malko.

Le général Agathiou perdit instantanément toute rigidité.

Mr. Richard a le double de tous mes rapports.

Nous ne savons rien. En dépit de la prime importante promise. Le Premier ministre lui-même nous a demandé de faire l'impossible pour retrouver les assassins de Mr. Eagleton, mais nous ne pouvons pas faire de miracles.

Pourtant, remarqua Malko, ils n'ont pas agi seuls.

Il a fallu une voiture, des armes, des gens pour repérer les lieux, pour cacher la voiture ensuite. Cela suppose des complicités.

Mattiaki secoua la tête tristement.

Je sais. Mais nos informateurs ne nous ont rien rapporté. Nous enquêtons en ce moment dans les milieux sympathisants de l'EOKAB. Les Chypriotes peuvent entrer en Grèce avec une simple carte d'identité. C'est très difficile de les surveiller. Mr. Eagleton a été en poste à Chypre. Il a pu se faire des ennemis.

Encore une piste. Don Richard écoutait respectueusement le général grec. Celui-ci contourna son bureau et sourit à Malko.

Cela m'attriste de parler de ce pauvre Henry.

J'étais avec lui quelques minutes avant sa mort... J'ai peur qu'il faille beaucoup de temps pour apprendre la vérité. Ma femme va nous rejoindre au Yacht-club. J'ai pensé que ce serait plus gai qu'un déjeuner d'hommes.

Visiblement, le Grec n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet. Malko le suivit à travers les couloirs crasseux du K.Y.P. Frustré. Il n'avait pas traversé l'Europe pour venir baiser la main de la femme d'un général grec. Il imaginait déjà la créature grisâtre que cela pouvait être. Il savait qu'on ne discuterait plus du cas Eagleton, puisqu'il y avait une étrangère au service.

La brise du large faisait voler dans tous les sens les longs cheveux blonds de Nafsika Agathiou. Le regard de Malko descendit le long de la fermeture éclair qui fermait la rose de jersey bleu de haut en bas, séparant les deux masses impressionnantes des seins. Il avait encore du mal à croire que cette pulpeuse femelle soit l'épouse d'un militaire de carrière... Le jersey moulait ses hanches épanouies, les cuisses longues et lourdes. Elle croisa les jambes, révélant un genou rond... Depuis que Malko lui avait été présenté, elle n'avait pas ouvert la bouche, sirotant son ouzo et mangeant mécaniquement d'énormes olives noires... Paraissant s'ennuyer prodigieusement.

Le général Agathiou leva son verre d'ouzo.

Bienvenue en Grèce!

Malko l'imita poliment. Au moins l'endroit était agréable. Le Yacht-club, construit sur une pointe rocheuse, dominait la mer et sa terrasse ressemblait au pont d'un navire. A droite, on apercevait les cargos à l'ancre au Pirée, à gauche la côte plate qui filait jusqu'au cap Varkiza. De là, Athènes apparaissait comme un magma grisâtre de bidonville d'où émergeaient quelques colonnes... et la colline du Parthénon.

On apporta les éternels hors-d'œuvre: tomates, concombres, oignons et le délicieux "fêta", le fromage de chèvre.

Nafsika se mit à manger de bon appétit. Par moment Malko surprenait le regard de Don Richard posé sur la fabuleuse poitrine,

vite détourné. La Grecque semblait ignorer totalement les sentiments qu'elle déclenchait... Quant à son mari, il parvenait à manger sans s'arrêter de parler. De voile, de politique, des touristes qui envahissaient la Grèce dès le mois de juin. Son anglais était parfait... On apporta des keftedes, des boulettes de viande très aromatisées, piquantes. Le général versait sans cesse du vin dans le verre de Malko.

C'est du vin de Samos, dit-il avec un clin d'œil.

Excellent pour la virilité.

Don Richard eut un sourire vaguement gêné. Dans le Kentucky on ne parlait pas de ces choses là devant une dame. Mais Nafsika ne semblait pas avoir entendu. Son seul souci était de ne pas manger ses cheveux... Le vin de Samos devait faire au moins 14°. Faute d'aphrodisiaque, c'était sûrement un bon somnifère... Seules quelques tables étaient occupées. Lorsqu'on apporta les cafés turcs rebaptisés grecs depuis la guerre, le général regarda sa montre et annonça:

Vous allez m'excuser quelques instants, je dois aller vérifier si on a changé mon foc. Mon bateau est juste en bas...

Il était déjà debout. Le Yacht-club dominait un petit port réservé aux membres du club. Le vin de Samos avait déjà fait de l'effet à Malko; il avait mal à la tête.

Savez-vous où je peux me laver les mains? demanda-t-il.

En bas, dit le général, au fond du couloir. Je vous dis à tout à l'heure.

Don Richard était en train d'allumer un cigare. Un jet décolla de l'aéroport et monta dans le ciel, laissant une trainée blanche. Malko s'enfonça dans les arcanes du Yacht-club, laissant l'Américain et Mme Agathiou en tête à tête. Plutôt déçu. Son déjeuner ne lui avait strictement rien apporté, il se passa de l'eau sur le visage sans même s'essuyer, pour garder un peu de fraîcheur. Il aurait donné n'importe quoi pour un grand verre de Vichy. Il était le seul client des commodités du Yacht-club, cachées au fond d'un long couloir aux murs tapissés d'acajou, deux étages sous la terrasse.

Il poussa la porte, déboucha dans le couloir désert et silencieux. On se serait cru dans un sous-marin. Au même moment, une porte s'ouvrit en face de lui et il se trouva face à face, à la heurter, avec Nafsika Agathiou.

La jeune femme s'arrêta avec un petit sourire embarrassé. Elle venait vraisemblablement d'accomplir le même rite que Malko.

Remontons à la surface, proposa celui-ci en souriant.

Par ici, dit-elle. Il y a un escalier qui donne directement sur la terrasse.

C'était la direction opposée à celle par laquelle Malko était descendu. Il lui emboîta le pas; la suivit lorsqu'elle poussa une porte, donnant dans un couloir perpendiculaire, qui se terminait à trois

mètres.

Nafsika Agathiou parvint au bout la première. Elle essaya d'ouvrir la porte, eut une exclamation dépitée, se retourna vers Malko.

C'est fermé.

Elle revint sur ses pas. Malko s'effaça, le dos appuyé au mur de l'étroit couloir, pour la laisser passer. Elle arriva à sa hauteur, glissa de profil, comme pour éviter de le toucher puis s'arrêta inexplicablement. Pour la première fois, Malko rencontra son regard. Intense, comme brûlant de fièvre, insistant.

Il faut retourner de l'autre côté, dit-elle.

Sa voix était basse, avec une curieuse tension métallique. Mais elle ne bougea pas. A cause de l'étroitesse du couloir, ils étaient à quelques centimètres l'un de l'autre. La bouche épaisse était restée entrouverte, comme si elle voulait encore dire quelque chose.

Soudain, un flot d'adrénaline envahit les artères de Malko, il eut l'impression qu'une décharge électrique le secouait, son visage s'approcha de celui de la Grecque, sa bouche toucha la sienne. Les lèvres épaisses s'ouvrirent encore plus, une langue docile et souple vint à la rencontre de la sienne. Leur baiser dura longtemps, sans que leurs corps se rapprochent. Puis un élan violent jeta Malko contre le corps épanoui, ses mains effleurèrent la poitrine somptueuse, redescendirent le long des flancs, s'accrochèrent à la taille encore fine.

Nafsika détacha brusquement sa bouche de la sienne, sans un mot, le fixant avec un regard égaré, trouble.

Non! dit-elle à voix basse. Venez.

Elle essaya de l'entraîner par la main vers la sortie. Au lieu de se laisser faire, Malko la repoussa en direction de la porte fermée, les reins crispés de désir. Pendant quelques instants, ils luttèrent silencieusement, puis, presque par accident, il trouva une porte qu'il ouvrit, déséquilibrant Nafsika. C'était un étroit réduit, éclairé seulement par la lumière du couloir. Malko écrasa les lèvres épaisses et Nafsika Agathiou fondre de nouveau, coincée entre le mur et lui.

Il se sentait prêt à exploser.

Avec une autorité à laquelle Nafsika semblait ne pas vouloir résister, il prit l'extrémité de la fermeture éclair et tira, ouvrant la robe sur toute sa longueur, découvrant un soutien-gorge et un slip de nylon blanc. Une grosse chaîne d'or rouge, aux maillons oblongs entourait la taille, juste en-dessous du nombril. Nafsika essaya de le repousser mollement. Visiblement partagée entre la peur d'être surprise et l'excitation de cette situation insolite.

Non, partons, dit-elle à voix basse.

Les mains de Malko remontèrent vers les seins dont elles épousèrent les contours, se refermèrent sur la peau douce et élastique. Nafsika eut un sursaut de tout son corps, lui prit les poignets, et, dans

un réflexe inattendu, couvrit sa fantastique poitrine de ses deux mains, murmurant:

Non, pas ça!

Sans insister, Malko redescendit jusqu'au ventre plat.

Les yeux fermés, les mains crispées sur sa poitrine, Nafsika ne luttait plus. Il n'eut aucun mal à écarter le mince barrage de nylon. La jeune femme eut un sursaut bref en se sentant pénétrée, puis, aussitôt se pressa contre lui. Elle gémit, ses doigts fuselés touchèrent toutes les parties de son corps. Sa bouche envahit celle de Malko. Un même spasme les secoua très vite tous les deux, les incrustant encore plus l'un dans l'autre. Ils restèrent dans la même position, sans dire un mot, vidés par ce coït bestial. Enfin Nafsika se dégagea doucement, ramenant autour d'elle les pans de sa robe de jersey, le regard encore noyé, les cheveux dans la figure. A tâtons, elle referma la fermeture éclair, prit Malko par la main.

Ils doivent nous chercher, remarqua-t-elle d'une voix redevenue normale.

En regagnant le couloir principal, Malko eut un petit choc au cœur. La porte était ouverte. Il était presque certain qu'elle ne l'était pas auparavant. Qui les avait observés ? Tout en marchant, ils essayèrent de reprendre figure humaine. L'accès de désir passé, il revenait sur la terre. Il venait de presque violer la femme du patron des Services spéciaux grecs... Et, circonstance aggravante, dans un lieu public... L'escalier était désert. La terrasse aussi. Malko avait envie de disparaître... Tout à coup, un garçon s'approcha de Nafsika et lui dit quelques mots en grec. Elle se tourna vers Malko, sans marquer de bouleversement apparent.

Ils sont repartis, mon mari avait rendez-vous.

Nous allons prendre un taxi.

Nafsika se pencha, effleurant Malko de ses cheveux blonds, de nouveau sage et réservée.

Vous voyez, ce petit port, s'appelait Turcolimanos.

Depuis Chypre, on l'a rebaptisé Microllimanos... Les Grecs deviennent xénophobes...

Ils venaient de quitter le Yacht-club dans un taxi et filaient le long de la corniche Faliron, dominant la côte. Malko était quand même gêné de cette bonne fortune un peu trop affichée. Le vin de Samos semblait être monté à la tête de Nafsika, autant qu'à la sienne.

Vous ne croyez pas que nous avons manqué de discrétion ? demanda-t-il. Votre mari n'est pas jaloux ?

Ils parlaient anglais. Nafsika eut un sourire mélancolique.

Oh, cela n'a pas d'importance. Avant, je vivais pour aimer. Maintenant, je vis pour mon plaisir. Mattiaki le sait. C'est de sa faute.

Il m'a humiliée, frustrée.

Elle se tut comme si elle avait trop dit, puis ajouta, d'ailleurs, vous m'avez violé, vous êtes un violeur!

Galant, Malko ne lui demanda pas par quel hasard miraculeux ils s'étaient rencontrés dans le couloir.

Cela me ferait plaisir de vous voir dans des circonstances moins... chaotiques, dit-il.

Je ne sais pas, répondit-elle évasivement. Vous êtes à Athènes pour longtemps ?

Je l'ignore, avoua-t-il. J'aurai voulu savoir ce qu'il y a derrière le meurtre d'Henry Eagleton. J'étais un de ses amis... Mais personne ne semble au courant de rien.

Une ombre passa sur le visage de Nafsika.

C'était aussi un de mes amis, dit-elle. Il était très bon. Je l'aimais beaucoup.

Elle croisa ses jambes fuselées, rabattit sa robe machinalement sur ses genoux ronds. L'évocation du chef de station de la C.I.A. semblait l'avoir troublée.

Maintenant le taxi filait le long de la mer. Ils passèrent devant l'hippodrome, puis tournèrent à gauche dans la large avenue Sygrou, remontant vers le centre d'Athènes.

Malko repensa à Jane Eagleton.

Nafsika, dit-il, la femme d'Henry m'a demandé de venir à Athènes parce qu'elle croit qu'on lui a caché des choses sur la mort d'Henry. Qu'en pensez-vous ?

Nafsika repoussa ses cheveux blonds qui envahissaient son visage.

Je ne sais pas, je ne sais rien.

Mais votre mari...

Il ne me parle jamais de son travail. Nous nous voyons peu.

Pourquoi vous a-t-il invité aujourd'hui ?

Je ne sais pas.

Brusquement, Malko eut envie de percer la carapace d'indifférence de cette femme, qui ne s'était ouverte à lui que physiquement.

Pourquoi êtes-vous venue?

Elle haussa les épaules légèrement avec un sourire ambigu.

Par curiosité. J'avais entendu parler de vous. Par Henry et par Mattiaki.

Il leur restait moins d'un kilomètre à parcourir avant d'atteindre le centre.

Ecoutez, dit Malko, vous vivez dans ce milieu. Ce n'est pas possible que vous ne connaissiez personne qui puisse m'aider. Je veux en savoir plus sur la mort d'Henry.

Eh bien, si vous voulez connaître tous les ragots, allez voir Elias Ypirou, dit-elle brusquement.



Qui est-ce?

Un journaliste.

OU puis-je le joindre ?

Je ne sais pas où il habite, mais il est tous les soirs place Kolonaki, au café en haut à gauche. Tous les garçons le connaissent. Elle eut un sourire teinté d'ironie. Même si vous ne le trouvez pas, vous ne regretterez pas d'y être allé...

Pourquoi?

Nafsika accentua son sourire.

C'est une très jolie place, dans le quartier de Kolonaki, notre Saint-Germain-des-Prés. Nous l'appelons "le bidet". Parce que c'est là que vont toutes les femmes en quête d'aventures...

Vous croyez que ce journaliste sait des choses sur Henry ?

Il fouille partout, dit Nafsika méprisante.

Plus ils s'approchaient du centre, plus la circulation devenait dense. Il leur fallut encore dix minutes pour parvenir Place de la Constitution. Dès que la voiture s'arrêta, Nafsika mit la main sur la portière. Elle avait retrouvé toute sa dignité un peu lointaine. En regardant ses lèvres épaisses, Malko eut l'impression qu'il était encore en elle.

Quand vous reverrai-je ? demanda-t-il.

Elle hésita quelques secondes.

Je ne sais pas encore si j'ai envie de vous revoir. Je vous téléphonerai, à l'hôtel. Quelle chambre avez-vous ?

406.

Elle sourit en sortant de la voiture.

Bien, j'essaierai de m'en souvenir.

Elle s'éloigna sans se retourner. Mais, aux terrasses du café jouxtant le Grande-Bretagne, tous les hommes suivirent des yeux la silhouette bleue. Malko avait la tête lourde. Maintenant, il fallait passer aux choses sérieuses. Il se demanda si la pulpeuse Nafsika savait vraiment quelque chose sur le meurtre d'Henry Eagleton. Ou l'avait-elle envoyé voir ce journaliste pour se débarrasser de ses questions ?

Le meilleur moyen de savoir était d'aller voir.

Sans trop d'illusions.

### CHAPITRE 3

Elias Ypirou attrapa d'un geste vif les cheveux frisés de l'adolescent agenouillé à côté du canapé et l'écarta brutalement de lui. L'autre tomba sur la moquette râpée, se reçut sur une main et se redressa aussitôt, la rage mêlée à la peur dans ses yeux noirs. Malgré son nez écrasé précocement, et son front bas, il se dégageait une certaine

beauté de ses traits réguliers.

Scata ! (Merde) explosa-t-il.

Tu crois que je ne t'ai pas vu fouiller dans ma poche, petite canaille, répliqua à voix basse Elias Ypirou. Tu perds ton temps, je n'ai pas d'argent sur moi et je t'ai promis 500 drachmes. Alors, viens.

Appuyé sur un coude, à demi-dressé dans une robe de chambre verte d'une propreté douteuse, dont les pans s'écartaient sur son ventre, il avait hâte que son compagnon de rencontre reprenne sa besogne interrompue. Il savait tout juste son prénom, Spiros, l'ayant ramassé près de la place Omonia et ramené chez lui pour sa sieste.

L'adolescent contempla d'un air dégoûté le ventre adipeux, avec sa raie de poils noirs, les bourrelets de graisse cascading jusqu'aux cuisses et la tête hirsute du vieux journaliste. Les cheveux noirs clairsemés avaient encore une certaine allure lorsqu'ils étaient bien peignés. Mais en désordre, ce n'était pas beau. Les petits yeux noirs en boutons de bottines, fixaient la jeune bouche avec un air incroyablement salace.

\* Alors, tu te décides!

Spiros eut une moue dégoûtée. Au lieu de se pencher sur le ventre poilu, il se mit debout et lâcha d'un ton méprisant.

Pousti(Pédé).

Elias Ypirou sauta de son canapé d'un seul mouvement, les lèvres réduites à un trait mince, le menton fuyant tremblant comme une vieille gélatine. C'était un comble! Alors que le petit voyou avait commencé par le caresser dans sa voiture, lui extorquant 100 drachmes. Il leva la main pour le gifler, mais l'autre esquiva facilement, courut jusqu'au bureau où il ramassa un lourd cendrier, et le brandit en direction d'Elias Ypirou Brusquement, le journaliste se demanda si on ne lui avait pas tendu un piège. Il hésitait, sa claudication l'empêchait de se défendre rapidement. Plusieurs fois, déjà, la police grecque lui avait envoyé des jeunes gens un peu trop gentils qui s'étaient révélés mineurs et l'avaient entraîné dans des ennuis sans fin...

Va te faire foutre, fit Spiros, tu sens mauvais.

Il restait le cendrier à la main, hésitant. Elias Ypirou essaya de juguler sa rage, les mains enfoncées dans les poches de son peignoir. Sa sieste était foutue, à cause de ce petit morveux. Maintenant, il fallait s'en débarrasser.

Son boxer se leva pesamment. Comme son maître, il boitait. Elias avait eu un accident de voiture dans le Péloponnèse, quelques années plus tôt. Les mauvaises langues prétendent qu'il avait mutilé ensuite son chien par jalousie, mais ce n'était pas absolument certain...

Au moment où il allait se mettre en marche vers son bureau, un Coup léger fut frappé à la porte. Son estomac se contracta d'un coup.

Personne ne le dérangeait jamais durant l'heure sacrée de la sieste.

Affolé, il regarda la fenêtre ouverte de l'autre côté du bureau. Elle donnait sur un terrain vague bordant la rue en contrebas. Avec moins de deux mètres de dénivellation. D'un geste impérieux, il désigna la fenêtre à son éphémère conquête.

File !

Si l'adolescent se mettait à hurler, c'était un indicateur... Et les ennuis commençaient. Mais après une courte hésitation, le jeune homme posa le cendrier et plongea par la fenêtre. Heureux d'avoir gagné facilement 100 drachmes et d'avoir fait peur à un vieil homosexuel. Soulagé, Elias Ypirou se jura de n'avoir plus affaire qu'à ses circuits habituels. A petits pas, il se dirigea vers la porte, se demandant qui osait le déranger à trois heures de l'après-midi.

M. Ypirou ?

Les petits yeux noirs ne perdirent pas leur expression méfiante. Le journaliste avait à peine entrouvert la porte. Le soulagement de voir qu'il ne s'agissait pas d'un policier fut tel qu'il ne put s'empêcher de ressentir un petit choc agréable devant l'inconnu blond qui s'encadrait dans la porte. Un rêve impossible. Ce qui l'incita à ne pas lui refermer le battant au nez.

Je suis Elias Ypirou, dit-il. Que voulez-vous ?

C'est Mark Brown, le chef du Bureau de Time Magazine qui m'a donné votre nom, expliqua Malko.

Ah oui, fit Ypirou.

Il connaissait vaguement Brown qui lui commandait de temps en temps des papiers qu'il payait assez bien. A cause de ses goûts, Elias était toujours à l'affût de quelques centaines de drachmes. Plus il vieillissait, plus ses petites joies lui coûtaient cher.

En quoi puis-je vous aider? demanda-t-il, déjà, plus aimable.

Time Magazine m'a envoyé en Grèce pour une enquête, expliqua Malko. Je crois que vous pourriez m'aider. Et le magazine est prêt à dépenser pas mal d'argent sur cette histoire...

Il avait pris le nom de Brown dans le Time, se disant qu'Ypirou le connaissait forcément. Le Grec n'irait vraisemblablement pas vérifier.

Elias Ypirou l'observait en silence, appuyé à la porte. Il n'ignorait rien de ce qui se passait dans la capitale grecque. Mais il n'avait pas le droit d'écrire grand-chose. La police grecque le tenait bien en main et les nombreux journaux étrangers dont il était le correspondant, ignoraient le fil à la patte qui l'immobilisait.

Je ne sais pas si je peux vous aider, dit-il, je ne me déplace plus beaucoup...

Puis-je quand même entrer cinq minutes ?

Le journaliste ouvrit le battant sans enthousiasme. Heureusement, il

ne restait aucune trace du gamin. Une odeur de renfermé et de vieux garçon frappa les narines, de Malko. Elias Ypirou boitilla jusqu'à son bureau et s'assit pour faire plus sérieux.

Quel est le sujet qui vous intéresse ? demanda t-il.

Malko prit son air le plus innocent.

Je suis chargé d'écrire un article sur Henry Eagleton, annonça-t-il.

Le vieux pédéraste sembla se tasser sur lui-même, le regard fuyant, le menton effacé, l'agitation de ses mains. Son regard sans expression.

Les journaux en ont beaucoup parlé, admit-il onctueusement. Je peux vous donner tout ce que j'ai découpé.

Bien sûr, dit Malko. Mais je voudrais du nouveau.

Time Magazine est prêt à payer jusqu'à 1 000 dollars pour une bonne information. Cette affaire a fait beaucoup de bruit aux Etats-Unis.

Elias Ypirou secoua la tête fermement.

Je n'ai entendu parler de rien. Je sais que le Premier ministre a été bouleversé et que la police fait tout ce qu'elle peut.

Un peu plus, il allait lui lire le communiqué officiel.

Malko posa les yeux sur un gros classeur métallique gris, à côté du bureau. C'est là qu'Elias devait garder ses secrets.

Un homme comme vous doit certainement savoir ce qui n'est pas dans les journaux, insista-t-il.

Elias Ypirou secoua la tête avec un grognement qui pouvait signifier n'importe quoi. Il avait trop d'expérience pour ne pas sentir que l'enquête pour Time n'était qu'une couverture. Il avait souvent rencontré des "journalistes" de l'espèce de Malko. Il était certain, depuis que l'autre avait mentionné Henry Eagleton, qu'il travaillait pour un " Service ".

Mais lequel ? Lui-même ne dédaignait pas d'échanger avec l'attaché yougoslave de menues informations. Les Anglais avaient aussi été ses clients. Pour se racheter, il fallait bien qu'il renseigne un peu le KYP...

L'homme qui était en face de lui devait travailler pour les Américains. Ou c'était un provocateur. Toujours possible avec les combines bizarres du monde parallèle. En étant prudent; il y aurait peut-être moyen de lui soutirer un peu d'argent en faisant du même coup plaisir à quelqu'un d'autre.

Malko l'observait, sentant son hésitation.

Pour attiser sa réflexion, il tira un billet de cent dollars et le posa sur le bureau.

Je reviendrai vous voir ce soir, proposa-t-il. Elias Ypirou ne toucha pas au billet, mais ses yeux noirs reprirent un peu de vie.

Venez vers neuf heures place Kolonaki, dit-il. Je serai au café du haut à droite, en face du marchand de baignoires. Mais je ne vous promets rien. Cette affaire est très mystérieuse.

Il raccompagne son visiteur jusqu'à la porte. Malko eut du mal à supporter la poignée de main du journaliste, visqueuse à souhait.

Bonne chance, dit-il.

Dès qu'il eut refermé le battant, Elias Ypirou prit le billet et le glissa dans un tiroir. L'excitation de cette visite imprévue lui faisait oublier la déconvenue de sa sieste manquée. Bien que l'affaire Eagleton soit dangereuse à manipuler, il pouvait peut-être en retiré quelque profit.

Il prit un vieux carnet noir et crasseux et fit une liste de numéros de téléphone. Avant tout, se renseigner il avait une petite idée mais n'avait pas fouillé le problème. N'étant pas motivé.

La place Kolonaki était une sorte de plan fortement, incline bordé de cafés aux terrasses envahissantes au cœur d'un des quartiers les plus pittoresques d'Athènes Un mélange de Montmartre et de St-Germain-des-Prés un lavis de rues étroites dominé par le Mont-Lycabets a deux pas du centre.

Malko, confortablement installé dans un fauteuil toile, observait les passants et les gens assis autour lui.

Il y avait de tout, des jeunes, des couples, des vieux en train de manger, des femmes seules qui paraissaient pas leur âge, mais un peu plus, l'air trop sage pour être honnêtes. En face, une vitrine pleine de superbes baignoires violettes.

A l'intérieur des cafés, des groupes se pressaient devant les télévisions. Des hommes seuls déambulaient tout autour de la place, montant et descendant inlassablement, posant des regards brûlants sur toutes les femmes. Parmi les demi-mondaines habituées des cafés, il se glissait parfois une vraie bourgeoise en quête d'un orgasme discret. Malko abandonna tout à coup sa glace en train de fondre, fixant une apparition qui venait de surgir de la rue Patriarchou loakim.

Une Electre drapée de noir, ce qui faisait encore plus ressortir la blondeur de sa crinière.

Nafsika Agathiou.

Elle avançait d'un pas tranquille, indifférente, lointaine, superbe, ses formes somptueuses dissimulées sous les plis d'une robe-sac. Malko ne fit qu'un bond hors de son fauteuil.

Nafsika!

Elle eut un haut-le-corps comme si elle ne le reconnaissait pas, une lueur affolée passa dans le regard puis, elle sourit enfin. Un sourire assez indifférent.

Oh, bonjour! Je ne vous avais pas vu ! reconnut-elle. Je ne regarde jamais quand je passe devant ces cafés, sinon les hommes pensent que vous cherchez une aventure. Mais mon garage se trouve en bas de la place. Je suis obligée de la traverser.

Son léger zézaïement était un charme supplémentaire. Les grecs étaient absolument incapable de prononcer les G " ou les " J ".

Laissez-moi vous offrir une glace, proposa Malko.

La Grecque secoua la tête.

Oh, non, merci, je ne voudrais pas qu'on me voie ICI. C'est très mal fréquenté, vous savez.

Malko observait la robe-sac, amusé.

Ce vêtement fait presque oublier la splendeur de votre corps, remarqua-t-il. C'est dommage.

Nafsika sembla gênée, tout à coup.

Oh, mais j'aime beaucoup, dit-elle, je porte presque toujours des choses amples. J'ai un peu honte de ma poitrine, vous savez...

Malko se souvenait de son curieux réflexe, au Yacht-club; elle semblait avoir complètement oublié qu'ils avaient fait l'amour quelques heures Pius tôt. Il remarqua avec sincérité:

En tout cas, le noir vous va merveilleusement.

Elle ne portait que deux bijoux. Une grosse bague avec une tête de lion et un bracelet d'or en haut de son bras gauche, se terminant par une tête de serpent.

Cette fois, les lèvres épaisses de Nafsika s'écartèrent en un sourire ravi.

Efkaristo (Merci). Lorsque j'étais actrice, je jouais souvent des rôles de veuve. Il y en a beaucoup dans le théâtre grec, vous savez... Je dois vous quitter, on m'attend.

Au moment où Malko allait lui demander un rendez-vous, Elias Ypirou tourna le coin de la place, son boxer en laisse. Claudiquant tous les deux, ils se dirigèrent droit vers eux. Nafsika les avait vus aussi. Elle recula d'un pas comme si elle ne voulait pas être aperçue avec Malko.

Vous avez déjà vu, Elias Ypirou ? demanda-t-elle d'une voix nettement plus froide.

Oui, dit Malko.

Nafsika secoua sa crinière blonde.

J'ai eu tort de vous en parler. C'est un " lafka ", un mouchard et un menteur. Il va vous raconter n'importe quoi. Méfiez-vous de lui.

Sans même lui serrer la main, elle le quitta, descendant vers le bas de la place, Electre somptueuse et inaccessible. Un jeune homme basané et mince plongé dans la contemplation des magazines porno d'un kiosque à journaux, se mit aussitôt à la suivre.

Malko regagna son fauteuil en même temps qu'Elia Ypirou. Le journaliste venait de s'installer, son chien a ses pieds. Il fixa sur Malko ses petits yeux inquisiteurs et laissa tomber d'un ton bonhomme:

Il fait une chaleur terrible. Dans ma rue, les gens dorment sur leurs terrasses.

Il sortit un mouchoir à carreaux et s'épongea le front.

Sous la toile du café il faisait nettement plus frais.

Nafsika avait disparu en bas de la place Kolonaki. Malko était intrigué Par sa personnalité. N'arrivant Pas à décider si l'incident du Yacht-club n'était que le coup de cœur d'une femme frustrée ou une petite joie planifiée et voulue. Nafsika et le général Agathiou formaient un couple étrange. Malko repensa à la porte ouverte, le Grec s'était-il aperçu de l'infidélité de sa femme? Nafsika semblait avoir eu une vie tumultueuse. La voix acide d'Elias Ypirou le fit sursauter.

Vous savez qui est la femme à qui vous parliez ?

Oh, je l'ai rencontrée dans un cocktail, dit Malko, je sais qu'elle est mariée à un officier grec. Elle passait devant le café et je lui ai dit bonjour.

C'est la femme du général Agathiou, précisa Ypirou. Il dirige les services spéciaux grecs. Mais c'est une trainée. Elle est toujours en train de racoler des minets.

Elle devrait avoir honte à son âge...

Malko réprima un sourire devant l'air outragé du vieil homosexuel.

Son mari la laisse faire ? demanda-t-il.

Son mari. Il...

Ypirou se tut comme s'il allait en dire trop, et laissa tomber, d'un air dégoûté.

Après tout, si cette grosse mémère plaît à ces jeunes gens...

Il paraît que c'était une actrice de cinéma? demanda Malko.

Vous savez pourquoi elle a fait du cinéma ? précisa aussitôt d'une voix pleine de méchanceté Elias Ypirou. Le jeune Roi avait eu sa première aventure avec elle! Ensuite, il l'avait imposée. Plus tard, elle a couché avec tout Athènes. Elle a eu des centaines d'amants.

Bel appétit. Un peu déçu Malko demanda.

Avez-vous pu apprendre quelque chose ?

Le journaliste frotta machinalement son menton mal rasé.

Pas encore, fit-il. Mais je saurai peut-être quelque chose demain.

Malko dissimula son intérêt. C'était presque trop beau. Il décida de jouer l'avocat du diable.

Cela doit être difficile pour vous, observa-t-il, alors que la police a promis une prime de dix millions de drachmes. Sans résultat.

Elias Ypirou eut un croassement presque joyeux

Il y a des gens qui ne sont pas intéressés par l'argent. Et d'autres qui sont prêts à parier, si on ne les cite pas.

Malko demeura silencieux, méditant les paroles du journaliste. Il y avait une chance sur mille qu'il lui apprenne quelque chose, mais il fallait la tenter. Pour une première journée, il ne s'était pas trop mal débrouillé.

Machinalement, le vieil homosexuel asticotait de sa canne le boxer roulé en boule, marmonnant pour lui-même. Puis il se leva sans avoir touché à la glace qu'il avait commandée.

Demain à la même heure, dit-il. Mais soyez très discret. Le gouvernement grec est très sensibilisé par cette histoire. Ne dites à personne que je vous fournis des renseignements.

Bien sûr, promit Malko.

Ypirou s'éloigna en claudiquant vers le haut de la place Kolonaki, laissant Malko perplexe. Il avait hâte d'être au lendemain. Quelqu'un à Athènes, devait bien savoir qui avait tué Henry Eagleton.

Une femme trop fardée vint s'asseoir dans un fauteuil non loin de lui et croisa des jambes trop blanches et trop maigres. La glace de Malko avait complètement fondu, se transformant en un petit tas verdâtre. Il n'avait plus qu'à retourner au Grande-Bretagne retrouver Krisantem. Il se leva, pensant à Nafsika Agathiou. Où se rendait-elle, seule, à neuf heures du soir ?

Malko examina les différents messages que venait de lui tendre le Concierge. Une invitation à dîner de Don Richard pour le soir même, deux messages du standard lui demandant de rappeler le Château de Liezen, un mot de Krisantem disant qu'il avait été se promener. Rien de passionnant.

Toute la journée, il avait fait le tour des différents journaux d'Athènes afin de voir ce qui avait été publié sur le meurtre de Henry Eagleton. En commençant par l'Athènes News. Partout, il avait trouvé des gens affables qui lui avaient traduit les articles du grec. Il y avait Peu de choses, des suppositions toutes plus farfelues les unes que les autres. A part les " petits hommes verts " tout le Monde avait été accusé. Du KGB aux Palestiniens. Puis, le cinquième jour après le meurtre, un silence inexplicable. Plus une ligne dans les journaux... Comme si cela n'avait jamais existé. Malko s'en était étonné auprès d'un journaliste de Kathimetini, Celui-ci avait eu un sourire contraint.

Le Gouvernement a donné des ordres. Il ne fallait plus qu'on parle de cette histoire.

Impossible d'en savoir plus.

Malko se dirigea vers la cabine téléphonique au fond du hall et appela Don Richard. Pour lui dire qu'il ne viendrait pas dîner. Il avait rendez-vous avec Elias Ypirou. L'américain fut extrêmement chaleureux, ne parla pas de sa disparition avec Nafsika et assura Malko que le général Agathiou l'avait trouvé très sympathique et donnerait un pot en son honneur s'il était encore à Athènes la semaine suivante. Malko promit de voir l'Américain durant le week-end. Ils ne parèrent pas d'Henry Eagleton. Comme si c'était un sujet tabou.

Il ne restait plus qu'à tuer le temps jusqu'au soir. Malko remonta



dans sa chambre, secrètement agacé de ne pas avoir eu de nouvelles de Nafsika.

Le vieux cireur unijambiste achevait de faire reluire les mocassins de Malko lorsque Elias Ypirou surgit en haut de la place Kolonaki, traîné par son boxer, le ventre en avant, le regard aux aguets derrière ses sourcils broussailleux. Le journaliste s'assit avec précaution dans un fauteuil de toile et grimaça en étendant sa jambe.

Le temps va changer, remarqua-t-il.

Il commanda aussitôt une glace à la pistache et une Pitzilistra(Sirop de menthe), et commença à entretenir Malko des horreurs de l'été grec: les touristes qui s'abattaient comme des sauterelles, la chaleur, l'absence de poisson, ses jambes qui enflaient. Il faut dire que les rues de Kolonaki avaient parfois une pente de 30%. Mais Malko se moquait de l'été. A la fin, il n'y tint plus.

Avez-vous pu savoir quelque chose sur Henry Eagleton ? demanda-t-il. Je n'ai pas beaucoup de temps, malheureusement.

Ici, il faut du temps, répliqua, presque avec sécheresse Elias Ypirou. Nous sommes déjà en Orient.

Comme pour montrer à Malko la valeur du temps, il avala une grosse bouchée de glace à la pistache et la laissa fondre lentement dans sa bouche. Lorsqu'il sentit Malko au bord du meurtre, il laissa tomber avec componction:

Un de mes vieux amis a bien voulu me donner une information... (Il corrigea tout de suite). Pas sur le meurtre lui-même bien entendu.

Sur quoi alors ? demanda Malko excédé.

Ypirou se pencha sur lui, la bouche mince frôlant la joue de Malko comme si le café avait été plein d'espions.

Il paraît qu'ils ont identifié un de ceux qui ont fait le coup. Qu'ils vont l'arrêter. Mais ils ne sont pas sûrs encore... Il appartiendrait aux "Rigas Fereos", les jeunesses Communistes du Parti de l'intérieur.

Comment savez-vous cela ? demanda Malko, incrédule.

Elias Ypirou eut un geste évasif.

Je joue aux dominos avec un ancien de la Police Militaire. Il est à la retraite, mais a gardé beaucoup de relations... C'est par lui. Ses amis savent beaucoup de choses. Je vous avais dit que le gouvernement voulait faire la lumière sur ce meurtre.

Vous savez de qui il s'agit ?

Ypirou hocha la tête, une lueur joyeuse dans ses petits yeux noirs enfoncés.

Oui. J'ai même son adresse.

Brusquement, Malko ne vit plus les baignoires violettes, les fausses élégantes trop sages et les vieux couples attablés autour de lui. Une voiture se mit à klaxonner frénétiquement au feu rouge qui coupait la place en deux, couvrant tous les autres bruits. Les Grecs étaient des névrosés de l'avertisseur. Une seconde de retard à un feu et c'était parti.

Impassible, en apparence, il revit le visage ravagé de chagrin de Jane Eagleton et la bonne tête de phoque rieur de son ami. L'information lâchée par Elias Ypirou allait faire les manchettes de tous les journaux de Grèce. Pourquoi la lui donner, à lui ? Comme s'il avait deviné ses pensées, le journaliste précisa d'une voix acerbe :

Bien entendu, vous ne pouvez pas faire état de ce nom avant que ce soit officiel. Sinon, nous risquerions de gros ennuis tous les deux.

Quand va-t-on l'arrêter ?

Elias Ypirou eut un sourire ambigu.

Je ne pense pas qu'on l'arrête. Ce serait difficile, en ce moment, de faire passer un Grec en jugement pour le meurtre d'un Américain. Même un communiste. Après Chypre et l'aide américaine aux Turcs...

Alors, que va faire la police ?

Le journaliste fit le geste de balayer la table.

Ils vont peut-être s'en débarrasser. Discrètement.

C'était vraisemblable. Et on ne saurait jamais la vérité. Malko n'hésita pas.

Vous pouvez me donner son nom et son adresse ? Sans répondre, Ypirou sortit de sa poche un papier plié en quatre et le glissa sous les doigts de Malko.

Celui-ci le déplia et lut :

Michaeli Kftrou, 126 Odos Karapanou, Glyfada

C'est la dernière maison au pied de la colline, précisa le Grec. La rue Karapanou monte, perpendiculairement à la mer. C'est plutôt un chemin, d'ailleurs.

Vous y avez été ?

Non, non, mais je connais Glyfada.

Vous êtes absolument certain de cette information ?

Certain.

Combien voulez-vous ? demanda Malko.

Elias Ypirou eut une moue de grand seigneur.

Oh, moi, rien. Si vous pouvez donner quelques milliers de drachmes à mon ami, il sera ravi. Sa retraite n'est pas très importante. Et la vie a beaucoup augmenté.

Mais, je vous ai fait perdre votre temps...

Oh, cela ne fait rien, dit avec bonhomie Elias

Ypirou, je suis un vieux bonhomme sans besoin. Je suis heureux de

vous rendre service. Il faut s'entraider entre journalistes. Et vous m'avez déjà donné cent dollars.

Sa main s'avança sur la table, à côté de celle de son voisin. Au cas miraculeux où... Malko resta de glace. Autour d'eux, des couples se formaient et se défaisaient. Le cireur cirait. Il faisait une chaleur étouffante et quelques gouttes d'eau étaient tombées. Elias Ypirou retira sa main, dit plus froidement:

Ne parlez jamais de moi. Et arrangez-vous pour que votre histoire ne paraisse pas tout de suite.

Malko tira deux billets de cent dollars de sa poche et les glissa au journaliste. Celui-ci les prit, effleurant au passage ses doigts. Bien ignoble. Ses petits yeux noirs dansaient un ballet endiablé. Lorsque Malko voulut régler, il eut un geste royal.

Non, laissez! Revenez me voir, je saurai peut-être autre chose.

Il s'éloigna en claudiquant, trainant son chien qui boitait, au même rythme que lui, et disparut en haut de la place. Malko n'arrivait pas à se faire une opinion. Le vieux journaliste puait la combine et la manipulation. Il pouvait simplement avoir extorqué un peu d'argent à Malko.

Ou alors certaines personnes voulaient que l'on découvre les assassins de Henry Eagleton. Mais ce n'étaient, ni les Services grecs, ni les Américains de la C.I.A. Malko fut soudain heureux que Krisantem fût là.

Et oui, on n'avance pas!

Les yeux bleus de Don Richard exprimaient une désolation ouverte. Malko se sentit presque honteux de mettre en doute sa sincérité. Après tout, les agents de la C.I.A. d'Athènes devaient être aussi avides de venger Henry Eagleton que Jane ou lui. Troublé par la révélation de la veille au soir, il venait de demander à l'Américain si les Services grecs avaient du nouveau. Comme Richard téléphonait tous les matins à Agathiou, rien ne pouvait lui échapper.

A condition que les Grecs lui disent tout.

Peut-être qu'on finira par retrouver les coupables, dit Malko.

Don Richard hocha la tête jouant avec son sac à main. Il semblait toujours prêt à partir quelque part.

Ils sont peut-être déjà morts. Moi, si j'avais été responsable d'une opération similaire, je n'aurais pas laissé des exécutants derrière moi pour se mettre à table.

La " Company " nous pompe toutes nos informations, mais eux ne nous disent pas tout ce qu'ils ont dans les dossiers. Henry avait peut-être une casserole à la queue.

En tout cas, se dit Malko, quelqu'un mentait. Ou Ypirou, ou les Services grecs, ou l'homme qui se trouva en face de lui...

Vous avez eu des informations de votre côté demanda d'un air détaché Don Richard.

Malko secoua la tête négativement.

Vous étiez avec moi lorsque nous avons déjeuné avec le général Agathiou... Je me suis contenté de faire le tour des journaux, mais je n'ai pas trouvé grand-chose. Il faut que je puisse rassurer Jane Eagleton n'est-ce pas ?

L'Américain approuva.

Bien sûr.

Malko s'attendait à ce qu'il lui parle de Nafsika, mais pas un mot. Il lança lui-même un ballon d'essai.

Tiens, j'ai revu la femme du général, dit-il, hier au soir à Kolonaki...

A Kolonaki!

Don Richard semblait réellement surpris. Malko hâta de préciser.

Elle ne faisait que passer. Nous avons échangé quelques mots.

C'est une fichue jolie femme, remarqua sans conviction Don Richard. Mais je crois que le couple va pas très bien. On la voit rarement avec lui, rien d'étonnant, il vit pratiquement sur son voilier et préfère les bungalows de l'hôtel Astir, c'est plus confortable. (Il eut un sourire entendu) Vous devriez vous y faire inviter. C'est très agréable pour le week-end.

Malko sauta sur l'occasion.

En attendant, dit-il, je voudrais faire un peu de tourisme, mais j'ai peur de me perdre. Vous s'avez que le chauffeur d'Henry était en vacances. Je pourrait peut-être l'utiliser quelques jours. Si vous me donnez son adresse. Cela lui ferait gagner un peu d'argent.

Bonne idée, dit Don Richard d'une voix absente.

Comme s'il n'était pas du tout certain que ce soit vraiment une bonne idée. Malko le sentit hésiter, les yeux sans expression, brutalement tendu, Puis il appuya sur le bouton de l'interphone.

Suzie, voulez-vous apporter l'adresse de Léonidas.

Tourné vers Malko, il ajouta: il n'a pas le téléphone, il faudra que vous y alliez. C'est quelque part dans Plaka.

Je trouverai.

Don Richard rafla son sac et lui tendit la main.

Vous venez dîner demain ? Sans faute ? Ma femme veut absolument vous connaître. Elle n'a jamais vu un prince en chair et en os...

On pouvait à peine circuler dans l'étroite rue Tripondo encombrée d'éventaires se rejoignant pratiquement au milieu de la chaussée. Une foule bruyante de touristes de toutes nationalités s'y pressait,

manipulant avec ravissement d'horribles objets souvenirs sous l'œil concupiscent des boutiquiers

De temps en temps, une touriste apercevait l'Acropole au-dessus des toits du

fouillis de taudis de Plaka et gémissait de ravissement.

Les premières chaleurs avaient déclenché l'ouverture du Sport national grec: la chasse aux touristes. Plaka était particulièrement giboyeux sur ce plan. Entre les souvenirs et les dizaines de gargotes déguisées en tavernes.

Malko, à la recherche de Léonidas, refusa poliment une aiguière en cuivre du XVIII<sup>ème</sup> fabriquée la veille et s'arrêta devant le numéro 46.

C'était une masure croulante dont le rez-de-chaussée abritait un marchand de chaussures. Il pénétra dans un couloir noirâtre qui sentait l'oignon frit et l'huile d'olive.

Puis grimpa un escalier dont les marches étaient sûrement contemporaines de l'Acropole. Il frappa à l'unique Porte du palier. Il y eut un remue-ménage, des pas lourds, et la porte s'ouvrit sur un géant édenté, au visage rond et avenant. Vêtu d'un tricot de corps taché, pantalon sans forme. Il contempla Malko comme si c'était Zeus. Sur la table derrière lui, il y avait un morceau de pain, de la fêta et une bouteille de vin.

Vous êtes Léonidas ?

Nai (Oui), fit le géant.

Bonjour, dit Malko, je viens de la part de M. Richard, de l'ambassade.

L'information mit bien une minute à arriver au cerveau de Léonidas qui s'extirpa un sourire ravi.

Ah bon fit-il. Il a besoin de moi ?

Malko sourit.

Non, pas lui. Moi. Je cherche un bon chauffeur pour quelques jours. Mr. Richard m'a dit que vous êtes en congé, jusqu'à la fin de la semaine prochaine.

Si Mr. Richard veut bien, dit le Grec crânement.

Mr. Richard veut bien, affirma Malko. J'ai besoin d'un bon chauffeur qui parle anglais.

Léonidas sourit

Moi, je veux bien. Je n'ai rien à faire. Mais je n'ai pas de voiture.

Je vais en louer une, dit Malko. Quand pouvez vous commencer ?

Léonidas regarda le pain et le fromage.

Demain matin, dit-il. Il faudrait que j'aie vu ma sœur qui est malade, je lui ai promis.

Son anglais était hésitant, mais compréhensif.

Le besoin de Léonidas pour sa visite, Malko dissimula sa

contrariété. Cela faisait vingt-quatre heures qu'il connaissait déjà l'information concernant le meurtrier d'Henry Eagleton.

C'était toujours dangereux d'attendre. Il était le seul à pouvoir reconnaître les assassins de Henry Eagleton.

Pour achever de l'amadouer, Malko posa à côté du fromage deux billets de cent drachmes.

Voilà déjà une avance. A propos, vous savez que j'étais un vieil ami d'Henry Eagleton...

Léonidas secoua la tête, l'air accablé.

Pauvre Mr Eagleton il était si gentil. C'est terrible. J'ai eu peur, j'ai cru qu'ils voulaient me tuer aussi. Et madame Eagleton qui criait! Il soupira. Je n'ai eu que des ennuis. La police m'a interrogé pendant des heures... Ils voulaient me faire dire que j'étais au courant, que je savais des Choses. Comme si j'avais voulu tuer Mr. Eagleton... Enfin, au bout de trois jours, ils m'ont laissé...

Et à l'ambassade, ils vous ont fait des ennuis ?

Oh non, fit Léonidas, tout le monde a été très gentil.

Mais vous avez dit que vous aviez eu beaucoup d'ennuis.

Le chauffeur baissa les yeux, comme un enfant pris en faute.

C'est-à-dire que le soir où Mr. Eagleton... où c'est arrivé, j'avais rendez-vous avec une jeune fille, une employée de l'ambassade. Pour crisser. Bien sûr, je n'ai pas pu y aller, ni même la prévenir. Alors, elle n'a plus voulu sortir avec moi...

Malko ne put s'empêcher de sourire.

Il y a beaucoup d'autres filles à Athènes, Léonidas.

Ce n'est pas grave.

Le chauffeur prit l'ait buté et triste, et précisa d'une voix boudeuse.

Celle-là était très belle. Moi, je ne sais pas parler aux femmes, je suis timide. Elle était venue me trouver pendant le cocktail pour l'anniversaire de ce pauvre Mr Eagleton. Sinon, je n'aurais jamais osé l'inviter à crisser.

Quelque chose fit " tilt " dans le cerveau de Malko.

Que fait-elle à l'ambassade ? demanda-t-il.

Elle travaille aux visas, dit Léonidas, ravi de parler de sa conquête. Elle est très belle, grande, brune, avec des cheveux frisés...

Ce devait être une horreur... Mais quelque chose trottait dans la tête de Malko. Une intuition.

Vous lui aviez dit que vous rameniez Mr. Eagleton chez lui ? demanda-t-il.

Bien sûr, fit Léonidas, et que je serais de retour une demi-heure plus tard. Mr. Eagleton ne me gardait jamais le soir. Elle m'avait demandé si j'étais libre ensuite. Je voulais l'emmener à une Taverna

sur la roi de Kessariani, ils ont des poulpes...

Et comment s'appelle cette merveille le coupa Malko.

Tout à coup, Léonidas se tut, le front plissé, l'air désespéré.

Je ne me souviens plus! avoua-t-il piteusement, je ne me souviens jamais de rien. Mais...

Cela ne fait rien, dit Malko

Dites-moi, il paraît que l'homme qui a tiré sur Mr. Eagleton était grec ?

Léonidas baissa la tête, gêné.

Mister, dit-il, dans ma déposition, j'ai dit que je savais pas, parce que la police ne voulait pas que ce soit écrit. Mais c'était un Grec.

Léonidas s'engouffra pour se remonter le moral, un gros morceau de " feta " et dit à Malko, la bouche pleine

Il ne faut dire cela à personne, sinon, j'aurais ennui.

Ne craignez rien, dit Malko

Je vous attends, dans le hall de l'hôtel de Grande-Bretagne demain matin à neuf heure.

Où voulez-vous aller ? demanda le chauffeur.

J'ai une visite à faire à Glyfada, dit Malko.

## CHAPITRE 5

Un Boeing " 747 " des Scandinavian Air lines passa au ras des oliviers, train sorti, dans un grondement de tonnerre, allant se poser à l'aéroport.

Elko Krisantem, sortie de l'aéroport, vit Malko et monta dans la Mercedes 220 qui stationnait devant la sortie.

La rue Karapanou qui n'était plus depuis longtemps qu'un chemin de terre, qui se divisait en deux.

Léonidas s'arrêta.

Aussitôt, le crissement de milliers de grillons emplît la voiture.

Malko se pencha en avant et aperçut une maison derrière un bouquet d'oliviers sur la gauche.

Par là, dit-il à Léonidas.

Le chauffeur redémarra docilement. La Mercédès 220 de location cahotait sur les pierres du chemin. Un autre jet passa au-dessus d'eux, les assourdissant.

A côté de Léonidas, Elko Krisantem transpirait en silence. Derrière eux, scintillait le bleu du Golfe Saronikos. Le chemin serpentait au flanc de la colline pelée, semée d'oliviers rabougris. Soudain, la maison surgit au détour du chemin. Aussitôt, Malko, de l'arrière, se pencha vers Leonidas.

Arrêtez un moment.

En turc, il continua pour Krisantem:

Descendez, Elko, comme si vous alliez faire pipi et faites le tour de la maison.

Malko examina la maison. Au rez-de-chaussée, on apercevait un garage avec une voiture.

Personne en vue. On accédait à la porte d'entrée par un escalier extérieur.

Mon ami va nous rejoindre à pied, dit Malko à Léonidas. Vous pouvez continuer.

Léonidas redémarra et ne vit pas Krisantem tirer de sa ceinture son vieil Astra pour en vérifier le chargeur.

Malko avait glissé son pistolet extra-plat sous sa chemise, une balle dans le canon. Heureusement qu'on ne s'intéressait qu'aux bagages à main dans les aéroports. Son idée était simple au départ. Si Léonidas reconnaissait le tueur, Malko avait bien l'intention de l'amener directement à l'ambassade américaine, chez Don Richard.

Krisantem avait disparu dans les replis du terrain rocailleux.

Léonidas s'arrêta en face du garage et se tourna vers Malko:

Je vous attends ?

Non, dit Malko, venez avec moi.

Devant la surprise de Léonidas, il précisa, je ne sais pas si les gens que je vais voir parle anglais.

Ils descendirent tous les deux, et Malko examina la voiture qui s'y trouvait. Une Fiat crème en mauvais état. Avec une plaque grecque. Puis les deux hommes montèrent l'escalier et Malko frappa à la porte.

A part la voiture, il n'y, avait aucun signe de vie. Refrappa, sans plus de résultat.

Il essaya alors la poignée. A sa grande surprise, elle tourna et la porte s'ouvrit.

Le reste se passa si vite qu'il n'eut même pas le temps de réagir. Il n'avait pas voulu sortir son pistolet pour pas affoler Léonidas.

La porte fut comme aspirée à l'intérieur. Il eut le temps d'apercevoir un homme à demi accroupi, face à la porte, une courte mitraillette braquée sur lui, un visage basané crispé. Il devina plutôt qu'il ne vit l'inconnu appuyer sur sa détente et se jeta instinctivement sur le côté. Les détonations claquèrent en staccato, sèches, assourdissantes, et il entendit Léonidas pousser un cri. A quatre pattes dans l'escalier, il sortit son pistolet, et vit le chauffeur s'effondrer en arrière sur l'étroit perron. Au même moment, il y eut un bruit de verre brisé et une nouvelle rafale. Malko bondit vers la porte, pistolet au poing, manquant buter dans le corps inerte de Léonidas. Le malheureux chauffeur avait reçu une balle en plein front. Ses yeux déjà vitreux fixaient le ciel bleu tandis qu'un filet de sang s'écoulait



jusqu'à son menton. Il y eut le bruit sourd de l'Astra de Krisantem et un cri de femme.

Malko franchit la porte d'un bond mécanique, tous ses muscles contractés, s'attendant à recevoir une rafale, le cœur dans la gorge. Il se heurta presque à Krisantem déboulant à travers les débris de la fenêtre, l'Astra au poing une grande estafilade sur la joue. L'âcre odeur de la cordite empuantissait la pièce. Malko aperçut une chevelure rousse qui disparaissait dans un escalier intérieur et pointa en criant:

Stop!

La chevelure disparut et une rafale jaillit de l'escalier, forçant Malko à s'effacer contre le mur. Les fuyards essayaient de rejoindre le garage.

Redescendons, cria-t-il à Krisantem.

Il ressortit, enjambant le corps de Léonidas. Krisantem, sur ses talons, dévala l'escalier. Il y eut un grondement de moteur dans le garage. Malko sauta les cinq dernières marches, se ramassa, accroupi, ce qui lui sauva la vie. La vieille Fiat avait jailli du garage, la fille rousse au volant.

Malko vit distinctement son profil, les hautes pommettes accrochant la lumière, le chignon, la mâchoire énergique. La rafale tirée par son compagnon passa au-dessus de sa tête et les balles s'écrasèrent sur le mur derrière lui dans des gerbes de plâtre.

Malko et Krisantem tirèrent en même temps sur la voiture qui s'éloignait. Sans l'atteindre. Très vite, elle fut cachée par un virage. Malko se releva et regarda le cadavre de Léonidas. Etouffant de rage.

Le salaud! explosa-t-il.

Bok Soyoyou ! fit Krisantem en écho (Descendant de merde).

Krisantem sembla s'assombrir encore. Ils pensaient tous les deux à Elias Ypirou. Pour un beau guet-apens, c'était un beau guet-apens.

Sans Krisantem, il y restait aussi. On l'attendait. Autrement dit, le journaliste l'avait froidement envoyé à la mort... Il remonta dans la maison et l'inspecta rapidement sans rien trouver d'intéressant que les douilles vides et un chargeur oublié ainsi que deux grenades et des notes en arabe. Il les ramassa et les mit dans sa poche.

Krisantem épongeait son estafilade. Son regard noir se posa sur Malko.

Son Altesse n'a pas été blessée ? demanda-t-il.

Dans le danger, il était toujours très cérémonieux.

Malko regarda son costume plein de poussière et son pantalon déchiré. Le sang battait dans ses tempes. Il voulait savoir pourquoi on l'avait envoyé au massacre. Elias Ypirou n'avait sûrement pas agi de sa propre initiative.

Elko, dit-il, je crois que nous avons une visite urgente à accomplir.

Un éclair de joie passa dans les yeux du Turc. Enfin on allait faire

appel à ses capacités. Malko chercha des yeux un téléphone en vain. Il fallait prévenir Don Richard d'urgence. Si on avait entendu les coups de feu, la police n'allait pas tarder à arriver. Et de toute façon, il y aurait des explications à fournir sur la mort de Léonidas. Cela lui faisait mal au cœur de laisser le cadavre du chauffeur, mais il n'y avait pas d'autre solution.

Allons-y, dit-il.

Avant de partir, il fallut que Krisantem armé d'une barre de fer frappe comme un sourd sur l'aile arrière de la Mercédès pour qu'ils puissent rouler... La Fiat l'avait heurtée en sortant du garage. La présence de la femme rousse intriguait Malko. Que faisait-elle dans un guet-apens organisé. Pourtant, l'inconnu l'avait accueilli à la mitraillette sans même lui laisser le temps de parler... Les notes en arabe l'intriguaient aussi. Peut-être qu'Ypirou répondrait à toutes ces questions.

Malko descendit les quelques marches menant à l'entrée du bureau d'Elias Ypirou et s'arrêta au moment de sonner. Il entendait la voix du journaliste qui parlait à un interlocuteur invisible au téléphone. Il respira, soulagé. Tout le temps du trajet, il avait craint qu'Ypirou n'ait pris la fuite. Mais apparemment, ceux qui avaient préparé le guet-apens n'avaient pas eu le temps de le prévenir. Il s'était arrêté en route pour prévenir Don Richard qu'il lui était arrivé un accident désagréable au cours duquel Léonidas avait trouvé la mort.

En rapport avec l'assassinat d'Henry Eagleton.

Il avait raccroché, laissant l'Américain sur sa faim.

Mais, au moins, s'il était arrêté par la police grecque, l'ambassade se préoccuperait de son sort.

Au moment où le journaliste raccrochait, Malko appuya sur la sonnette. Il entendit Elias Ypirou ronchonner et trainer des pieds jusqu'à la porte. Il entrebâilla le battant, pour glisser un œil à l'extérieur. Si Malko avait encore eu le plus léger doute sur sa responsabilité, il se serait évanoui instantanément. Le menton se décrocha, les petits yeux noirs semblèrent disparaître au fond de leurs orbites. La pomme d'Adam du journaliste monta et descendit et il croassa d'une voix étranglée :

Ah, c'est vous, je faisais ma sieste. Qu'est-ce qui se passe ?

Il était tellement paralysé de terreur qu'il ne pensait même pas à refermer la porte.

J'avais envie de vous voir, dit Malko avec une amabilité glaciale.

Pas maintenant, bredouilla Ypirou, je ne suis pas habillé.

Mais cela ne fait rien, affirma Malko gentiment.

Le visage inquiétant de Krisantem surgit derrière lui et le vieux journaliste poussa un cri étranglé, essayant de refermer la porte. Trop

tard, le Turc pesait de toutes ses forces sur le battant. Ypirou lutta quelques secondes, la bouche ouverte par l'effort, puis céda avec un cri de souris. Les deux hommes entrèrent et refermèrent. Elias Ypirou se drapa dans sa robe de chambre verte rapiécée et menaça:

Partez.

Elko Krisantem fit un pas vers lui et il devint aussitôt muet comme une carpe.

Le boxer qui dormait dans un coin se dressa et vint flairer le Turc en remuant la queue. Apparemment le sort de son maître lui importait peu.

Le journaliste se mit soudain à glapir.

Démos! Attaque!

Mais Démos, après avoir léché la main de Krisantem alla se recoucher en claudiquant. Malko se dit que ce qu'on prétendait devait être vrai. Il n'y a pas que les éléphants à avoir de la mémoire... Echevelé, hagard, Elias Ypirou lui fit face, cherchant à rameuter un restant de dignité.

Que voulez-vous? pourquoi êtes-vous entré de force? Devant le silence de Malko, il eut recours à un autre argument. Vous devriez avoir honte de faire peur à un vieil homme, gémit-il. Vous pourriez être mon fils.

Dieu me garde d'une telle horreur, dit Malko.

Conscient de l'honneur de son maître, Elko Krisantem ne put s'empêcher de décocher un coup de pied sournois dans le tibia du vieux Grec qui poussa un hurlement.

Aussitôt le Turc alla fermer la fenêtre. Le journaliste se laissa tomber dans un fauteuil. Malko vint se planter en face de lui.

J'ai été où vous m'aviez envoyé, dit-il. Chez le prétendu assassin d'Henry Eagleton. On nous attendait. Mon chauffeur a reçu une balle dans la tête. J'ai échappé par miracle. Qui vous a dit de m'envoyer au massacre ? Et pourquoi ?

Je ne comprends pas ce que vous dites, gémit Ypirou. Laissez-moi. Je ne sais rien, j'ai voulu vous rendre service. Il faut que je promène mon chien maintenant...

Il ne manquait pas de souffle... Elko Krisantem tournait autour de lui comme un cuisinier qui vient de sortir une langouste de son vivier. Malko se fit une joie de préciser:

Je ne vous ai pas présenté mon ami. Il est Turc...

La pomme d'Adam d'Elias Ypirou effectua un aller et retour foudroyant et il jeta un regard suppliant à Malko.

Un filet de salive suinta à la commissure de ses lèvres.

Je vous jure que je ne sais rien, larmoya-t-il.

Krisantem s'approcha, l'arracha de son fauteuil d'une seule main et l'amena jusqu'au canapé où il le força à s'étendre sur le dos. Paralysé

de terreur, Ypirou résistait à peine. Malko avait horreur de la brutalité, mais il n'avait pas le choix. Le journaliste l'avait sciemment envoyé à la mort. Il fallait savoir pourquoi.

Vous avez tort de vous entêter, prévint-il. Krisantem est capable de faire parler un mur.

Je suis un infirme, gémit Elias Ypirou. Ne me faites pas de mal.

Orospu cocugu (Fils de pute)! dit aimablement Krisantem en sortant son lacet de sa poche. De la main gauche, il arracha la robe de chambre qui se déchira. Elias Ypirou eut un hoquet étranglé.

Arrêtez! Je ne sais rien. Vous allez me tuer.

Malko détourna les yeux, écoeuré et honteux à la fois.

Elias Ypirou gisait sur le canapé au milieu des débris de la robe de chambre. Nu, obscène et abject, les cheveux noirs collés dans la figure par la sueur.

Krisantem venait de parvenir à ses fins: ayant noué son mortel lacet en un nœud coulant, il en avait enserré la base de la verge et des testicules du journaliste. D'un coup de poignet il venait de resserrer le nœud, tirant le lacet vers le haut. Ypirou s'était aussitôt tendu en un arc de cercle, faisant le pont, s'appuyant des deux mains sur les coussins, soulevant les reins autant qu'il le pouvait. La douleur ne devait pas être bien grande, mais il haletait déjà. De peur.

Vous mentez! dit Malko.

Elias Ypirou balbutia.

Je vous jure sur la tête de ma mère. Je ne savais rien. Tout ce que je vous ai dit est vrai. Peut-être qu'il vous a pris pour la police...

Qui est votre informateur ?

Le journaliste éclata en sanglots au lieu de répondre.

Sans un mot, Krisantem imprima une petite secousse à son lacet. Ypirou hurla. D'un geste discret, Malko fit signe au Turc de cesser sa traction. Il était prêt à intimider le journaliste, pas à vraiment le torturer.

Les yeux révoltés, Elias Ypirou retomba, évanoui de peur. Krisantem donna du mou au lacet pour éviter des dommages irréparables à son anatomie.

Attention, Elko, avertit Malko.

Le Turc haussa les épaules.

En Corée, on interrogeait des Chinois pendant des heures de cette façon et aucun n'a jamais rien perdu, Votre Altesse...

Les Chinois possédaient peut-être de meilleurs ligaments que les Grecs. Malko se pencha sur le visage inondé de sueur du vieux pédé.

J'ai horreur de vous faire subir ce traitement, mais sans un heureux concours de circonstances, je serais mort. A cause de vous. Vous devriez me dire la vérité.

Un peu de salive suinta de la bouche mince. Elias Ypirou fixa

Malko de ses deux boutons de bottines, pleins d'affolement et murmura d'une voix imperceptible.

Je ne peux pas vous dire son nom. C'est un ami. Et il vous dirait la même chose que moi. Laissez-moi.

Malko observait le vieux pédé, perplexe. Il ne semblait pas être de trempe à résister à l'interrogatoire de Krisantem. Après tout, peut-être disait-il la vérité.

Si l'homme qui avait tiré sur lui était vraiment un des assassins de Henry Eagleton, il avait pu prendre Malko et Krisantem pour des policiers grecs...

En tout cas, il était dans la nature, maintenant.

Laissez-le Krisantem, ordonna-t-il.

A regret, le Turc défit le lacet. Aussitôt Ypirou se mit à masser doucement son anatomie endolorie.

Vous m'avez menti, gémit Elias Ypirou, les mains en conque autour de son sexe.

En quoi? demanda Malko.

Vous n'êtes pas journaliste.

Malko préféra ne pas répondre. A quoi bon ? Un seul coup de fil à Time Magazine et Ypirou découvrirait la vérité.

J'avais besoin d'informations, dit-il. Et j'en ai toujours besoin.

Elias Ypirou se redressa, les mains toujours en conque autour de ses parties sexuelles et jeta un regard noir à Malko.

Je ne veux pas être mêlé à vos histoires. Vous auriez mieux fait de me dire la vérité au lieu de me raconter votre histoire de journaliste à la con.

Dites-moi, demanda Malko, que savez-vous d'autre du meurtre de Henry Eagleton ?

Rien, explosa Ypirou. Et si je savais quelque chose, je ne vous le dirai pas. Je tiens à la vie.

Il se leva, drapa autour de lui les lambeaux de sa robe de chambre et clopina jusqu'à la porte qu'il ouvrit.

Foutez le camp, maintenant, grinça-t-il et ne revenez jamais.

La fin d'une belle amitié. Malko et Krisantem n'insistèrent pas. Ypirou claqua violemment la porte derrière eux. Puis il se retourna sur le boxer. Sans un mot, il s'approcha et lui envoya un coup de-pied dans le ventre. L'animal poussa un jappement plaintif et se recroquevilla sur lui-même. Le journaliste le frappa tant que sa jambe valide ne lui fit pas mal, puis s'arrêta, essoufflé, murmurant des insultes pour lui tout seul.

Ensuite, il s'installa à son bureau, encore tremblant de rage et de peur, et décrocha son téléphone. Il resta l'appareil en l'air, hésitant sur la conduite à tenir.

C'est fâcheux, c'est extrêmement fâcheux.

Don Richard, les mains à plat sur son bureau, secouait la tête avec un accablement qui n'était pas feint. Malko venait de le mettre au courant de toute

l'histoire de Glyfada.

Que trouvez-vous de fâcheux? demanda-t-il. Que Léonidas soit mort ou qu'on ait essayé de m'assassiner ?

Les yeux bleus se fixèrent sur lui, avec une expression de reproche.

Je ne sais pas quel crédit il faut accorder à ce journaliste, dit-il. C'est un personnage très trouble, manipulé par beaucoup de gens. Et pas seulement les Grecs. Bien sûr, il y a quelque chose, mais pourquoi avez-vous été jouer au détective privé ? Bon sang, il fallait venir me voir...

Le général Agathiou ne vous a parlé de rien ?

Rien, fit Richard. Je l'ai eu ce matin au téléphone pour autre chose. Il était parfaitement normal...

Et vous ne pensez pas que les Grecs sont pour quelque chose dans la mort d'Henry ?

Les Grecs peut-être, le KYP sûrement pas.

Alors, qui a voulu m'assassiner pendant que j'enquêtais sur cette mort ?

Je n'en sais rien, avoua l'Américain. Pour l'instant, il faut intervenir auprès de la police grecque. Et pour l'amour du ciel, tenez-vous tranquille. La " Company " vous a laissé venir ici, par respect pour la mémoire d'Henry et par amitié pour sa veuve. Mais ce n'est pas le moment de jouer au petit soldat. Croyez-moi, s'il y avait du nouveau, je serais au courant.

L'Américain était carrément furieux. Malko décida de ne pas verser d'huile sur le feu. D'autant que l'épisode Nafsika le mettait dans une position difficile... Don Richard n'en avait soufflé mot, Comme s'il n'y pensait plus.

Malko décida de ne pas réveiller le chat qui dort. Et de se faire tout petit. Don Richard l'observait, les yeux bleus durs comme de la pierre.

A quoi pensez-vous?

Je suis désolé pour Léonidas, avoua Malko.

Peut-on faire quelque chose pour sa famille ?

Il avait juste une sœur, dit Richard. Quant à l'enterrement, l'ambassade s'en occupera dès demain. Ici on enterre dans les 24 heures... Oubliez que vous l'avez jamais rencontré, cela vaudra mieux...

Malko ne répondit pas. Tout cela était bien étrange. Il était certain que l'attentat dirigé contre lui avait un lien avec la mort de Henry

Eagleton. Or, Don Richard semblait ne pas vouloir le voir. Pourtant, l'agent de la C.I.A. était un professionnel rompu à toutes les ruses et se méfiant de tout et de tous... Pourquoi se conduisait-il ainsi ?

Si j'avais su, je ne vous aurai pas donné l'adresse de Leonidas, soupira l'Américain. C'était un si brave type.

J'en suis malade, dit Malko.

Lui en est mort, trancha assez méchamment l'Américain.

Il valait mieux ne pas prolonger la discussion. Cette fois, Don Richard ne raccompagna pas Malko, se contentant de lui serrer la main sur la porte de son bureau. Il n'était plus question d'invitation à dîner... Avant de le quitter, il précisa.

Si la police grecque vous interroge, contactez-moi immédiatement. Je vais essayer d'arranger le coup, mais on ne sait jamais...

Malko avait déjà mis son pistolet et celui de Krisantem dans un des coffres de l'hôtel. Provisoirement. Il descendit l'unique étage à pied, débouchant dans le couloir du rez-de-chaussée. Un panneau lui sauta aux yeux: VISAS. Ce qui le décida. Depuis qu'il se trouvait à l'ambassade, une idée le tracassait.

Tranquillement, il poussa la porte. Il y avait un comptoir où attendaient une demi-douzaine de personnes. De l'autre côté, officiaient les employés de l'ambassade. Malko les examina derrière ses lunettes noires. Quatre filles et deux hommes. Une seule répondait à la description de Léonidas. Une fille d'une vingtaine d'années aux cheveux frisés très noirs, à la beauté agressivement vulgaire, avec un type sémite prononcé. Il ne voyait d'elle que la tête et le haut d'un t-shirt blanc moulant une poitrine énorme.

En se penchant il aperçut une plaque de cuivre posée sur son bureau: Alik Voulounis.

Croyant que Malko voulait lui demander quelque chose, elle leva la tête avec un regard interrogateur vers lui.

Sa bouche était petite et charnue avec des dents très blanches, mais son extraordinaire poitrine attirait l'œil irrésistiblement. Il y avait quelque chose d'étrange dans son regard, comme une lueur égarée. Elle toisa Malko avec indifférence:

Sir, vous désirez quelque chose ?

Son anglais était matiné d'un fort accent grec. Malko lui sourit: Vous êtes bien le flirt de Léonidas ?

Elle fronça les sourcils.

Léonidas ?

Oui, le chauffeur de Henry Eagleton... Il m'a demandé, comme j'allais à l'ambassade, de passer vous dire qu'il pensait toujours à vous! Léonidas!

Elle semblait à la fois surprise, contrariée et amusée.

Je crois qu'il est très amoureux de vous, insista lourdement Malko.

Cette fois, Aliki Voulounis se ferma carrément.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire... Je ne comprends pas.

Il m'a dit que vous deviez dîner avec lui le soir où Mr. Eagleton a été tué.

Le sourire d'Aliki s'effaça d'un coup. Une lueur ambiguë passa dans ses prunelles d'un noir d'encre et elle dit d'une voix beaucoup plus sèche:

Ce pauvre Léonidas, il se fait des idées. J'avais un peu bu au cocktail, nous bavardions et quand il m'a demandé si je voulais dîner avec lui, je lui ai dit " oui ". J'avais complètement oublié...

Je vois, dit Malko en souriant. Il sera très déçu.

Aliki ne réagit pas. Ostensiblement, après un bref sourire commercial, elle se replongea dans ses papiers.

Puis elle se leva, et il put admirer les longues jambes et l'orgueilleuse cambrure des reins. Aliki n'avait pas l'air d'une vierge sage. Le claquement de ses socques de bois s'éloigna et Malko sortit du service des visas. Perplexe. Même considérablement imbibée de Moët et Chandon, Aliki Voulounis n'était pas le genre de fille à accepter un rendez-vous d'un Léonidas.

Or, il était sûr que le chauffeur n'avait pas fabulé.

Malko gara la Mercédès accidentée derrière le Grande-Bretagne et fit le tour à pied. Il était pratiquement impossible de se garer devant l'hôtel. Le vacarme était toujours aussi effroyable place de la Constitution. Il s'attendait presque à trouver la police dans sa suite, mais on lui donna sa clef sans commentaire.

Krisantem était là, silencieux et efficace. Il prépara les affaires de Malko tandis que ce dernier prenait une douche...

Au moment où il en sortait, le téléphone sonna.

Krisantem prit l'appareil et se tourna vers Malko.

Votre Altesse, c'est une dame.

Malko encore enroulé dans sa serviette, prit le récepteur.

Allo ?

Malko?

La voix de Nafsika était hésitante et douce.

Malgré tout, Malko éprouva un petit pincement agréable au cœur.

Elle avait téléphoné. L'épisode du Yacht-club n'était pas entièrement dû au vin de Samos... S'il n'y avait pas eu l'événement tragique du matin, sa joie aurait été plus complète. Il réalisa soudain que c'était Nafsika qui lui avait parlé de Elias Ypirou... Est-ce que tout cela n'était pas lié ?

Comment allez-vous ? demanda-t-il. Cela me fait plaisir que vous m'appeliez...

Son inquiétude se traduisit dans sa voix. Nafsika demanda aussitôt:



Je vous dérange, vous n'êtes pas seul ?

Il n'y a que mon majordome, dit Malko.

Il y eut un silence au bout du fil, puis la jeune femme dit rapidement:

Je vous appelle de Vouliagnien. Je suis à l'hôtel Astir pour le week-end. Si vous voulez venir vous baigner demain...

Votre mari est là ? ne put s'empêcher de demander Malko.

Nafsika répondit d'une voix égale:

Non, il est parti en mer.

Ce fut à son tour d'hésiter. Pourquoi Nafsika l'invitait-elle ?

Il sentit que son silence pouvait être mal interprété. Après tout, cela n'avait rien de compromettant de se baigner. Elle n'était sûrement pas seule. Puis il revit ses deux précédents dîners en tête-à-tête avec Krisantem et demanda:

Vous n'êtes pas libre pour dîner ?

Il y eut un blanc, puis Nafsika dit:

\*e ne sais pas encore. Peut-être. Il faudrait que vous me rappeliez vers neuf heures et demi, dix heures.

Elle lui donna le numéro de son bungalow, le 31, et le téléphone. Malko nota. Peu satisfait de ce rendez-vous problématique. Mais comme il n'avait rien d'autre à faire il acheva de se sécher, puis s'habilla. Il avait au moins trois heures à tuer. Pour se changer les idées, il décida d'aller boire une vodka au bar anglais, l'endroit le plus agréable du Grande-Bretagne. Côté police, il espérait être tranquille au moins jusqu'à lundi. Les policiers grecs ne devaient pas se tuer de travail pendant le week-end, avec cette chaleur de bête.

Je reviens, dit-il à Krisantem.

Malko poussa la lourde porte d'acajou. L'ambiance était feutrée et intime avec de profonds fauteuils de cuir et un bar qui tenait tout le fond de la pièce. Il s'arrêta sur le seuil, cherchant une table libre et balaya la pièce du regard.

Les battements de son cœur s'accélérent brusquement. Il n'y avait qu'une seule personne au bar. Une femme moulée dans une robe verte décolletée, accoudée devant un cognac. Malko distinguait nettement son profil.

C'était l'inconnue qui s'était enfuie avec l'assassin de Léonidas.

## CHAPITRE 6

Malko ferma les yeux une fraction de seconde, Se remémorant la scène du matin et les rouvrit. Les deux profils étaient absolument similaires y compris le chignon roux. Il resta debout, étudiant le visage de l'inconnue dans le reflet de la glace du bar.

Le barman s'approcha d'elle, et ils échangèrent quelques mots. Deux Américains, assis à une table, la dévoraient des yeux. Que pouvait faire une femme seule

à sept heures du soir au bar du Grande-Bretagne ? La réponse semblait évidente. Dans tous les palaces du monde, il y a des dames accueillantes de cet acabit, mais elle ne se promènent pas avec des tueurs...

Malko battit en retraite dans le hall.

Il craignait qu'elle ne le reconnaisse. Mais l'inconnue rousse qui était désormais sa seule piste risquait de se faire enlever très vite. Elle était vraisemblablement là pour cela. Pas question de la laisser disparaître. L'aborder de front risquait seulement de provoquer un scandale... Il fila au fond du hall et appela Krisantem par le téléphone intérieur. Trente secondes plus tard, le Turc était là. Malko lui expliqua la situation.

Elle n'a pas eu le Temps de vous identifier ce matin. Elle vous tournait le dos. Tentez votre chance avec elle. Il faut l'emmener hors de ce bar. Je vous suivrai. Ensuite nous improviserons. Tenez.

Il lui tendit trois billets de cent dollars. Pour donner plus de poids à ses propositions. Dès que le Turc eut disparu dans le bar, il alla à la salle des coffres récupérer son pistolet qu'il glissa discrètement dans sa ceinture.

Puis alla s'asseoir dans le grand salon solennel où on servait le petit déjeuner. De là, on surveillait l'unique porte du Grande-Bretagne. Il ne pensait pas que la fille habitât à l'hôtel. Il se fit servir une vodka et prit son mal en patience. Essayant de comprendre ce qui arrivait. Il avait beau se creuser la cervelle, il ne voyait pas qui avait voulu le tuer, ni pourquoi.

Seule la fille en vert pouvait répondre à ces deux questions.

Les yeux de Malko étaient tellement fatigués de guetter les allées et venues qu'il faillit ne pas voir Krisantem et sa conquête. Près d'une heure s'était écoulée depuis qu'il avait envoyé le Turc à l'assaut. Trois fois il avait commis l'imprudence de se glisser jusqu'à la porte latérale du bar pour vérifier la présence du Turc et de la rousse. Celle-ci apparut accrochée au bras de Krisantem titubant légèrement. Ils franchirent la porte tournante donnant sur la place de la Constitution et tournèrent à droite, vers le bas de la place. Aussitôt il bondit sur leurs talons. A temps pour les voir s'engouffrer dans un taxi gris qui longea l'hôtel, et s'arrêta au feu de l'avenue Amalias.

Malko courut jusqu'à la Mercédès garée un peu plus bas. Il attrapa le feu de justesse et se retrouva derrière le taxi, séparé de lui par un autobus. En dépit de l'heure tardive, la circulation était toujours aussi

intense. Une

chaleur lourde empêchait de respirer. L'un suivant l'autre, ils filèrent vers le Hilton, le dépassèrent, continuant comme pour aller à Psycho. Puis, tout de suite après l'ambassade américaine, le taxi tourna à gauche dans une petite rue étroite et sombre. Malko vit Ses "stop" s'allumer. Lui-même stoppa, éteignit Ses lumières et descendit en voltige. Le taxi redémarrait déjà. Krisantem et la rousse étaient entrés dans un petit immeuble moderne de quatre étages, en retrait de la rue. Lorsque Malko l'atteignit, le hall était déjà vide. Il se rua vers l'ascenseur et ouvrit la porte.

Krisantem était collé à la rousse dont la robe verte laissait échapper un sein. Elle avait noué les bras autour du Cou du Turc et enfoui la tête contre son épaule.

Au bruit de la porte, elle releva la tête et son regard tomba sur Malko. Il lui fallut Plusieurs secondes pour émerger de son état comateux. Puis, d'un coup, son visage se tordit en une grimace d'abjecte terreur D'un sursaut désespéré, elle se détacha du Turc, cherchant à sortir de la cabine. Malko la repoussa à l'intérieur.

N'ayez pas peur! commença-t-il, nous...

La fille l'interrompit d'un hurlement si strident qu'il lui glaça le sang dans les veines. Elle tremblait, ses yeux étaient exorbités, elle disait des mots sans suite en arabe. Elle essaya de se jeter sur Malko avant que Krisantem ne lui serre les carotides d'un geste brusque.

Elle S'effondra alors d'un coup, entre les deux hommes.

Amcik (Connasse)! jura Krisantem.

Il y eut des pas dans le hall. Instinctivement, il appuya sur le bouton du quatrième et l'ascenseur se mit en route juste à temps. Dès qu'il s'arrêta, ils sortirent, trainant la fille sur le petit palier. Malko alluma la minuterie, regarda les noms sur les portes. Sur l'une, il vit Amal Largha. Fouillant dans le sac de la rousse, il trouva un trousseau de Clefs. Avant de l'essayer, il sonna et attendit, le pistolet à la main.

Pas de réponse.

Il fit alors tourner le verrou et ils entrèrent. C'était un appartement minuscule, deux pièces à peine meublées dont les fenêtres donnaient sur un terrain vague. La fille commençait à bouger, affalée dans un fauteuil, là où Krisantem l'avait trainée.

Laissez-moi avec elle, Elko, conseilla Malko. Il vaut mieux que vous fassiez le guet, sur le palier. Que vous a-t-elle dit au bar ?

Pas grand-chose, avoua le Turc. Elle vient de Beyrouth. Elle m'a raconté une histoire au sujet de son mari qui voyage beaucoup et la laisse ici. J'ai eu du mal à la décider à venir. Elle avait peur, elle voulait aller dans une chambre de l'hôtel...

Bon, OK.

Le Turc disparut au moment où la rousse ouvrait les yeux pour de

bon. Malko s'assit en face d'elle sur le canapé, son pistolet sur les genoux.

Amal, demanda-t-il doucement, vous allez mieux ?

Les yeux de la rousse se fixèrent sur l'arme et elle répéta en anglais, sur un ton suppliant:

Ne me tuez pas! Ne me tuez pas!

Elle paraissait sincèrement terrorisée, recroquevillée dans le fauteuil, le menton tremblant. Ne quittant pas Malko des yeux.

Je n'ai aucune intention de vous tuer, dit celui-ci. Je veux savoir seulement pourquoi votre compagnon a essayé de me tuer ce matin.

Elle ne répondit pas, le fixant comme un oiseau de nuit pris dans un projecteur. Enfin elle dit lentement:

Vous ne me ferez pas parler. Il est reparti. Il n'est plus à Athènes. Qui?

De nouveau, elle le regarda avec terreur et dit Oh, je vous en supplie!

C'était vraiment une histoire de fou.

Pourquoi l'homme qui se trouvait avec vous a-t-il participé au meurtre d'Henry Eagleton ? insista Malko.

Qui lui en a donné l'ordre?

Une lueur d'incompréhension passa dans les yeux noirs de la jeune femme. Elle n'était pas vraiment rousse, mais teinte au henné, comme beaucoup de femmes au Moyen-Orient. Elle examina Malko plusieurs secondes sans rien dire, visiblement en proie à un trouble sincère.

Qui êtes-vous ? demanda-t-elle enfin.

Malko lui tendit une carte de l'U.S.I.S.(United states Information Service) à son nom, la couverture habituelle donnée par la C.I.A.

Je travaille pour les Services d'information américains, expliqua-t-il. J'essaie de savoir qui a assassiné un diplomate américain il y a quelques jours. On m'avait dit que votre compagnon était un des assassins.

Une expression d'incrédulité totale s'imprima sur les traits de la fausse rouquine. Elle balbutia d'une voix mal assurée :

Je ne comprends pas, nous ne connaissons pas d'Américain. Béchir n'a jamais rien fait à Athènes.

Qui est Béchir ?

Celui qui se trouvait avec moi, Ce matin... Il est reparti ce soir pour Beyrouth. Oh, je ne comprends rien à ce que vous me dites

Brusquement, elle se mit à sangloter, à crier, terrassée par une véritable crise de nerfs

Elle glissa du fauteuil, en boule par terre, la tête dans ses mains. Malko la prit sous les aisselles, après avoir essayé de la calmer et la traîna jusqu'à la salle de bains.

Il la fit basculer dans la baignoire sans qu'elle s'arrête de pleurer et

ouvrit la douche en grand. Le jet glacé la frappa de plein fouet le chignon roux qui acheva de se défaire, transforma le rimmel en rigole noirâtre, emplî la bouche ouverte pour crier. A distance, Malko observa la douche faire son effet dans une gerbe d'éclaboussures. Au bout de cinq minutes de hurlements, la rousse Amal n'était plus qu'un petit tas, trempé, renflant et calmé.

Elle s'extirpa de la baignoire, sa robe verte collée au corps, les cheveux dégoulinants sur es épaules et se mit brusquement à claquer des dents. Comme une automate, sans se préoccuper de la présence de Malko, elle fit glisser les bretelles de sa robe qui fut bientôt un petit tas à ses pieds, ne gardant que son slip.

Sa peau très blanche était hérissé par la chair de poule, les pointes des seins presque violets de froid.

Elle s'enveloppa dans un peignoir de bain et ôta son slip.

Puis elle s'essuya le visage, reprenant figure humaine.

De nouveau, la peur apparut dans ses yeux.

Je ne vous crois pas, dit-elle d'un ton buté, vous voulez me faire parler, et vous me tuerez ensuite.

De nouveau, elle s'était refermée, Malko sentit qu'il fallait faire un geste. Tranquillement, il ôta le pistolet qu'il avait reglissé dans sa ceinture, mit le cran de sûreté et le tendit par le canon à la jeune femme.

Prenez ceci, dit-il. Comme cela vous vous sentirez plus tranquille. Et essayons de parler.

Amal prit l'arme du bout des doigts comme si c'était un serpent, et la glissa dans la poche de son peignoir de bain. De plus en plus désorientée. Mais pas entièrement rassurée.

Où est l'homme qui ma emmené ici ?

Dehors, dit Malko

Il va revenir!

Elle semblait sincèrement terrorisée.

Malko la prit par le bras, la poussa hors de la salle de bains jusque dans l'entrée et, devant elle, poussa le verrou.

Vous êtes tranquille maintenant ?

Sans répondre, elle se rassit dans le fauteuil du bout des fesses, le canon du pistolet de Malko pointant hors, de sa poche. Ce dernier s'assit en face, sur le canapé.

Maintenant dites-moi, pourquoi votre ami Béchir, a tiré sur nous ?

Cette fois, elle ne se déroba pas.

Il... il croyait que vous veniez le liquider, souffla-t-elle. Que vous étiez des Palestiniens

Des Palestiniens! fit Malko, abasourdi! Mais pourquoi?

C'était un comble...

Béchir fait partie des Phalanges de Pierre Gemayel, avoua à regret Amal Largha. Il vient régulièrement à Athènes pour essayer de trouver des armes et des bateaux pour les acheminer sur Jounieh.

Mais pourquoi croyait-il que nous étions des Palestiniens ?

Amal baissa les yeux, embarrassée.

On l'avait prévenu que les gens de l'autre Côté avaient remonté sa filière et allaient venir l'exécuter. Pour l'empêcher de trouver des armes. Il y a beaucoup de Palestiniens à Athènes...

Cela commençait partiellement à s'éclaircir. Mais Malko ne voyait vraiment pas ce que cette histoire d'armes venait faire dans le meurtre de Eagleton.

Connaissiez-vous un Américain nommé Henry Eagleton ?

Amal secoua la tête.

Non ? Qui est-ce ?

Sa sincérité ne faisait pas de doute. Léonidas était mort pour rien... Malko sentait Amal la Libanaise encore aux aguets et folle de terreur. Il fallut la rassurer avant d'aller plus loin.

Que faites-vous avec Béchir ? demanda-t-il.

Ses épaules semblèrent s'affaïsser, elle posa sur Malko un regard désesparé et elle dit d'un ton las :

Je suis une réfugiée. J'habitais Damour à 25 kilomètres de Beyrouth. Une belle maison. Mon mari était ingénieur. Mais nous étions chrétiens. Un jour de janvier, les Palestiniens et les progressistes ont déferlé sur la ville. Nous n'avons pas pu résister. Ils ont tué mon mari tout de suite et il lui ont coupé la tête. J'avais recueilli les deux filles d'une voisine. Une avait dix ans. Ils se sont amusés à l'écarteler. L'autre ils l'ont violée à dix ou douze. Puis ils l'ont empalée sur un canon de Kalashnikov.

Elle débitait sa litanie d'horreurs d'un ton monocorde.

Et vous ? demanda Malko.

Moi ? Elle eut une grimace désabusée. Je leur ai servi de jouet pendant trois jours. Ils avaient posé la tête de mon mari sur la table de la cuisine et me menaçaient sans arrêt. Nous habitions près du cimetière. Le troisième jour, ils m'ont emmenée pour que je les aide... Ils m'ont forcée à leur montrer la tombe de mes parents, d'abord, à déterrer mes parents... Puis d'autres corps. Ils les ont arrosés d'essence et les ont brûlés... Ils arrachaient toutes les croix. Ils ont coupé la tête de certains cadavres. Ils se sont même amusés à en mettre un dans un arbre, comme un épouvantail... Ils étaient comme fous.

Je savais qu'ils allaient me tuer. J'ai eu de la chance.

Avec eux il y avait un jeune musulman de Darnour, un ancien voisin. Il m'a laissé partir. Mais il m'avait violée aussi, ajouta-t-elle d'une voix pleine de rancœur. J'ai pu gagner Beyrouth. Je ne voulais

plus rester au Liban. Des amis mont donné de l'argent pour prendre un billet d'avion...

Elle se tut. Malko l'observait, bouleversé par ce récit horrible. Amal Largha n'oublierait jamais son calvaire.

Que faites-vous à Athènes? demanda-t-il avec douceur.

Elle redressa la tête, le fixant avec un défi désespéré.

La putain. Je n'ai pas le choix. Il n'y a pas de travail ici. Je n'avais pas d'argent. Il a fallu que je trouve un appartement. D'autres réfugiés m'en ont 1 prêté un peu au début... Il fallait le leur rendre. Je n'avais même pas de chaussures. A Darnour, j'en possédais trente paires.... J'ai commencé au Hilton, mais le manager ne tolère que quatre filles dans l'hôtel. Des Grecques. Au Grande-Bretagne, ils sont plus coulants... J'essaie de choisir mes clients. Elle soupira. De toute façon, c'est moins dur que ce que j'ai subi...

Malko croyait son récit. Il n'y avait pas de putes dans les rues des quartiers élégants, mais les hôtels savaient toujours où en trouver

Derrière le Hilton, les bars louches pullulaient, pleins d'entraîneuses.

Et ce Béchir ? Il ne vous aide pas ?

Amal Largha secoua la tête négativement.

Je l'ai rencontré au bar du Grande-Bretagne, comme client. Quand il a su mon histoire, il m'a donné tout l'argent qu'il avait. Cela m'a remonté le moral. Il vient assez souvent. Cette fois-ci, il est revenu il y a cinq jours et m'a proposé de venir avec lui dans cette maison qui est louée par les phalangistes.

Qui lui a dit qu'on allait venir?

Un Grec... Béchir le rencontre de temps en temps.

Je crois qu'il travaille pour les Services Secrets mais je ne sais pas son nom. Il est jeune, sympathique, très poli. Béchir m'a dit qu'il l'aidait pour certaines choses. Il est venu très tard, hier soir.

Pourquoi n'êtes-vous pas parti aussitôt ?

Béchir ne pouvait pas. Il attendait une réponse aujourd'hui pour le bateau. Je n'ai pas voulu le laisser seul. Malko ne voyait pas Amal Largha reconstruire le puzzle, et essayant de digérer le choc.

Un militant comme Béchir était forcément fiché par les barbouzes grecques. Qui l'avaient froidement utilisé pour leur combine. Lui aussi était une victime!

C'était du beau travail. Arriver à faire s'entretuer deux hommes qui ne se connaissaient pas! Sans le hasard qui l'avait fait tomber sur la Libanaise, Malko n'en aurait jamais rien su.

Un nom s'imposa à l'esprit de Malko.

Le général Mattiaki Agathiou, le patron de K.Y.P. L'homme qui l'avait si aimablement invité à déjeuner, l'allié des Américains, l'ami d'Henry Eagleton et le mari de la pulpeuse Nafsika. Une opération

comme celle dont il avait failli être victime n'avait pas pu se monter sans le feu vert du responsable.

Tout à coup il revit le couloir du Yacht-club, son étreinte avec Nafsika, la porte mystérieusement rouverte. Le général Agathiou les avait surpris et avait réagi comme la plupart des maris trompés! En se vengeant. Et, comme il était aussi le patron des services spéciaux, cela lui donnait pas mal de moyens...

Malko se maudit. Sa passion des femmes lui avait fait commettre une erreur qui aurait pu se révéler mortelle. Erreur qui avait coûté la vie au malheureux Léonidas, Il savait pourtant que les Grecs avaient horreur de perdre la face.

Le mari de Nafsika s'était servi de son Service pour régler ses comptes personnels. Bien sûr, ce n'était pas dans l'éthique des barbouzes, mais il n'était pas le premier...

Amal Largha l'observait intensément. Il leva les yeux sur elle.

Je crois comprendre ce qui s'est passé, dit-il. Cela ne vous concerne en aucune façon. Il s'agit d'un règlement de compte personnel. Je suis désolé qu'on vous ait, utilisée.

Béchir ne va plus pouvoir revenir en Grèce, dit-elle. Il me l'a dit.

Peut-être pourrais-je intervenir, promit Malko. Je vous tiendrai au courant. Mais je crois que pour votre sécurité, il ne faut dire à personne que vous m'avez rencontré.

Elle hocha la tête affirmativement.

Vous pouvez compter sur moi.

Il se leva et elle lui tendit son pistolet. De grands cernes grisâtres soulignaient ses yeux. Elle était pitoyable et sans défense, perdue dans une ville étrangère. Malko fouilla dans sa poche et y prit une liasse de billets, drachmes et dollars mélangés. Il la posa sur la table basse.

C'est peu de chose en compensation des problèmes que je vous ai causés, dit-il.

Amal prit les billets et essaya de les lui rendre.

Je ne veux pas.

Malko résista, tourna le verrou, ouvrit la porte, aperçut la silhouette de Krisantem dans l'ombre, repoussa gentiment la Libanaise dans l'appartement.

Bonne chance.

Elle ne rouvrit pas la porte. Sans un mot les deux hommes prirent l'ascenseur. Quand ils furent dans la Mercédès, Malko expliqua au Turc ce qui s'était passé.

Et qui il soupçonnait. Il n'avait pas de secrets pour son majordome. Elko ne fit pas de commentaires, Connaissant les goûts de son maître. Malko lui en sut gré. Cinq minutes plus tard, ils stoppaient devant le Grande-Bretagne. Malko consulta sa Montre, dix heures et demi. Après



ce qu'il venait d'apprendre, il avait envie de poser quelques questions à Nafsika... Il alla dans le hall et demanda le numéro de l'Astir, à Vouliagnieni.

Occupé, annonça la standardiste après avoir composé le numéro.

Au bout d'un quart d'heure rien, c'était toujours occupé.

Malko se dit, qu'au pire, il interromprait la 500e idylle de Nafsika Agathiou.

Je vais à Vouliagnieni, annonça-t-i à Krisantem.

Il lui laissa son pistolet et remonta dans sa Mercédès.

A partir de l'embranchement menant au cap Varkiza la route de Vouliagmeni était complètement déserte.

Soudain au détour d'un virage Malko aperçut une enseigne lumineuse, annonçant « Astir Palace" sur la droite. Il franchit le portail et s'engagea lentement dans une allée sombre qui se ramifiait en multiples voies serpentant au milieu de la verdure. Il aperçut au loin un grand bâtiment qui devait se trouver en bordure de mer.

Lorsqu'il gara la Mercédès sur un petit parking, le silence lui parut délicieux, troublé seulement par le crissement des grillons.

Ses yeux s'habituant à l'obscurité, il distingua de petits bungalows disséminés un peu partout. Il descendit de voiture et s'approcha du plus proche. Une ampoule éclairait un numéro: 24. Il trouva le 21, puis le 26, dut emprunter un sentier pour contourner un lac artificiel.

Dans l'obscurité, il croisa un serveur en blanc, portant un plateau chargé de verres et lui demanda où se trouvait le 32. L'autre lui indiqua un petit monticule en face du lac.

C'est là-bas. Celui qui est tout seul.

Il suivit le sentier pendant une centaine de mètres avant d'arriver à un bungalow semblable aux autres, prolongé par une véranda déserte.

De la lumière filtrait à travers des persiennes de bois.

Malko hésita, seul dans le noir de la véranda. Si Nafsika se claquemurait avec un temps pareil, ce ne pouvait être que pour accomplir l'acte de chair... C'était délicat de frapper. Brusquement, il se trouva tout bête d'être venu jusqu'à là. Sa première rencontre lui avait procuré assez d'ennuis. Qu'allait-elle lui apprendre de plus sur le meurtre de Henry Eagleton ?

Furieux contre lui-même, il fit demi-tour, s'apprêtant à descendre de la véranda. A ce moment, un cri aigu et prolongé traversa les persiennes, le clouant sur place. Un cri de femme.

## CHAPITRE 7

Le cri résonnait encore dans les oreilles de Malko. Hurlement de

douleur ou gémissement de plaisir? Il n'était pas certain. Plus aucun bruit ne filtrait à l'extérieur. Intrigué, il se rapprocha de la porte, colla son oreille aux persiennes de bois.

Cette fois, il perçut un cri étranglé et ce qui lui parut être le bruit d'un meuble renversé.

Il hésita. Personne d'autre que lui ne semblait avoir entendu le cri. Après tout, ce qui se passait à l'intérieur de ce bungalow ne le regardait Pas. De toute façon, la pulpeuse Mme Agathiou n'était pas femme à se faire violer... Pourtant, quelque chose le retenait. Son court séjour à Athènes avait été semé de trop d'étrangetés.

Il examina la paroi du bungalow et, très vite découvrit ce qu'il cherchait. Au-dessus du climatiseur se trouvait un vasistas rectangulaire entrouvert par où le regard devait plonger dans la pièce.

Il prit un des fauteuils de la véranda et grimpa dessus. Il lui semblait maintenant entendre des halètements à travers les persiennes.

En équilibre instable, il glissa son regard à l'intérieur.

Il eut l'impression de recevoir un coup de poing au creux de l'estomac. L'éclairage tamisé du bungalow éclairait une scène incroyable. Une femme était à quatre pattes au milieu de la pièce, à côté d'un fauteuil renversé, tournant le dos à Malko, face au lit qui occupait le fond de la pièce. Sa robe du soir mauve dont l'épaulette droite pendait, déchirée, était relevée haut sur ses reins, découvrant tout de son intimité, ainsi que la lourde chaîne en or entourant sa taille. Même sans ce bijou, Malko aurait reconnu Nafsika Agathiou. Ne serait-ce qu'au profil du sein superbe qui s'échappait de la robe déchirée.

La tête de la jeune femme touchait presque les genoux d'un homme assis sur le lit.

Assez âgé, un torse lourd moulé dans une chemise de soie, les cheveux soigneusement peignés, dégageant un charme certain avec son nez aquilin important et ses yeux bleus un peu proéminents, l'inconnu arborait un sourire ambigu. Malko n'eut pas le temps de détailler la scène, car un troisième personnage apparut brusquement dans son champ de vision. Celui-là, entièrement nu, petit, trapu, très poilu, avec une énorme chaîne autour du cou à la façon des play-boys italiens, des cheveux gris frisés et des traits écrasés de boxeur. Il mâchonnait un cigare. Les épais poils gris qui recouvraient son torse, y compris le dos, lui donnaient une allure franchement bestiale, renforcée par les dimensions impressionnantes de ses attributs virils. Sans lâcher son cigare, il se pencha et glissa ses mains le long des hanches de Nafsika sous la robe mauve.

Malko écarta sa tête du vasistas, écoeuré et rassuré à la fois. Il

n'avait pas envie de s'immiscer dans cette sorte de jeux. Il allait redescendre lorsqu'un nouveau cri lui veilla les oreilles. Il sursauta. Cette fois, ce n'était, à coup sûr, pas de la volupté. Il replongea son regard dans la pièce.

L'homme de Neandertal tenait son cigare à la main. Il y avait une marque rouge sur la chair un peu grasse des hanches de Nafsika Agathiou qui se débattait furieusement, secouant sa longue crinière blonde comme une cavale en furie, essayant de se remettre debout.

Il réalisa alors que l'homme assis sur le lit lui tenait les poignets.

Soudain, la jambe droite de Nafsika se détendit et son pied encore chaussé d'un escarpin à talon aiguille atteignit l'homme debout derrière elle dans le bas-ventre.

Ses traits se défirent sous la violence de la douleur. Il se plia en deux, les deux mains entre ses cuisses. Malko s'était raidi. Ce n'était pas une partie de plaisir.

L'homme parvint à se redresser, les traits convulsés de rage, la bouche tirée vers le bas. Il cracha un seul mot : Porna (pute) et se rua aussitôt sur Nafsika, empoigna de la main droite la chaîne d'or qui faisait le tour de sa taille et l'arracha d'une seule traction.

Il la brandit et en cingla les reins de la femme de toutes ses forces, laissant une traînée rouge sur la peau blanche. Il recommença, déclenchant les hurlements de la jeune femme.

Malko aperçut son visage inondé de larmes, défait, le maquillage qui coulait autour des Yeux. En tout cas, il

fallait intervenir. D'un bond il sauta à terre et se rua sur la porte. Elle était fermée, à clef.

Ioakim Diakou s'arrêta de frapper, essoufflé par la douleur aiguë qui lui tennaillait encore le bas-ventre. Le spectacle des reins découverts de Nafsika Agathiou réveilla son désir.

Ah, tu ne veux pas! gronda-t-il.

D'un geste vif, il noua la chaîne d'or autour du cou de la jeune femme, croisant les deux extrémités sur sa gorge. Le métal entra profondément dans les chairs et Nafsika poussa un cri étranglé.

Diakou tendit les deux bouts de la chaîne réunis dans son poing à l'homme assis sur le lit.

Tiens-la!

Nafsika leva des yeux suppliants et pleins de larmes sur ce dernier et rencontra

un regard étrange. Il y avait une lueur de folie dans les yeux bleus. Mais une folie contrôlée, sophistiquée., bien élevée. Posément, l'homme abaissa les deux poings tenant les bouts de la chaîne, entraînant la tête de Nafsika jusqu'à ce que le menton de la jeune femme touche presque le sol.

Aucun des deux hommes ne semblait se préoccuper des coups violents frappés à la porte.

Nafsika était maintenant agenouillée, face au lit, les reins soulevés. Dans un ultime geste de défense, elle agrippait ses doigts autour de la chaîne enfoncée dans la chair de son cou. Lorsqu'elle sentit Ioakim lui prendre brutalement les hanches à deux mains, elle eut un sursaut désespéré. Aussitôt, l'homme assis sur le lit, serra un peu la chaîne et elle s'immobilisa, sous peine d'être étranglée.

Porna! répéta Ioakim.

Il l'ouvrait à deux mains, comme on écartèle un poulet, haletant encore de douleur. Puis il se laissa tomber de tout son poids sur les reins offerts.

Le hurlement atroce n'arrêta pas Malko. C'était un cri de cochon qu'on égorge, fêlé, horrible.

Son épaule heurta le battant qui vola en éclats dans un craquement terrifiant. Son élan le porta jusqu'au milieu de la pièce, à toucher l'homme qui s'était affalé sur Nafsika, fiché dans ses reins. Son cigare fumait encore sur le sol, là où il l'avait jeté, après avoir brûlé la jeune femme. Son visage reluisait d'une joie bestiale qui se reflétait dans les yeux bleus de son compagnon assis sur le lit.

A genoux, Nafsika semblait évanouie. Une stupéfaction intense se peignit sur les traits mous de l'homme assis sur le lit. Il lâcha les extrémités de la chaîne d'or et tenta de se mettre debout. Mais le tranchant de la main de Malko le frappa juste sur la Pomme d'Adam et il retomba en arrière avec un hoquet étranglé.

Déjà, Malko se retournait vers l'autre. Appuyé des deux mains sur le sol. Celui-ci fixait l'intrus stupidement, la mâchoire décrochée de surprise.

De la main gauche, Malko empoigna les cheveux gris et tira de toutes ses forces. L'homme bascula lourdement sur le côté, s'arrachant involontairement des reins de Nafsika qui poussa un cri de douleur.

Malko ne laissa pas à l'homme le temps de se relever.

Son pied frappa là où Nafsika avait déjà frappé, mais avec infiniment plus de force. Exactement entre le scrotum et les testicules.

Ioakim Diakou poussa un jappement aigu et devint instantanément livide, recroquevillé comme une chenille coupée en deux. Sa bouche s'ouvrit, ses yeux se révulsèrent et il resta immobile les deux mains crispées sur son sexe qui avait instantanément perdu toute sa superbe.

Malko se retourna. L'homme aux yeux bleus s'était remis debout péniblement, livide lui aussi. Il était très grand, mais paraissait totalement inoffensif. Nafsika était étendue sur le côté. Du sang coulait le long de sa cuisse, témoin de son viol brutal.

Il interpela l'homme debout au pied du lit d'une voix glaciale, en

anglais

Partez tout de suite, ou je vous tue. Les yeux de Malko s'étaient striés de vert

L'homme qui avait maintenu Nafsika ne Chercha même pas à discuter. Par moments, Malko irradiait un tel danger qu'il fallait des nerfs d'acier pour lui tenir tête. A terre, le violeur de Nafsika continuait à gémir et à vomir, recroquevillé sur lui-même, répandant une odeur nauséabonde.

Vous l'avez sérieusement blessé, remarqua d'une voix blanche l'homme aux yeux bleus.

J'aurais dû le tuer, dit sèchement Malko. Emmenez-le avec vous.

Sans mot dire, l'homme aux yeux bleus prit son compagnon sous les aisselles et le traina péniblement sur la véranda. Malko ramassa ses affaires éparses et les lui jeta.

Un bon conseil, jeta-t-il, ne revenez pas.

Tant bien que mal, il referma la porte qu'il avait enfoncée, la calant avec un fauteuil.

Nafsika Agathiou était toujours étendue sur le sol. Il la souleva, et la porta sur le lit, rabattant sa robe mauve sur ses cuisses souillées de sang. Un sillon rouge marquait son cou, là où la chaîne d'or l'avait étranglée. Ses yeux étaient voilés, presque vitreux. Elle était encore en état de choc. Malko hésitait à appeler un médecin. Il se trouvait dans une situation pour le moins délicate.

Fouillant dans le bar, il trouva une bouteille de cognac Gaston de Lagrange et en versa un peu dans un verre. Nafsika en but, une gorgée, toussa et sa tête retomba. Sa main chercha celle de Malko, ses doigts s'entrelacèrent aux siens et elle resta les yeux fermés, respirant lourdement.

Nafsika Agathiou tira sur sa cigarette, les débris de sa robe mauve dissimulant plus ou moins son corps somptueux.

C'est stupide, murmura faiblement Nafsika, complètement stupide.

Elle avait repris des couleurs mais sa robe mauve déchirée laissait apercevoir presque toute sa poitrine. Elle avait rabattu le tissu sur ses jambes, utilisant une serviette de bains pour arrêter son hémorragie. Ses yeux étaient encore striés de rouge et le sillon de sa gorge ne s'était pas effacé. Elle esquissa un pâle sourire.

Moi, violée, c'est ridicule!

C'est inattendu, avoua Malko. Que s'est-il passé ?

Elle ramena en arrière la masse de ses cheveux blonds, effleura machinalement le sillon de sa gorge.

C'est un peu à cause de vous.

De moi ?

Oui, dit-elle. Loakim, celui qui m'a violée, est mon amant. C'est un agent de change très riche, mais très avare. Nous nous disputons tout le temps. Mardi soir, lorsque vous m'avez rencontré à Kolonaki, j'allais le retrouver. Il a été odieux, m'a insultée en public. Alors je lui ai dit ce qui s'était passé au Yacht-club avec vous. Il était fou de rage. Nous devions venir ici pour le week-end, comme chaque semaine. Il m'a appelée pour me dire qu'il ne viendrait pas. Mais avec lui, je me méfiais. Il change tout le temps d'envie. C'est pour cela que je vous ai dit de téléphoner vers dix heures.

Il est arrivé à neuf heures et demi. Espérant sûrement me surprendre. Accompagné de Dimitrios.

Qui est ce Dimitrios ?

C'est aussi un de mes anciens amants, avoua Nafsika, avec un sourire embarrassé. Un armateur. Très gentil, très bien élevé.

D'après ce que Malko avait vu, ce n'était pas absolument évident.

Ils se sont conduits tous les deux comme des brutes, remarqua-t-il.

Loakim est souvent brutal, admit Nafsika, il n'est pas très raffiné, vulgaire même parfois, mais il m'arrive d'avoir besoin de sensations violentes. Ce soir, ils avaient bu tous les deux. Ils s'ennuyaient parce que leurs femmes étaient parties à Hydra. D'abord, j'ai cru que loakim venait se réconcilier. Mais tout de suite, il a commencé à m'injurier, à me traiter de putain. Comme j'ai voulu le mettre dehors, il m'a giflée!

Un vrai gentleman. Nafsika but une gorgée de Gaston de Lagrange et ramena sur sa poitrine les lambeaux de la robe mauve.

Il était comme fou, dit-elle d'une voix encore altérée et Dimitrios se contentait de rire bêtement. Quand loakim m'a dit qu'il allait me prendre de force pour m'apprendre à l'avoir trompé, j'ai presque eu envie de rire. C'était tellement ridicule que je me suis moquée d'eux. Alors il m'a dit que je n'avais qu'une façon de me faire pardonner. Elle hésita. Je savais ce qu'il voulait, quelque chose que je lui avais toujours refusé. Parce qu'il est trop... et puis il me l'a toujours demandé d'une façon si vulgaire...

Malko écoutait, troublé. C'était aussi incroyable qu'inattendu... Il comprenait la crise de folie sexuelle de l'amant de Nafsika. La jeune femme dégageait une sensualité primitive capable de balayer chez un homme toutes les superstructures sociales ou morales établies par la civilisation. De le transformer en bête.

J'ai essayé de le calmer, d'être gentille avec lui, continua-t-elle. Mais il n'y avait rien à faire. C'était une idée fixe. Quand j'ai commencé à me défendre vraiment, Dimitrios m'a pris les mains, tandis que l'autre me jetait par terre. Cela ressemblait à une mauvaise plaisanterie. Ces deux hommes qui avaient été mes amants et qui prétendaient me violer... Ensuite... Vous êtes arrivé.

Il faudrait peut-être vous emmener chez un médecin, proposa Malko, pour arrêter l'hémorragie.

Nafsika posa la main sur son ventre avec une grimace douloureuse.

Ce n'est pas la peine. C'est seulement une petite déchirure. Cela va s'arrêter de saigner tout seul. Mais ce porc me le paiera!

Si votre mari apprend cette histoire, votre amant risque d'avoir de sérieux problèmes, avança Malko, pensant à sa propre histoire.

Nafsika rejeta la tête en arrière, ses lèvres épaisses découvrant deux rangées de dents blanches dans un rictus amer.

Mon mari! Cela le fera rire!

Son ton de sincérité était inimitable. Malko crut avoir mal entendu.

Vous voulez dire qu'il se moque que l'on vous viole, ou pire, de cette façon...

Mon mari ne m'a pas touchée depuis au moins cinq ans, avoua Nafsika d'une voix morne. Il se moque complètement de ma vie sexuelle. Il ne s'intéresse qu'aux filles très jeunes. Si je lui racontais cela, il me dirait probablement que c'est bien fait pour moi.

Devant l'expression de Malko, elle demanda:

Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne me croyez pas ?

Si, si, fit-il.

Il croyait Nafsika. Mais cela changeait tout. Si le général Agathiou n'avait pas organisé l'attentat contre lui par jalousie, quelle était la raison qui l'avait poussé à s'attaquer à un agent de la C.I.A. lui, chef des Services spéciaux grecs ?

La jeune femme l'observait curieusement.

Vous me trouvez dépravée et cynique, n'est-ce pas ? dit-elle tout à coup d'une voix amère. Si j'étais un homme et que j'aie des dizaines de maitresses on trouverait cela très bien. Mais je suis une femme et j'aime faire l'amour, alors je suis une putain. Je... je croyais...

Elle se tut, la voix étouffée par les larmes.

Ce n'est pas cela, lui dit Malko. Mais il m'est arrivé quelque chose d'inquiétant que je croyais avoir expliqué. Ce que vous me dites remet tout en question.

Quoi?

Aujourd'hui, j'ai été victime d'une tentative de meurtre au cours de laquelle une personne qui se trouvait avec moi a été tuée. J'ai de bonnes raisons de croire que c'est votre mari qui l'a organisée. Je pensais que c'était à cause de l'histoire du Yacht-club.

Du Yacht-club!

Nafsika Agathiou eut un rire cassé.

S'il s'en est aperçu, cela a dû l'amuser. Mais s'il devait tuer tous mes amants, il serait obligé de dépeupler Athènes!

Elle reprit son sérieux.

Dites-moi ce qui s'est passé ?

Malko lui raconta tout. A partir de la visite chez Elias Ypirou. Quand il eut fini, elle écrasa nerveusement sa cigarette.

Je peux vous assurer que jamais Mattiaki ne ferait une chose pareille à cause de moi. Si C'est lui, il y a une autre raison.

Henry Eagleton ?

Elle détourna les yeux, sans répondre directement.

Mattiaki ne me parle jamais de ses problèmes, dit-elle. C'est mieux ainsi. Vous devez savoir mieux que moi s'il avait une raison de vous éliminer. J'ai eu tort de vous envoyer chez Ypirou. J'avais un peu bu. Je savais qu'il grenouille partout et qu'il est au courant de beaucoup de choses. Je pensais vous aider. Mais je ne me serais jamais pardonné si vous aviez été tué à cause de cette visite.

Un avion passa très bas, en approche finale sur l'aéroport d'Athènes. Lorsque le bruit se fut éloigné, Nafsika avait rallumé une cigarette et regardait Malko avec tendresse.

Je vous remercie pour ce soir, dit-elle. Je connais certains hommes qui se seraient contentés de regarder. Ou qui n'auraient pas osé intervenir. Elle tira une bouffée de sa cigarette. Vous êtes différent de tous les hommes que je rencontre dans les dîners. De tous ces vieux play-boys qui courent après leur jeunesse et croient la rattraper en faisant l'amour avec des filles de plus en plus jeunes... Elle s'interrompit avec une grimace de douleur. J'ai encore mal.

Voulez-vous que je vous ramène à Athènes ? proposa Malko.

Nafsika secoua la tête.

Non, il fait trop chaud là-bas. Demain matin cela ira mieux. Mais si vous pouviez dormir ici ? J'ai peur qu'ils reviennent. Et la porte ne ferme même plus.

Bien sûr, dit Malko. Il faut seulement que je prévienne mon majordome. Il s'inquiéterait.

Il vit les cernes bistre sous les yeux de Nafsika et réalisa qu'elle n'en pouvait plus. Après avoir appelé le Grande-Bretagne, il se déshabilla et s'allongea à côté d'elle. Elle finit son verre de Gaston de Lagrange et éteignit. Dans le noir, il sentit qu'elle ôtait sa robe. Puis, elle se coula contre lui et se blottit dans ses bras, sa lourde poitrine écrasée contre lui.

Je suis bien, murmura-t-elle.

Il lui caressa les cheveux. Distrainment. Pourquoi le général Agathiou avait-il voulu le faire assassiner ? Lors qu'il bascula dans le sommeil, il n'avait pas répondu à la question.

Le boxer boiteux promenait une langue qui n'en finissait pas, souple et tiède sur Malko, sous l'œil rigolard de Elias Ypirou. La sensation était si forte que Malko se réveilla en sursaut, ouvrit les



yeux. Une faible lueur éclairait le bungalow. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser que ce n'était pas le boxer, mais Nafsika Agathiou, roulée en boule au pied du lit étroit qui lui dispensait une caresse aérienne de douceur. Les lèvres épaisses allaient et venaient autour de lui, comme si elles étaient faites d'une matière impalpable. En s'apercevant que Malko était réveillé, Nafsika s'interrompt et murmura :

Je vous demande pardon, j'ai trop mal pour faire l'amour. Mais j'avais envie de vous.

Sans attendre la réponse de Malko, elle reprit sa fellation, l'engloutissant avec une lenteur exaspérante, le libérant, jusqu'à ce qu'elle le mène au plaisir. Elle le garda ensuite un temps qui lui parut infiniment long, avant de venir blottir sa tête contre son épaule, sans un mot.

Il allait s'endormir, quand elle se mit à parler à voix basse, grave, presque tendue. Chaque mot piquait Malko comme une aiguille, dans le silence irréel du Bungalow.

Ne cherchez pas à savoir qui a tué Henry Eagleton. Personne ne veut le savoir. C'est pour cela qu'on a essayé de vous tuer. Je vous en prie, ne vous en occupez plus. Sinon, ils vous tueront...

Malko voulut parler, mais elle posa la main sur sa bouche et continua.

Ne me posez pas de questions, je ne vous répondrai pas. Je vous dis cela à cause de ce soir... Maintenant nous sommes quittes. Ne me reparlez pas de cette histoire. Jamais.

Elle se tut. De longues minutes plus tard, alors que l'aube se levait, Malko s'aperçut à son souffle régulier qu'elle dormait. L'avertissement de Nafsika lui avait ôté toute envie de dormir. Il se repassait ses mots. " Ils vous tueront ". Qui étaient les " ils " ?

Pourtant, il n'avait pas envie d'obéir, d'abandonner. Il ne l'avait jamais fait.

## CHAPITRE 8

Une brusque pluie d'orage avait vidé Kolonaki. L'eau ruisselait dans les caniveaux des rues en pente, en véritables torrents. Malko descendit du taxi et se précipita en courant dans l'entrée de l'immeuble de Elias Ypirou. Il avait renoncé à prendre la Mercédès dans le dédale des petites rues de Kolonaki. Il s'arrêta avant de sonner pour reprendre son souffle, ne comprenant pas pourquoi le vieux journaliste pédéraste lui avait demandé de venir le voir. Un mot déposé dans sa case chez le concierge du Grande-Bretagne une heure plus tôt Sans explication. La semaine commençait bien.

Malko s'était attendu à ce que la police frappe dès huit heures du matin à la porte de sa suite. Pour lui demander des explications sur l'expédition de Glyfada. Mais l'intervention de Don Richard semblait avoir été efficace. Il avait pris paisiblement son petit déjeuner en lisant l'Athènes News- Le meurtre de Léonidas le chauffeur, vieux déjà de trois jours, y était relaté en cinq lignes, comme un simple fait-divers...

Malko était resté jusqu'au dimanche soir avec Nafsika Agathiou. Son hémorragie s'était arrêtée et elle avait même pu se baigner le lendemain. Ils n'étaient pratiquement pas sortis du bungalow et trois fois durant le week-end, elle lui avait fait le présent de sa bouche.

Sans vouloir faire l'amour, de peur de rouvrir la blessure de son viol. Puis ils s'étaient promenés le long de la mer, comme de vieux amoureux. Mais Nafsika n'avait jamais reparlé de Henry Eagleton...

Il ne restait à Malko qu'à tenter de trouver une nouvelle piste. En sachant les risques qu'il prenait. Car l'avertissement de la femme du général Agathiou était sûrement sérieux... La convocation d'Elias Ypirou allait peut-être ouvrir une nouvelle piste. Cette fois, Malko avait préféré laisser Krisantem à l'hôtel. Inutile de paralyser le vieux pédéraste. Il appuya sur le bouton de la sonnette.

La porte s'ouvrit aussitôt. Sur l'uniforme gris d'un policier, le visage fermé. L'estomac de Malko se chargea de plomb. Malgré lui, son cœur se mit à cogner furieusement dans sa poitrine. Il aperçut d'autres policiers dans la pièce et celui qui lui avait ouvert lui ordonna d'entrer d'un geste sans réplique.

Il pénétra dans le studio au moment où un flash de photographe éclatait en face de lui. Ebloui, il ne reconnut pas tout de suite l'homme en civil qui s'avançait vers lui la main tendue: le général Mattiaki Agathiou. Son sourire était toujours aussi jovial, mais ses yeux étaient sérieux. Machinalement Malko prit la main tendue, avec une expression bizarre.

Vous ne m'en voulez pas pour ma petite ruse ? demanda le Grec.  
Quelle ruse?

Le mot que j'ai fait déposer à votre hôtel, expliqua le général. C'est moi qui l'ai écrit. J'ai pensé que C'était une façon plus discrète de vous convoquer que d'envoyer un de mes hommes.

En effet, dit Malko, le cerveau en ébullition.

Il se demandait où voulait en venir le mari de Nafsika.

La pièce était pleine de civils et de policiers en uniforme. Le regard de Malko se posa sur le corps étendu sur le divan.

Elias Ypirou ne sodomiserait plus de jeunes gens. Il gisait sur le dos, la bouche ouverte, ses yeux, d'habitude enfoncés, hors de la tête, une de ses mains accrochée dans sa robe de chambre, l'autre, aux

ongles retournés, pendant le long du canapé. C'était la seule trace de violence.

Il a été étouffé avec ceci, annonça calmement le général Agathiou, ramassant du bout des doigts un gros coussin, et le montrant à Malko. Ils devaient être deux pour le tenir, parce que les voisins n'ont rien entendu, le docteur dit que cela s'est passé hier soir. Probablement un crime de mœurs. Les assassins ont cru qu'ils pouvaient lui voler un peu d'argent.

Malko regarda les tiroirs forcés de l'armoire métallique, les papiers épars. Il éprouvait une curieuse sensation de malaise. Comme si tout cela tombait trop bien. Deux infirmiers entrèrent et ficelèrent avec des sangles le cadavre sur une civière. Peu à peu les policiers rentraient leur matériel.

Mais pourquoi m'avoir fait venir ici ? demanda Malko.

Le général Agathiou eut un sourire à la fois rassurant et inquiétant.

Nous avons trouvé votre nom sur son carnet de rendez-vous. Cela m'a intrigué. C'était un de vos amis ?

Comme si la réponse de Malko n'avait aucune importance, le Grec se mit à lisser sa petite moustache. Malko était furieux d'être mis sur la défensive.

Pas exactement, dit-il. Nous avons une relation commune, un journaliste qui m'avait demandé de passer le voir.

Je vois, dit le général. Ypirou connaissait beaucoup de monde.

Le dernier policier sortit en claquant la porte.

Les deux hommes demeuraient seuls. Le général Agathiou s'assit sans façons sur un coin du bureau du mort. Ses yeux gris-bleu avaient une expression beaucoup plus froide. Malko décida de contre-attaquer.

Je suis surpris de vous voir ici, Général, dit-il. Un homme de votre rang ne s'occupe pas des fait-divers crapuleux...

C'est exact, fit le Grec avec un sourire glacial. Mais je ne faisais que passer. Il se trouve qu'Elias Ypirou travaillait occasionnellement comme informateur pour mon service. J'ai préféré vérifier qu'aucun papier ne trainait...

Je vois, dit Malko.

Il attendait la suite, ayant la désagréable impression que le général jouait avec lui, comme le chat avec la souris. Le Grec sourit de nouveau à Malko :

Il est heureux que Mr. Richard m'ait téléphoné vendredi... Sinon, vous auriez pu avoir de sérieux ennuis. La police avait déjà le numéro de votre Mercedes et ils vous auraient retrouvé facilement...

Je vous remercie, Général, dit Malko, mais je n'avais rien fait de répréhensible ou d'illégal à Glyfada. Au contraire, puisqu'on a tiré sur moi. Et qu'on a tué la personne qui m'accompagnait...

Une des personnes, corrigea doucement le général Agathiou. Je

crois que votre ami, Mr. Krisantem, avait une arme et s'en est servi... Vous aussi d'ailleurs. Les gens de la balistique ont retrouvé des douilles de trois armes différentes...

Nous étions en état de légitime défense, souligna Malko, contenant sa rage. Il n'aimait pas du tout le tour que prenait la conversation. Mais pas du tout.

Bien sûr, bien sûr, reconnut le général. Mais vous savez comment sont les fonctionnaires, surtout dans la police. Deux étrangers armés, tirant sur un troisième... D'autant qu'un citoyen grec a trouvé la mort dans cette aventure. A propos, votre ami porte un nom turc, non ? Krisantem...

Il est naturalisé autrichien, parvint à dire d'une voix calme Malko.

Ah bon! fit le général, comme s'il était soulagé lui-même.

Mais Malko ne se faisait pas d'illusions. L'autre l'avait fait venir pour le piéger. Pour une raison qu'il ignorait encore. Il demanda de la même voix calme, sans passion.

C'est Ypirou qui vous avait envoyé là-bas, n'est-ce pas ? Mr. Richard m'en a parlé...

C'est exact, dit Malko, j'espérais trouver une information intéressante sur le meurtre de Henry Eagleton. Un des assassins. C'est la raison pour laquelle j'avais emmené ce pauvre Léonidas.

Le Grec hocha la tête avec compréhension.

Vous auriez dû venir me voir avant. Bien que nos rapports soient excellents avec Mr. Richard, nous n'aimons pas que des agents étrangers opèrent sur notre territoire. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Surtout avec des armes. Enfin, l'affaire est classée. Mais faites-nous confiance. L'IPA (La D.S.T. grecque) et nous mêmes faisons tout pour retrouver les assassins de Henry Eagleton. Si nous découvrons quelque chose, vous serez le premier prévenu. Elias Ypirou vous a mené en bateau pour vous prendre un peu d'argent...

Vous savez qui est l'homme qui a tiré sur nous ne put s'empêcher de demander Malko.

Un activiste libanais, je crois, d'après mes services, dit le général d'une voix égale. Il est en fuite.

Si Malko n'avait pas eu le témoignage de Amal Largha, il n'aurait eu aucun doute sur la sincérité de son interlocuteur. La profession du général était de savoir mentir. Cela lui fit froid dans le dos. Il avait envie de sortir de cette pièce. Le général dut sentir son intention car il soupira:

Je voudrais vous demander un petit service, avant de nous séparer...

Malko faillit dire " volontiers " et se retint. On y était.

Si c'est dans mes cordes.... dit-il avec un manque de chaleur évident.

Absolument, affirme le général Agathiou. Je vais vous donner une information confidentielle. Mes services ont repéré une cellule d'activistes qui se préparent à commettre plusieurs attentats contre des personnalités turques. Etant donné la tension qui règne entre nos deux pays, cela pourrait avoir des conséquences extrêmement graves... Vous voyez ?

Je vois, dit Malko.

Parfait, parfait, continua le général. Ces gens sont très difficiles d'accès, c'est un milieu très fermé. Ils sont Turcs, n'est-ce pas. Ils se méfient beaucoup. J'avais pensé que, peut-être, votre ami, celui qui a tiré à Glyfada, pourrait me rendre ce petit service. Oh, ce n'est pas grand-chose. Simplement prendre contact avec eux, savoir ce qu'ils préparent. Cela nous rendrait un très grand service.

Malko avait l'impression d'être assis sur un bloc de glace. Le piège venait de se refermer. L'offre du général Grec était de celles qu'on ne peut pas refuser... L'autre le contemplait en lissant sa petite moustache, ignoble de

calme. Si Malko disait non, il ne se faisait aucune illusion: Elko Krisantem se retrouvait dans une prison grecque. Et ce serait difficile de l'en faire sortir. Le général Agathiou l'observait d'un air détaché, comme s'il connaissait d'avance la réponse. Malko était certain que Krisantem était sous surveillance et qu'il était trop tard pour tenter quoi que ce soit. La rage au cœur, il répondit : Je vais lui demander.

C'était du beau travail.

Oh, ce n'est pas la Peine, je ne veux pas vous ennuyer avec cela, dit le Grec d'un ton bonhomme.

Dites-lui seulement qu'il vienne me voir. Ce soir, vers sept heures, à mon bureau. Je m'arrangerai avec lui.

Je l'espère, du moins.

J'espère aussi, dit Malko.

Le général Agathiou écrasa sa cigarette dans le cendrier.

Eh bien, ne m'en voulez pas de vous avoir dérangé.

On enterrera Ypirou demain. J'espère que votre séjour en Grèce sera agréable. Vous devriez vous détendre. Il y a tant de belles choses à voir dans notre pays.

J'ai l'intention d'aller à Delphes, dit Malko, entrant dans le jeu.

Ah, Delphes, c'est très bien, approuva le général.

Ils sortirent ensemble. Un policier en uniforme montait la garde devant la porte. Le général tendit la main à Malko.

Merci encore de ce petit service.

Malko le regarda monter dans sa voiture. Persuadé qu'il était le responsable de la mort du vieux pédéraste.

Tout ce qui venait de se passer n'avait qu'un seul but: persuader

Malko de ne pas s'occuper de la mort de Henry Eagleton.

Don Richard mêlait la sévérité et le paternalisme à la perfection. Il hocha la tête au récit de Malko.

Il faut comprendre le général. Il vous a rendu un grand service. Les Grecs peuvent être désagréables dans une histoire pareille. Ils pouvaient vous garder en prison pour plusieurs semaines... Après tout, ce qu'il vous demande, c'est normal. Ces groupuscules turcs sont d'extrême-gauche. Nous aussi aimerions bien savoir ce qu'ils manigancent.

Je ne travaille pas pour le K.Y.P., dit Malko sombrement. Et Krisantem encore moins.

C'était un peu imprudent de l'emmener dans ce pays, en ce moment, avançâ Don Richard. Les Grecs sont très montés contre les Turcs. Mais vous verrez que cela se passera bien.

Devant l'air de Malko, il ajouta:

Vous devriez aller faire un tour dans les îles. C'est la bonne saison.

Décidément, même la C.I.A. faisait la promotion du sport national grec: la chasse aux touristes. Tous les coups étaient permis, le but étant d'extorquer le plus de devises possibles aux visiteurs, par tous les moyens avouables ou non. A partir de juin, la moindre gargote athénienne vendait ses olives noires au prix du caviar...

Malko se leva. Ce bureau fonctionnel et les yeux biens sereins de l'Américain commençaient à l'exaspérer.

Je crois que c'est ce que je vais faire.

Vous voyez! s'exclama Don Richard qui avait le triomphe modeste. Vous auriez dû commencer par là.

Du coup. Il accompagna Malko jusqu'à l'ascenseur. Ce dernier, en arrivant dans le couloir du rez-de-chaussée, entrouvrit la porte du service des visas. D'un coup d'œil, il s'assura que la tignasse frisée d'Aliko était à son poste. Il referma et sortit. La jeune employée des visas le passionnait beaucoup plus qu'une croisière.

Même si C'était plus dangereux.

## CHAPITRE 9

La tignasse frisée d'Aliko dominait le flot des employés d'une bonne tête. Les sabots sur lesquels elle était perchée devaient mesurer 15 bons centimètres. Le blue-jean délavé semblait avoir été coulé sur elle tant il était serré. Elle portait le même t-shirt que la semaine précédente, décollé très bas en carré. D'où il était, Malko voyait tressauter son impressionnante poitrine au rythme de sa marche. Aliko descendit l'avenue Vassilissis Sofias le long de l'ambassade et s'arrêta une station de bus.

Il essaya de décoller de son torse sa chemise imprégnée de sueur. La chaleur moite ne cessait que la nuit. Cela faisait trois jours qu'il prenait Aliko Voulounis en filature, sans résultat jusque-là. Pour surveiller l'entrée de l'ambassade U.S. il avait dû se garer en plein soleil, de l'autre côté de la large avenue. Avant de se mettre en place, il faisait l'impossible pour semer un éventuel suiveur. Contournant à pied la Place de la Constitution pour aller prendre la Mercédès garée rue Venizelou, brûlant ensuite quelques feux.

Il démarra, remontant sur l'avenue une centaine de mètres, fit un demi-tour sur place et redescendit, dépassant l'arrêt du bus où se pressait une foule compacte. Aliko lisait un journal. Il stoppa un peu plus bas et orienta le rétroviseur de façon à la surveiller.

Aliko monta dans le sixième bus, qui passait vingt minutes plus tard. Malko se colla aussitôt derrière, dans le nuage de gas-oil. Le bus descendit avec une sage lenteur jusqu'au carrefour en face du Grande-Bretagne, puis tourna dans Venizelou, qui heureusement était en sens unique. Tout en conduisant, Malko pensait à Krisantem. Sans illusion et sans protestation, le turc s'était rendu au K.Y.P., lundi soir. Agathiou l'avait reçu cinq minutes et l'avait ensuite remis à un lieutenant du K.Y.P. qui, depuis, le voyait tous les jours, en fin de journée...

Aliko sauta dehors la première en face de l'université et s'engagea à grands pas sur le terre-plein. Malko n'eut que le temps d'abandonner la Mercédès sur la bande réservée aux bus, comme il l'avait fait les deux jours précédents. Il était absolument impossible de se garer.

La jeune Grecque monta l'étroite rue Sina, pleine de librairies d'étudiants, puis tourna dans la petite rue Solonos à gauche. Elle s'engouffra dans le troisième immeuble, un vieux bâtiment lépreux et grisâtre. Elle rentrait chez elle. Comme tous les soirs.

Au coin de la rue Sina, il y avait un petit café. Malko s'y installa, commanda une glace et déplia un journal grec oublié sur la chaise voisine. Excellent moyen de passer inaperçu. Il ignorait totalement si Aliko allait le mener à quelque chose. Mais c'était ça ou la croisière dans les îles. Il était à Athènes depuis plus d'une semaine et n'avait pas beaucoup avancé. Des groupes d'étudiants déambulaient sur le trottoir étroit. une fille avec d'énormes lunettes écrivait à une table voisine devant un café vide depuis longtemps. Deux jeunes gens discutaient bruyamment un peu plus loin.

Aliko ne redescendait toujours pas. Au troisième café turc, rebaptisé café grec, depuis l'affaire de Chypre, Malko était nerveux comme une pile électrique. Pourvu que la jeune Grecque ne décide pas de passer la soirée chez elle comme les deux jours précédents...

La robe jaune faisait une tache claire dans la pénombre. Malko sursauta engourdi par sa longue attente. Il jeta un coup d'œil à sa Seiko. Il était là depuis près de trois heures! A côté de lui, l'étudiante écrivait toujours devant son café vide. Aliko tourna le coin de la rue, marchant très vite. Ses seins lourds jouaient librement sous sa robe de toile, dont le bas s'ouvrait sur ses jambes interminables. Elle avait troqué ses sabots pour des sandales à hauts talons. Les deux étudiants arrêterent net leur discussion, échangeant ce qui sembla à Malko des propos aimablement obscènes. Aliko était le rêve impossible de l'étudiant moyen. Une superbe plante vaguement vénéneuse. Il y avait quelque chose de dur dans le regard, en contradiction avec l'empâtement enfantin des traits. Malko fut soulagé de bouger enfin de sa chaise.

Arrivée sur Venizelou, Aliko s'arrêta au bord du trottoir, Comme si elle hésitait à traverser. Mais le feu passa au vert et elle laissa le flot de piétons se lancer sur la chaussée. Elle attendait quelqu'un !... Malko galopa jusqu'à sa Mercédès, garée cinquante mètres plus loin, Un petit paquet était accroché à un de ses essuie-glaces:

les vis de ses plaques d'immatriculation enlevées par la police...

Une Triumph rouge décapotable obliqua brutalement vers le trottoir et stoppa à la hauteur d'Aliko. La jeune Grecque s'y insinua aussitôt, et le véhicule redémarra. Malko n'eut que le temps de foncer pour attraper le feu.

Et il commença à souffrir.

Le conducteur de la Triumph ne portait qu'un intérêt modéré aux feux rouges et aux autres voitures. Il tourna à droite, s'engagea à tombeau ouvert dans une rue où deux bicyclettes auraient tout juste pu se croiser, se frayant un passage à coups de klaxon impérieux. Malko parvint à se glisser dans son sillage. Heureusement, l'autre était trop occupé à écraser le moins de gens possible pour s'apercevoir de la filature. Enfin, ils émergèrent dans l'avenue Akademias et la filature redevint normale. La Triumph fila droit vers l'est, coupa Vassilios Constantinou et grimpa Vassilios Alexandrou. C'était la route menant au Monastère de Kessarionis, isolé au pied du Mont-Ymittos, à quelques kilomètres du centre. Mais la Triumph stoppa à la sortie d'Athènes, dans un virage où plusieurs tavernes étalaient leurs tables sur les trottoirs, dans une débauche de néon vert et rose.

Un poste de télé était posé sur une table, déversant de la musique. Malko s'arrêta cent mètres plus loin. Un homme de grande taille, corpulent, des cheveux très noirs rejetés en arrière, émergea de la Triumph. Style maître-nageur empâté. Aussitôt, Aliko s'accrocha à son bras et ils se dirigèrent vers une des tavernes. Malko était surpris. Ce n'était pas le genre de fiancé qu'il s'attendait à trouver. Le couple s'installa à une petite table en plein air.



Une fois de plus, Malko n'avait plus qu'à attendre. Dieu sait quoi. A tout hasard, il alla relever l'immatriculation de la Triumph. Cela pouvait toujours servir.

Puis mélancoliquement, il s'assit à son tour à la terrasse la plus éloignée et commanda des keftedes. On lui apporta trois minutes plus tard des boulettes qui d'après leur goût, avaient été cuites dans du pétrole Heureusement, la salade à la " feta ", le délicieux fromage, blanc grec, était mangeable... Mais le vin aurait fait des trous dans la table.

Là-bas, les deux amoureux roucoulaient... Les tavernes faisaient un peu fête champêtre avec leurs néons et la musique qui se déversait de tous les côtés.

Une demi-heure plus tard, Aliko et son compagnon se levèrent. Les tavernes ne servaient jamais ni dessert, ni café. Malko paya une addition qui méritait la Médaille d'or de la chasse au touriste et se retrouva plongé dans une course éperdue vers le centre d'Athènes où le fiancé d'Aliko avait une hâte malséante à consommer ses fiançailles, ou c'était un ancien pilote de rallye.

Il gara froidement sa Triumph sur le trottoir. Il sembla à Malko qu'une voiture grise avait démarré en même temps que lui de la taverne, mais il n'en était pas certain.

Aliko et son " fiancé " disparurent dans l'entrée. Inutile de se demander ce qui allait se passer. Dans le couloir, l'homme commençait déjà à trousseur la robe jaune. Dégouté, Malko reprit la route du Grande-Bretagne.

Krisantem avait l'air lugubre, affalé dans un fauteuil de la suite. Il leva un œil morne sur Malko.

Ils m'ont pris mon passeport, annonça-t-il.

De mieux en mieux.

Que s'est-il passé? demanda Malko en se versant une vodka.

J'ai pris le contact, expliqua le Turc. Depuis deux jours, ils me montraient des photos, ils me disaient ce que je devais dire. Qui étaient ces Turcs. Ce soir, j'ai été dans un bar du Pirée qu'ils fréquentent et j'ai engagé la conversation avec leur chef. Un Certain Fevzi Sungur. Mais les autres ne sont pas sûrs de moi... Alors ils prennent leurs précautions.

Qui sont ces Turcs ?

Le Turc prit un air dégoûté.

Des gauchistes liés aux Palestiniens. Ils projettent d'assassiner plusieurs ambassadeurs turcs.

Le K.Y.P. veut les en empêcher ?

Un sourire gentiment cruel éclaira les traits ascétiques de Elko Krisantem.

Non, Votre Altesse, ils veulent les aider. Discrètement. En leur demandant d'autres services. Mais si j'accepte, je ne pourrai plus jamais remettre les pieds dans mon pays...

Essayez de gagner du temps. Elko, conseilla Malko.

Ils m'ont pris mon Astra aussi, avoua piteusement le Turc. Ils m'ont dit qu'ils en avaient besoin pour l'enquête sur la mort de Léonidas. Il y avait un officier qui parlait parfaitement le turc.

Malko bouillait de rage. Le K.Y.P. avait bien verrouillé le piège. Si Krisantem faisait un écart, il se, retrouverait inculqué dans l'affaire Léonidas, Astra a l'appui. Quant à lui, on avait coupé les deux pistes qui pouvaient le mener quelque part. Il n'arrivait toujours, pas à comprendre pourquoi les services grecs semblaient couvrir les assassins du chef de station de la C.I.A.

Le téléphone sonna. Malko se détendit en reconnaissant la voix chaude de Nafsika Agathiou.

J'ai rencontré quelqu'un qui vous connaissait à déjeuner, dit-elle. Il vous fera peut-être parvenir un message.

Elle n'en dit pas plus, paraissant pressée. Malko se retint de lui parler du nouveau piège de son mari, mais ne put s'empêcher de dire:

Vous savez qu'Elias Ypirou est mort ?

Quoi ?

Il a été assassiné, précisa Malko. Dans la nuit de dimanche à lundi.

Il y eut un blanc dans le récepteur, puis la voix bouleversée de Nafsika laissa tomber:

C'est horrible. Horrible. Je ne lis pas les journaux alors, je l'ignorais.

Elle répéta deux fois le mot avant de raccrocher. Malko repensa à l'avertissement qu'elle lui avait donné.

Le concierge du Grande-Bretagne tendit à Malko une enveloppe cachetée, avec l'Athènes News, du jeudi.

Une dame vient de remettre ceci pour vous, Monsieur. Elle a dit que c'était urgent.

Malko regarda l'enveloppe: " Prince Malko Linge Personnel " une écriture inconnue.

Il l'ouvrit. Elle contenait une carte de visite au nom de Rolf Paladin. Une adresse à Hydra et un petit mot manuscrit "Passez me voir, J'ai une information qui peut vous intéresser en rapport avec la raison de votre séjour à Athènes ".

Le nom de Rolf Paladin ne lui disait absolument rien. Il regarda le post-scriptum souligné deux fois: Ne téléphonez pas.

Si Nafsika ne lui avait pas parlé la veille, il aurait cru à une plaisanterie ou à un piège... Il revint au desk du concierge et demanda:

Comment va-t-on à Hydra ?

Par l'hovercraft qui part de Zéa Marina, au Pirée, répondit le concierge. A peine plus d'une heure. Vous pouvez faire l'aller et retour dans la journée. Voici les horaires. C'est 320 drachmes.

Il griffonna sur un bout de papier. Malko lut: 8 h 30

13 h 30 - 17 h. Pour le premier C'était un peu tard.

Il restait 13 h 30.

Dressé sur ses nageoires, l'hovercraft fendait la mer d'huile à 35 nœuds, son museau bleu entouré d'écume. Malko s'était installé à l'avant où le bruit des moteurs n'était pas trop bruyant et la chaleur supportable. Fabriqué en Russie, l'engin ne comportait pas d'air conditionné. Le voyage était monotone. La Mer et, de temps en temps, la côte d'une île déserte et aride.

Hydra constituait une des principales attractions du pays. Peu à peu l'hovercraft ralentit. Depuis plusieurs minutes, ils longeaient la côte de l'île. Ils étaient partis du Pirée une heure quinze plus tôt...

L'engin retomba dans l'eau, donna un coup de sirène et ralentit pour entrer dans le port minuscule de l'île, le St-Tropez grec.

Des maisons bleues, vertes ou blanches s'étagaient le long des parois d'une cuvette naturelle au sol brûlé par le soleil, Un moulin à vent peint en blanc montait la garde sur le promontoire de gauche. Les terrasses des restaurants avaient envahi le port alternant avec des dizaines de boutiques.

Malko demanda l'adresse de Rolf Paladin à une vieille qui attendait près d'un âne pour monter les bagages des touristes. Elle baragouinait l'anglais.

Là-bas, c'est la dernière à gauche, expliqua-t-elle, avec un épouvantable accent québécois! montrant une bâtisse blanche qui semblait à des kilomètres.

Rolf Paladin n'aurait pas pu habiter sur le port...

Les marches taillées dans le roc et peintes en blanc avaient bien trente centimètres de haut. Il avait l'impression d'avoir grimpé l'Everest. Réunissant ses dernières forces, il parvint à la porte en bois.

Une gigantesque silhouette s'encadra dans le battant, étonné.

A pleins bras, le géant étreignit son visiteur stupéfait

King-Kong en tenue kaki. Plus de 1,90, nu des épaules annonça enfin:

Venez, dit Paladin. On sera mieux en haut pour bavarder, Il l'entraîna dans un escalier de pierre.

Malko ne comprenait toujours pas la raison de son accueil chaleureux.

Rolf Paladin lui tapota le creux des reins affectueusement et

annonça: C'est Vanessa. Vanessa avait un slip blanc minuscule, la poitrine très bronzée, Sans aucune gêne, elle sourit à Malko.

Si vous êtes fatigué, plongez dans la piscine, elle vous massera ensuite

Avec plaisir, dit Vanessa. Il paraît que je suis une très bonne masseuse.

Malko faillit éclater de rire; Il déclina l'offre et la gracieuse apparition s'éclipsa, laissant la trace humide de ses pieds sur le dallage du sol.

Ils traversèrent une chambre où Malko aperçut sous une moustiquaire une autre fille entièrement nue, endormie sur le ventre. Dorée comme un abricot.

C'est Laetitia, la petite sœur de Vanessa, annonça Rolf Paladin. Elle passe son temps à dormir. Si je la réveille, elle va se mettre à parler.

Ils émergèrent sur une terrasse accotée à la montagne

Malko ralentit, Une troisième créature était étendue sur le dos en plein soleil, les yeux protégés par des coques en plastique. Sa position révélait sans crainte d'erreur qu'il s'agissait d'une vraie blonde au corps mince et musclé.

Le spectacle était superbe, mais la sueur lui brouillait la vue

C'est la maman des deux, fit sobrement Rolf.

Malko était de plus en plus le cœur prêt à bondir hors de sa cage thoracique

Retournons dans ma chambre

Ils revinrent à l'intérieur où il faisait délicieusement frais

Malko! Nous avons un ami commun!

Nafsika ?

L'autre rit.

Non. Le Prince Stéphane Garlinski

Mon Dieu ! fit Malko

Il avait rencontré le Prince Garlinski, mercenaire de luxe, un an plus tôt, en Angola dans des circonstances assez dramatiques. Les deux hommes s'étaient séparés à Windhoek, en Afrique du Sud, après une équipée qui faillit se terminer très mal.

Eh oui! confirma Rolf Paladin. Je travaillais avec Garlinski lorsque vous étiez en Angola. Je m'occupais des Katangais dans le nord quand l'opération a foiré. Je me suis retrouvé au Zaïre et finalement j'ai pu m'embarquer à Cabinda juste à temps pour ne pas me faire couper en morceaux par ces fumiers du M.P.L.A... Sinon. Il eut un geste incisif. Brrr... Vous avez vu ce qui est arrivé aux copains ?

Le nouveau gouvernement angolais venait de fusiller quatre mercenaires.

Mais que faisiez-vous en Afrique? demanda Malko.

Rolf Paladin eut un bon sourire.

La même chose que Garlinski. J'étais capitaine de l'armée suisse et je m'ennuyais. Il n'y a pas eu de guerre en Suisse depuis deux ou trois siècles. Alors, j'ai été en faire quelques-unes à droite et à gauche... Entre deux, je me repose ici, au soleil avec la mer et mes Canadiennes. Garlinski m'avait parlé de vous. Il regrettait que vous ne soyez pas resté. Il est à Jo'Burg maintenant.

Malko avait du mal à cacher sa déception. Venir à Hydra pour évoquer des souvenirs africains avec un mercenaire en congé...

Comment avez-vous su que j'étais à Athènes ? demanda-t-il.

Rolf rit de bon cœur.

Nafsika. Chaque fois que je vais là-bas, nous déjeunons ensemble. Ça s'est fait par hasard. On parlait de Garlinski justement. Elle m'a dit qu'elle vous avait

rencontré. 1

Euphémisme discret.

C'est gentil de sa part, dit Malko. J'ignorais qu'elle vous connaissait.

Oh, elle connaît beaucoup de gens, dit Rolf en souriant. C'est une dévoreuse.

Il redevint tout à coup sérieux.

Dites-moi, je vais être indiscret. Elle m'a dit que vous étiez un copain de Eagleton et que vous étiez à Athènes à cause de sa mort. Exact ?

Exact.

Une fille surgit nu-pieds, blonde, le nez retroussé.

Hydra en abritait des centaines, errants dans les sentiers, escaladés stoïquement par les touristes. .

Le mercenaire lissa son estomac prêt à faire éclater les boutons de sa chemise kaki et remarqua

J'ai besoin d'un peu d'exercice. Ici, on bouffe trop.

Bon, je voulais vous dire quelque chose qui peut vous intéresser. Le " contrat Eagleton ", on me l'a proposé il y a quinze jours...

Malko sentit son estomac se rétracter. Une fantastique excitation envoya un flot d'adrénaline dans ses artères.

Vous voulez dire?

Rolf Paladin approuva:

\* Un type qui connaît mon pedigree est venu m'offrir 50000 dollars pour flinguer

quelqu'un dont on ne m'a pas dit le nom. Il m'a seulement dit que C'était une barbouze américaine et qu'il habitait Psychico. Après, quand j'ai lu les journaux, j'ai recoupé...

Malko examina le Suisse avec attention. Il semblait sérieux, rien d'un mythomane. Paladin sourit devant son expression.

Bien sûr on ne fait pas de Contrat écrit dans ce genre de truc, mais vous pouvez me croire. Tenez, je vais vous montrer quelque chose.

Il tira une lettre de sa poche de chemise et la tendit à Malko. Ce dernier la parcourut rapidement. Elle était de Stéphane Garlinski et proposait à Rolf de le rejoindre à Jo'Burg pour aller de là, combattre avec les maquis de l'U.N.I.T.A., dans le sud de l'Angola.

J'ai accepté, dit le Suisse. Je pars dans trois jours.

J'ai même sous-loué ma baraque. D'ailleurs, je commençais à avoir besoin d'argent.

Rolf Paladin secoua la tête.

Je ne fais pas n'importe quel boulot. J'ai besoin de vivre, d'accord, mais avant tout, je me bats par idéal, pour défendre la race blanche et la civilisation blanche.

c'est ce que j'ai dit à mon gars qui a eu l'air de le comprendre. Mais, je vous avoue franchement, si je ne parlais pas je ne vous aurais pas raconté ça. Parce qu'ils peuvent me rendre la vie difficile ici... très difficile. Au point de me laisser le cimetière comme seule résidence.

Maintenant Malko croyait le pire.

Mais je n'ai pas l'intention de revenir avant un bout de temps. Si l'Angola ne marche pas, il y a paraît-il, un Anglais bourré de fric qui offre 100000 livres à qui lui ramènera la tête d'Amin Dada.

Enfin, une œuvre Suisse.

Il demanda: Qui vous a proposé les 50000 dollars ?

Un type que je connais seulement par son prénom, Kula. Officiellement, il est réceptionniste à l'hôtel Caravelle.

S des

Je l'avais vu une fois ou deux du temps ils m'avaient demandé de travailler avec la Police Militaire pour quelques services.

Le K.Y.P. ?

Non. Un réseau parallèle plutôt, mais vachement puissant. Celui du colonel Mezonos, une des têtes de l'E.S.A. Celui qui est soi-disant en cavale.

Pourquoi soi-disant ?

Rolf rit de bon cœur.

Parce que je vous le trouve en dix minutes.

Personne ne le cherche vraiment... Enfin, si cette information peut vous servir, c'est tout ce que je sais. J'ai eut l'impression que c'était un truc improvisé en vitesse.

Vous ne savez pas pourquoi on voulait le liquider?

Pas la moindre idée. Le gars n'a pas donné de détails quand j'ai dit non. Il m'a seulement demandé de fermer ma gueule. Ce que j'ai fait jusqu'ici. Il faut être correct avec les clients.

Je vous remercie, dit Malko, Cela peut en effet beaucoup m'aider.

Vous direz bonjour à Garlinski.

Peut-être un jour nous retrouverons-nous.

Peut-être dit Rolf. J'espère que j'aurai flingué pas mal de M.P.L.A. d'ici là. Si je m'en tire, j'irais bien chercher la tête d'Amin Dada.

Excellente idée, approuva Malko.

La fille blonde en maillot blanc réapparut et vint tranquillement s'allonger sur le lit à côté d'eux.

C'est l'heure de la sieste, annonça Rolf, je vais vous laisser à moins que vous ne vouliez rester. Il y a de la place.

Je dois prendre l'hovercraft de 5 heures, s'excusa Malko.

Vous devriez rester, dit Vanessa en s'étirant.

Dans ce cas, je vous accompagne, fit Rolf Paladin en se levant.

Ils se serrèrent la main sur le pas de la porte.

Faites attention, dit le Suisse, ces types sont dangereux. Des voyous avec de l'idéal.

Malko regarda le port minuscule et les maisons de toutes les couleurs étagées sur la cuvette. Il ne regrettait pas sa visite à Hydra. Maintenant, il savait qui étaient les mystérieux " Ils " auxquels Nafsika avait fait allusion.

Bonne chance en Afrique, dit-il.

Le hall du Caravelle était sinistre et puait le désinfectant... Voisin du Hilton, l'hôtel recueillait tous ceux qui ne pouvaient y trouver de place. Malko inspecta le desk pratiquement désert.

Il était en train de chercher le meilleur moyen de se renseigner sur Kula lorsqu'un groupe de touristes s'approcha du desk. Aussitôt, un employé surgit de derrière les tableaux d'affichage. Malko eut un choc en voyant son visage.

C'était l'inconnu à la Triumf rouge. Le "fiancé" d'Aliki. Son regard croisa celui de Malko et il parut aussi surpris que lui.

## CHAPITRE 10

Don Richard dissimulait sa gêne derrière un sourire mécanique de commande. Essayant parfois de dissiper la tension par une remarque sur un point de détail. Il prenait des notes, d'après le récit de Malko, avec une application exagérée.

Ce dernier avait décidé de faire part au responsable provisoire de la C.I.A. des révélations de Rolf Paladin. Lorsqu'il eut terminé, Don Richard posa son stylo et se laissa aller en arrière dans son fauteuil. Soucieux.

Je ne sais pas quelle crédibilité il faut accorder au récit de ce Rolf

Paladin, remarqua-t-il. Ces mercenaires sont souvent un peu mytho et aiment bien se faire mousser, sans prendre de risques. Il quitte la Grèce, donc... Il est facile de dire, maintenant, qu'on l'a engagé comme tueur à gages et qu'il a refusé.

Malko avait pensé à cette objection. Depuis sa randonnée de la veille, à Hydra, il se repassait les révélations de Rolf Paladin.



Pourquoi m'en aurait-il parlé ?

Don Richard fit la moue.

Désir de vantardise. Ou de se culpabiliser. On ne sait jamais avec ces désaxés...

Malko insista:

Et ce Kula, cela vous dit quelque chose ?

Rien, avoua l'Américain, mais il y a encore des réseaux parallèles inféodés à la junte qui continuent à fonctionner. Il en fait peut-être partie. Le mieux serait d'en parler au général Agathiou. J'ai une entrevue avec lui lundi.

Autant confier le soin d'une enquête à l'assassin. Malko se dit que Don Richard semblait vraiment curieusement détaché. Comme s'il n'avait pas voulu savoir.

Je préfère qu'on n'en parle pas encore, dit-il fermement, j'ai encore une ou deux vérifications à faire.

Richard ne discuta pas.

Comme il vous plaira, dit-il. Mais ne jouez plus au cow-boy comme l'autre jour, cela risque de nous retomber sur la gueule.

Que pensez-vous de la mort d'Elias Ypirou ?

C'était un immonde, fit froidement l'Américain . Je pourrais vous montrer le dossier sur lui. Epais comme ça. Pas étonnant.

Agathiou était là-bas.

C'était un de ses indicateurs. J'en aurais fait autant.

Le téléphone sonna. Il répondit par monosyllabes et raccrocha.

Vous m'excusez, dit-il. J'ai rendez-vous à l'U.S.I.S., rue Venizelou pour déjeuner. Je suis en retard. Et j'ai des trucs à préparer avant. On se voit lundi ?

D'accord, dit Malko.

Cette fois, il n'y avait pas d'invitation pour le week-end.

Il sortit de son bureau, de plus en plus sur ses gardes. " Pourquoi la C.I.A. était-elle aussi gênée par la mort de, Henry Eagleton ?

Il avait l'impression qu'on cherchait à l'engluer gentiment, pour l'empêcher de toucher à quelque chose. Un agent comme Don Richard était trop vicieux pour ne pas être alerté par ce que lui avait appris Malko. Or, il semblait ne pas y croire. Ou ne pas vouloir y croire...

Hello!

Malko leva brusquement la tête. Aliki Voulounis, l'employée des visas lui barrait le chemin, vêtue d'une robe de toile blanche ultra-courte, juchée sur ses socques, mâchant paisiblement un chewing-gum.

Bonjour, dit Malko, surpris.

Il était plus de midi et les employés étaient partis déjeuner. La porte du service des visas était ouverte.

Vous êtes le copain de Léonidas, dit Aliki d'une voix trainante.

Vous savez qu'il est mort ?

Je sais, dit Malko.

Elle fit la moue.

C'est moche! Il était un peu con, mais gentil. Faut m'excuser pour l'autre jour, quand vous êtes venu me voir. Je savais pas que vous étiez un copain de

Mr Richard. Il a des mecs qui viennent ne regarder sous le nez toute la journée.

Cela ne fait rien, dit Malko.

Que voulait la jeune Grecque ? Visiblement, elle l'avait guetté dans le couloir. Elle continuait à mâcher son chewing-gum, un sac accroché à son bras, son orgueilleuse poitrine braquée sur Malko, dansant d'un pied sur l'autre.

Comment savez-vous que je connais Mr. Richard ? demanda-t-il.

Elle rit.

Oh, je connais tout le monde dans la maison. Sa secrétaire est une copine. Vous avez un nouveau chauffeur depuis que Léonidas est mort ?

Non, dit Malko.

Elle fit quelques pas vers la sortie, et dit d'une voix hésitante, Si vous voulez que je vous montre des trucs, je connais des endroits marrants. Pas pour les touristes.

Toutes les lumières rouges s'étaient allumées dans le cerveau de Malko. C'était une des plus belles provocations qu'il ait jamais subies. Tellement directe que c'en était risible.

Mais vous êtes libre? demanda-t-il, vous n'avez pas de fiancé.

Elle haussa les épaules avec une insouciance à peine affectée.

J'ai des tas de fiancés. Mais c'est moi qui choisis quand je veux les voir. Personne me force à faire ce que je veux pas.

Eh bien, dînons ensemble, proposa Malko.

Pas ce soir, demain, dit Aliko Voulounis. Je vais vous donner mon adresse.

Elle l'entraîna vers le bureau des visas et griffonna sur un papier l'adresse que Malko connaissait déjà. En y ajoutant l'étage.

Venez vers neuf heures, précisa-t-elle. Il faut que je me sauve maintenant. J'ai qu'une demi-heure pour la cantine.

Malko se retrouva dans la cour de l'ambassade, plus perplexe que jamais. Il ne croyait pas aux coïncidences. Don Richard n'avait pas eu le temps matériel de parler au K.Y.P. Or, sa rencontre avec Aliko Voulounis n'était pas due au hasard. On l'avait suivi. Il se souvint tout à coup des plaques de la Mercédès enlevées par la police. Le K.Y.P. aurait très bien pu utiliser cette information pour retrouver Malko. Aliko savait qu'il se trouvait à l'ambassade. De toute façon, il fallait

aller au rendez-vous. Avec si possible, la solide couverture de Krisantem. Malko avait appris à être prudent à Athènes...

Il se souvint du coup d'œil que lui avait jeté Kula, le fiancé d'Aliko et l'homme qui voulait exécuter Eagleton.

Je ne peux pas, Votre Altesse, je dois être au Pirée à huit heures! Je ne serai jamais revenu avant onze heures. Et si je n'y vais pas, gémit Krisantem, ils me mettent en prison...

Le Turc, dépossédé de son Astra, faisait peine à voir. Il en transpirait de ne pas pouvoir aider son maître. Ce dernier essaya de le détendre.

Ne vous tracassez pas, Krisantem, cette Aliko ne va pas m'étrangler! Je suis assez grand pour me défendre. Je crois que c'est plutôt une mission d'information.

Il n'en était pas très sûr lui-même. Mais à quoi bon affoler Krisantem.

Que Son Altesse prenne son pistolet, recommanda Krisantem, comme s'il lui avait dit de ne pas oublier sa laine ". Une vraie nounou.

Même pas, Elko, dit Malko, je ne veux pas d'histoires avec la police. On ne va pas armé à un rendez-vous galant. Même avec une femme qui peut être dangereuse. Allez voir vos Turcs et ne vous tracassez pas.

Malko craignait aussi que le K.Y.P. ne lui prépare une bonne petite provocation pour pouvoir l'expulser de Grèce. Aussi, pas de pistolet. Il se prépara à téléphoner à Nafsika. Pour assurer la soirée.

L'immense photo tenait tout le pan de mur en face de la porte. Un profil gigantesque d'Aliko, en noir et blanc, les lèvres entrouvertes, effleurant la pointe d'un sein parfait dont on ne distinguait pas la propriétaire. Quelque chose d'infiniment trouble se dégageait de la photo. Les murs de la minuscule entrée disparaissaient sous d'autres photos, avec un thème unique: Aliko, nue dans toutes les poses.

L'apparition qui accueillait Malko était encore plus chargée d'érotisme que les photos tapissant les murs.

La jeune employée du service des visas, pieds nus, avait comme seul vêtement une sorte de blouse ouverte en coton très léger, s'arrêtant à mi-cuisses, pratiquement transparente, ce qui ne laissait pas ignorer grand-chose de son anatomie, y compris le buisson sombre de son ventre. Elle avança le visage pour embrasser Malko comme s'ils s'étaient connus toute leur vie. Une forte odeur d'ouzo lui sauta au visage. Aliko semblait avoir mis à profit son samedi après-midi pour se saouler consciencieusement. Elle gloussa joyeusement :

Je sors de la douche, je ne vous attendais pas si tôt.

Elle pivota, découvrant le bas de deux fesses blanches déjà attaquées par la cellulite. L'appartement était grand comme un placard à balais. Quatre mètres à peine séparaient la porte du lit très bas, posé à même le sol. Une bouteille d'ouzo largement entamée était posée par terre. Des bâtonnets d'encens brûlaient dans un petit vase, alourdissant l'atmosphère. Aliko s'installa en tailleur sur le lit, ce qui eut pour effet de révéler de la façon la plus crue son intimité. La pudeur ne semblait pas être sa qualité dominante.

Vous aimez mes photos ? demanda-t-elle à Malko.

Celui-ci parcourut la petite entrée du regard, tandis que, discrètement, il faisait tourner le verrou de sûreté. Toute cette mise en scène puait le guet-apens.

Superbe, affirma-t-il.

Vous ne vous asseyez pas ?

Le regard flou d'Aliko ne le quittait pas. Par l'échancrure de la blouse, il apercevait le profil d'un sein énorme d'une blancheur de neige. Le seul siège, c'était le lit. Malko s'y installa du bout des fesses. Pourquoi Aliko faisait-elle ce numéro de Lolita ?

Elle prit la bouteille d'ouzo et en but une gorgée au goulot.

Vous ne mettez pas d'eau ? demanda Malko, horrifié.

Aliko secoua la tête:

Non, c'est meilleur comme ça.

Où voulez-vous dîner?

Vous êtes pressé? lui jeta Aliko d'un ton presque agressif. Ici, on mange toujours très tard. Elle soupira.

Qu'est-ce qu'il fait chaud

Par la fenêtre ouverte, on entendait des discussions bruyantes dans la cour.

Le plus naturellement du monde, la jeune fille se débarrassa de sa blouse, dévoilant un torse mince où les seins énormes et déjà tombants semblaient des pièces rapportées. Des touffes de poils jaillissaient de ses aisselles et une raie de poils noirs, semblable à celle des putois, plongeait de son nombril dans le buisson luxuriant d'un noir de jais de son bas-ventre.

Malko vit des gouttes de transpiration perler au-dessus de sa lèvre supérieure. Elle le fixait, une expression indéfinissable dans ses prunelles sombres:

Alors ? demanda-t-elle brusquement, qu'est-ce que vous attendez pour vous foutre à poil ?

C'était ce qu'on appelle une invite directe. Malko se demanda soudain si Aliko n'était pas tout simplement une pute à mi-temps, arrondissant son salaire de l'ambassade.

C'est vraiment indispensable ? demanda-t-il.

Aliki eut une moue ironique:

Je croyais que les types de votre âge aimaient se taper des filles jeunes. Moi, j'ai que dix-sept ans...

Mais pourquoi avez-vous envie de faire l'amour avec moi ?

Pourquoi pas ? fit-elle d'un ton plein d'un défi enfantin. Moi, quand j'ai envie d'un type, je me le tape. Vous avez l'air d'un bon coup...

C'était décidément un curieux animal. Sa sincérité, en ce qui concernait tout au moins sa fringale sexuelle, ne semblait faire, aucun doute. Mais Malko avait le cerveau un peu trop préoccupé pour avoir envie de cette jeune proie plus que consentante.

Nous pourrions peut-être faire un peu connaissance avant, suggéra-t-il.

Non, fit-elle, butée. J'ai envie de baiser. Si vous ne voulez pas, vous foutez le camp. J'ai plein d'autres mecs.

La nuance n'était pas le fort d'Aliki. Malko se dit que s'il partait il ne serait pas facile de renouer avec une fille aussi fantasque et imprévisible. Il ne voyait d'ailleurs pas en quoi son offre crue pouvait constituer un piège. Même si elle était manipulée, cela n'allait pas jusque-là...

Assise en tailleur, un peu voûtée, elle attendait, tournant machinalement entre ses doigts aux ongles très courts les poils de son ventre. Il savait pourtant qu'Aliki avait un lien avec les assassins de Henry Eagleton.

Alors! fit-elle d'un ton impatient.

Brusquement, elle se pencha en avant et commença à défaire la ceinture de son pantalon, avec des gestes flous d'ivrogne et des soupirs agacés.

Aidez-moi, bon Dieu! grogna-t-elle. Vous avez peur ou quoi ?

La tête bouclée se rapprocha. Aliki s'était arrosée de parfum bon marché qui empestait. Avec des gestes brusques elle arriva enfin à ses fins et jeta les affaires de Malko par terre. Puis elle le fixa avec un sourire d'une obscénité candide.

Il va falloir lui donner des vitamines à ce petit

S'agenouillant en face de lui, elle joignit aussitôt le geste à la parole, avec l'application d'une écolière consciencieuse. Ses seins lourds battaient les cuisses de Malko en cadence. Elle interrompait à chaque instant sa fellation, émaillant de commentaires obscènes, la progression de son œuvre.

Elle prit une des mains de Malko et la posa sur son pubis.

Restez pas là comme un con fit-elle.

Tout cela était d'un érotisme raffiné... Malko, pour abrégé la corvée, ferma les yeux et se concentra sur sa première rencontre avec Nafsika, au Yacht-club

Aliki avait pris un puissant rythme de croisière qui finissait pas se

révéler efficace, aidé par les phantasmes de Malko. Elle ne commentait plus, une grande ride barrant son front, sa croupe ondulant inconsciemment . Au moment où les premiers picotements du plaisir le firent frissonner, Aliko se redressa avec un soupir satisfait et l'enfourcha avec la légèreté d'un cow-boy grim pant sur son mustang. Presque sans tâtonner, elle s'empala sur lui, le buste très droit, la bouche entrouverte, les yeux sans expression.

Un robot.

Il sentit ses muscles intérieurs se contracter autour de lui. Elle éructa quelques obscénités en grec et brusquement se tassa sur elle-même, penchée en avant, les mains crispées sur la couverture, des gouttes de sueur coulant, entre ses seins. Puis elle rouvrit les yeux et dit d'une voix parfaitement normale.

Ah, ça fait du bien. Et vous ?

C'était très bon, assura Malko.

Elle se laissa tomber à côté de lui, avala une grande gorgée d'ouzo et s'allongea sur le dos, avec une expression espiègle.

Ça tue les microbes, commenta-t-elle.

Tu en as souvent, des microbes? demanda Malko, prêt à se ruer à la première pharmacie.

Elle glousse, indifférente.

Ça peut arriver.

De mieux en mieux. Malko avait rarement rencontré une nymphomane aussi débridée.

Elle ressemblait de nouveau à une petite fille avec sa tignasse ébouriffée et ses seins trop gros pour son torse frêle.

Tu ne vis plus avec tes parents depuis longtemps ? demanda Malko.

Aliko pouffa.

Ils m'ont virée. Parce que je ne rentrais pas la nuit. J'ai un oncle qui est pope. Il vient me voir de temps en temps. C'est un vieux cochon. Il m'a violée quand j'avais quatorze ans. Et comme il voulait pas que je tombe enceinte qu'est-ce qu'il m'a fait mal, ce salaud!

Un ange orthodoxe coiffé d'un kaliniafi (coiffure cylindrique des popes) passa et s'enfuit à tire d'ailes.

Délicieusement horrifié.

Si nous allions dîner, proposa Malko qui avait hâte d'échapper à cette ambiance malsaine.

Ouais, approuva Aliko, je connais une chouette petite taverne, à côté de la rue Yperidou.

Elle s'habilla en un clin d'œil, passant son blue-jean à même la peau avec un pull de laine bleue dont l'épaisseur semblait encore

augmenter le volume de sa poitrine.

Devant la Mercédès cabossée de Malko, elle fit la moue:

Tu n'as pas de voiture de sport!

Il faillit lui parler de Kula, puis remis à plus tard. Ils gagnèrent l'avenue Athinas pour retrouver Plaka, le dédale de ruelles remplies de tavernes à touristes et de boutiques-souvenirs qui s'étendaient au pied de l'Acropole. La rue Yperidou y serpentait, semée, elle aussi, de tavernes. La plupart des ruelles étaient en sens unique ce qui faisait de Plaka le cauchemar des automobilistes.

Malko avançait au pas dans Nikodiniou lorsqu'Alikì dit tout à coup:

J'ai envie d'aller faire un tour à l'Acropole avant de dîner. Ça me rend romantique de m'envoyer en l'air...

Mais l'Acropole est fermé à cette heure-ci, objecta Malko. Alikì approuva.

Bien sûr, mais il y a un truc pour entrer. Je te montrerai.

Il s'extirpa à grand-peine de Plaka, émergeant dans Dionyssiou Aeropagitou, le grand boulevard qui encercle la colline du Parthénon. L'Acropole, éclairée par des dizaines de projecteurs, brillait sous la lune au sommet de l'énorme rocher de près de cent mètres de haut, qui dominait Athènes. Malko tourna dans le chemin pavé de grosses pierres qui montait à travers le bois d'oliviers se dressant à l'est, du côté de l'entrée. Le jour, les cars de touristes y faisaient la queue, la nuit, c'était le coin favori des amoureux en quête de romantisme.

Les phares n'éclairèrent que deux couples enlacés sur des bancs. Des imprudents. Depuis quelque temps, le sport national grec, la chasse aux touristes, s'était augmenté d'une nouvelle discipline. Des bandes de voyous détroussaient les amoureux, la nuit, et les violaient en prime, avec une superbe indifférence pour le sexe de leurs victimes.

Malko arrêta la Mercédès là où, durant la journée, les cars d'étrangers déchargeaient leurs cargaisons. Tout était calme et silencieux. Alikì sauta à terre.

Quand il l'eut rejointe, elle pointa le doigt vers les premières ruines qui constituaient l'entrée du Parthénon encadrées d'un mur d'une vingtaine de mètres de haut. À gauche, il se perdait dans l'obscurité.

On va passer par là, annonça la jeune Grecque.

Dans la direction qu'elle indiquait, brillait la lumière de la guérite des gardes, veillant sur le monument.

Ils vont nous voir, objecta Malko.

Non, affirma Alikì. Après le mur, il y a une clôture en grillage. Je sais où il y a un trou. Je suis venue souvent, quand j'étais gosse. Allez, viens. ,

Elle le prit par la main et l'entraîna dans un sentier qui sinuait à travers les oliviers, à droite du chemin menant à l'entrée normale, en surplomb du théâtre antique. Malko se retourna, sans apercevoir rien

de suspect. Après tout ce n'était peut-être qu'un caprice... Ils grimpèrent le long d'une pente abrupte, serpentant entre les rochers, pour arriver au pied d'un grillage élevé qui se continuait sur une dizaine de mètres, se raccordant ensuite au mur construit sur les rochers de la colline. La guérite des gardiens se trouvait à peine à trente mètres devant eux. Malko aperçut un homme en train de lire son journal.

Vite, fit Aliko.

Se déchaussant, elle franchit en courant les quelques mètres en pleine lumière, comme un vrai commando, puis s'accroupit contre le grillage. Malko la rejoignit. Elle souleva à deux mains le grillage qui s'écarta, laissant une ouverture suffisante au passage.

Vas-y le premier, dit-elle.

Il se fit l'effet d'un gamin, en train de se faufiler sous la clôture de l'Acropole à onze heures du soir! Avant de passer de l'autre côté, il put voir que le gardien dans sa guérite, lisait toujours son journal. Il faut dire qu'il avait peu de raisons de s'inquiéter. Les vieilles pierres du Parthénon étaient un peu grosses pour être volées...

Aliko franchit l'obstacle à son tour et ils escaladèrent la pente abrupte pour gagner l'esplanade dallée de larges pierres où s'élevaient l'Acropole et les temples voisins. A leur gauche, Malko devina dans la pénombre l'escalier étroit de pierres menant à l'entrée officielle. Tout était absolument désert et silencieux. Les projecteurs, disséminés un peu partout, éclairaient les colonnes monumentales, laissant la plus grande partie de la vaste esplanade dans la pénombre. Un vent frais soufflait de la mer.

C'est chouette, hein ? fit Aliko en s'arrêtant.

Superbe, avoua Malko.

C'était évidemment plus agréable qu'avec des centaines de touristes.

Viens, intima Aliko.

Elle ôta ses socques de bois et les prit à la main pour marcher plus facilement sur les énormes pierres disjointes encore chaudes de soleil, entraînant Malko le long de l'Acropole. Les colonnes majestueuses semblaient prêtes à les écraser. Elle l'entraîna jusqu'au parapet qu'encerclait toute l'esplanade. L'à-pic était vertigineux surmontant à l'est le jardin de Dionysos et, au nord, un paroi de pierres lisses de près de vingt mètres de haut formait une ceinture lisse, tout autour de la colline partant du rocher. L'esplanade où se trouvaient les temples était à une centaine de mètres du sol.

Aliko sifflotait. Malko se dit que c'était peut-être le moment de faire avancer un peu son enquête. Il attira Aliko contre lui et elle se laissa faire.

Tu n'es pas amoureuse ? demanda-t-il.



Aliki eut une moue indifférente.

Non, mais j'ai un mec que je vois régulièrement. Il a du fric et une belle voiture. Quand j'ai envie d'une robe, il me la paie... C'est tout.

Qu'est-ce qu'il fait ?

Il travaille dans un hôtel. Mais qu'est-ce que cela peut te foutre ? T'es jaloux ou quoi ? Avec un rire amusé, elle se colla contre lui.

Ça serait amusant si vous vous battiez, dit-elle, rêveusement. Tu aimerais que me batte ?

Pas spécialement, avoua Malko.

Aliki était de plus en plus étrange. Tout à coup, elle se détacha de lui.

Attends, j'ai envie de faire pipi. Je reviens.

Posant ses socques sur le muret de pierre, elle s'éloigna vers la masse sombre de l'Acropole et disparut entre les gigantesques colonnes du grand temple. Malko se demandait de plus en plus s'il ne faisait pas complètement fausse route. Aliki semblait une nymphomane insouciant de choix de ses conquêtes. Pourquoi pas Léonidas ? Ou Kula ?

Tout à coup, il réalisa qu'elle avait disparu depuis un bon moment. Quelle idée l'avait encore prise ? Il scruta la pénombre au pied des colonnes, sans rien voir. Il n'avait pourtant pas envie de jouer à cache-cache!

Aliki

Sa voix se répercuta dans le silence. Il ne voulait pas crier trop fort pour ne pas ameuter les gardiens. Il avait déjà eu assez d'ennuis avec la police grecque...

Le mieux était d'aller la chercher. A la seconde où il s'éloignait du bord, il vit enfin une ombre se détacher de l'Acropole. Aliki revenait.

Il lui fallut quelques secondes, quand la silhouette pénétra dans la zone éclairée pour s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas d'Aliki, mais d'un homme!

Une main géante lui serra l'estomac. Il voulut encore croire qu'une ronde de gardiens avait surpris la jeune Grecque. Il s'avança à son tour en pleine lumière. Malko vit alors qu'il s'agissait d'un civil et qu'il tenait dans la main droite un objet long ressemblant à une matraque. Aussitôt, une seconde ombre surgit derrière la première.

Malko démarra instantanément, courant vers le trou par lequel il était entré. L'inconnu à la matraque poussa un cri et, aussitôt, deux autres silhouettes surgirent à l'autre extrémité de l'Acropole, côté sortie, coupant la route à Malko. Celui-ci s'arrêta net, le cœur battant la chamade. Les quatre hommes convergeaient vers lui silencieusement sans se presser. Lorsque les deux nouveaux entrèrent dans la lumière des projecteurs, il s'aperçut qu'ils balançaient aussi des

matraques.

Cette agression silencieuse dans ce cadre majestueux avait quelque chose d'irréel. Mais ses viscères disaient à Malko que ces inconnus venaient le tuer. Aliko, la folle, l'avait merveilleusement mené dans un piège mortel. Quel endroit plus tranquille dans cette ville grouillante de touristes que l'Acropole désert pour régler des comptes? Il chercha une arme autour de lui, ne vit qu'une grosse pierre qu'il ramassa. D'un pas décidé, il marcha vers les deux hommes qui le séparaient de la sortie.

Quand il ne fut plus qu'à six ou sept mètres, il brandit sa pierre et la jeta sur un de ses adversaires. Celui-ci esquiva facilement. Son voisin se mit à courir vers Malko, la matraque levée. Se retournant, il s'aperçut que les deux autres s'étaient encore rapprochés! le plus proche arriva sur lui. Un homme au teint mat d'une trentaine d'années, les cheveux courts, impassible. Il abattit sa matraque de toutes ses forces, visant la tête de Malko. Ce dernier se laissa tomber, roulant sur lui-même.

La matraque fit un bruit mat en frappant une pierre à côté de lui. Ce devait être un morceau de tuyau de plomb. Une arme terrible.

Malko se releva à quatre pattes, esquiva un autre coup et démarra vers l'autre extrémité de l'esplanade pour gagner quelques secondes, le temps de réfléchir. Mais, ce faisant, il s'éloignait encore plus de toute sortie. A part la clôture par où il était entré, et l'entrée officielle, l'esplanade était entourée d'un à-pic de près de cent mètres. Essoufflé, il s'arrêta vingt mètres plus loin et regarda par-dessus la balustrade de pierre.

A tout hasard, il appela

Au secours!

Mais la guérite était beaucoup trop éloignée. D'ailleurs, est-ce que le gardien se dérangerait ? Au mieux, il appellerait la police...

Les autres venaient sur lui. Ils étaient chaussés d'espadrilles et se déplaçaient dans un silence complet, balançant leurs tuyaux à bout de bras. Sûrs d'eux et pas pressés. Leur cercle s'était totalement refermé autour de Malko. A vingt mètres. Ce dernier se trouvait maintenant acculé dans la partie nord-est du Parthénon, à l'opposé de l'entrée principale, au-dessus de Plaka. Il prit son élan pour foncer, essayer de passer, Comprit instantanément que c'était impossible. Il ne pourrait échapper aux quatre à la fois. Et un seul coup de tuyau de plomb l'assommerait net.

Aliko!

Son cri n'éveilla aucun écho. Tapie dans l'ombre de l'Acropole, Aliko devait assister à l'hallali. Il se rappela sa prise de position sur le sadisme. C'était encore mieux que de le battre, de le voir se faire tuer...

L'estomac chargé de plomb, il recula encore. Maintenant, il était le dos au parapet de pierre. Derrière lui, il y avait l'à-pic de cent mètres. Aucun être vivant ne résisterait à cette chute. Il avait le choix. Ou se suicider en sautant ou attendre que ses adversaires l'aient rejoint, assommé et qu'ils le précipitent eux-mêmes dans le vide.

Leur cercle s'était encore rapproché. Ils étaient à moins de dix mètres.

## CHAPITRE 11

Pendant une fraction de seconde, le temps sembla suspendu. Acculé au parapet de pierre, le cœur cognant dans la poitrine, le cerveau vide, Malko ne vit plus les quatre tueurs.

Le regard fixé sur les colonnes majestueuses de l'Acropole qui se détachaient sur la pénombre dans une harmonie presque irréelle.

Puis, les quatre silhouettes s'imprimèrent de nouveau sur sa rétine et il sut qu'il allait mourir.

Deux des tueurs avancèrent vers lui. Toujours sans un mot. Comme des fauves. Maintenant, il distinguait leurs visages: impassibles, attentifs, déshumanisés. Des machines à tuer dont les yeux ne le quittaient pas. Les matraques de plomb fendirent l'air autour de lui. Comme un automate, il parvint à éviter les premiers coups en roulant à plat-ventre sur le parapet de pierre. Il distingua très loin au dessous de lui, les arbres et les ruines du jardin de Dionysos. Il se trouvait à quelques mètres du coin nord-est de l'esplanade en face de Plaka. Un de ses adversaires lui attrapa le pied.

Tandis qu'il se débattait désespérément, il aperçut à quelques mètres de lui un trait sombre qui partait du coin de l'esplanade et filait vers le sol avec un angle de 30% environ.

Ecarquillant les yeux, il vit que c'était un filin d'acier ancré à un madrier encastré dans l'angle du mur de pierre. Il devait servir de support à une poutre destinée à hisser les matériaux de la réfection du petit temple voisin de l'Acropole.

Une idée folle le jeta en avant. D'un effort désespéré, il échappa à celui qui le tenait, rampant sur l'étroit garde-fou, frôlant le vide, évitant un nouveau coup de matraque.

Comme un chat traqué par une meute de chiens. Ses adversaires ne s'attendaient pas à ce qu'il cherche à s'enfuir dans cette direction qui ne menait nulle part. Aussi Malko parvint-il à s'écarter de quelques mètres, atteignant l'angle du mur.

A plat-ventre, il envoya la main vers le bas, trouva le départ du câble, sentit le froid du filin d'acier sous ses doigts. S'il parvenait à se laisser glisser le long du filin il avait une minuscule chance de parvenir au sol sans se rompre tous les os. Mais c'était une question de

secondes. A chaque instant, une des matraques de plomb pouvait s'abattre.

Il se dit que ses mains ne résisteraient pas au frottement, qu'elles seraient rongées jusqu'à l'os. Le câble était d'autre part trop incliné pour que Malko puisse descendre par petites secousses...

Il eut soudain une idée. m D'un tour de rein. Il se redressa, décocha un coup de pied à son adversaire le plus proche afin de gagner quelques secondes et ôta sa veste. De nouveau, il plongea à plat-ventre sur le parapet, le corps à moitié dans le vide, juste au-dessus du filin. Etendant le bras, il passa sa veste tordue en tortillon autour du filin, s'en servant comme d'une poulie, serra de toutes ses forces les deux extrémités, et d'une détente, se projeta dans le vide.

Pendant une fraction de seconde, il se balançait comme un pantin suspendu à un parachute. Puis, le poids de son corps, le tira vers le bas. Accroché des deux-mains au tissu de sa veste, il commença à glisser à une allure vertigineuse vers le sol le long du filin, la veste pliée faisant office de poulie. Mais très vite une odeur de brûlé s'éleva du tissu. Echauffé par le frottement, il s'enflammait.

Malko descendait à toute vitesse, s'éloignant de la paroi rocheuse de la colline. Il devait avoir parcouru quarante ou cinquante mètres quand le tissu commença à se déchirer. Avec une petite secousse, la "poulie " s'affaissa d'une dizaine de centimètres. Impuissant, Malko se raccrocha autant qu'il le put, continuant sa descente infernale. Une seconde plus tard, il y eut un ultime craquement, la veste se déchira en deux et Malko tomba comme une pierre dans l'obscurité, les deux mains encore crispées sur les lambeaux de sa veste.

Son dos frappa avec une violence inouïe quelque chose qui céda avec un craquement. La douleur fut si vive qu'il 'se demanda si sa colonne vertébrale ne venait pas de se briser d'un coup. Puis il roula sur lui-même, le long d'une pente presque verticale, se cognant à de multiples aspérités, incapable de contrôler ou de ralentir sa chute. Brusquement, sa tête frappa quelque chose de dur, un éclair blanc l'aveugla et il ne sentit plus rien.

D'où elle se trouvait, Aliko ne voyait que des silhouettes indistinctes se détachant sur le fond plus clair de l'esplanade. Une excitation trouble envoyait de délicieux frissons au fond de son ventre. Elle aimait la violence, elle adorait voir des hommes se battre. Elle avait hâte que la correction soit terminée, pour que Kula l'emmène dans la Triumphant rouge et la prenne ensuite.

En plus, il lui avait promis un collier de chez Lalaouais dont elle avait follement envie.

Après le service qu'elle lui avait rendu c'était la moindre des choses. Elle réalisa brusquement qu'elle avait laissé ses socques posées

sur le parapet et quitta l'abri de la colonne pour aller les chercher. Au moment où elle entraînait dans la zone éclairée par les projecteurs, une voix l'appella: Alik!

C'était Kula, surgi de nulle part. Là-bas, à l'autre bout de l'esplanade, les cinq hommes n'étaient plus qu'une masse confuse. Alik se mit à courir vers son amant et s'arrêta net, en voyant son expression. La jeune Grecque n'était pas très intelligente, mais possédait l'instinct sûr des animaux. instantanément, elle déchiffra le regard des yeux noirs et une panique atroce la submergea. Kula allait la tuer.

D'un tour de rein, comme un animal surpris par un chasseur, elle fit demi-tour et partit en courant à l'aveuglette, la bouche ouverte, effleurant à peine le dallage de pierre.

Alik, viens!

La voix était volontairement douce, mais en se retournant, la jeune fille vit que Kula s'était mis à courir lui aussi. Folle de terreur, elle courait tout droit, en direction du parapet dominant le théâtre antique. Soudain, son pied nu heurta violemment une pierre. Elle poussa un cri de douleur, s'effondra en avant, se releva, entendit le " tap-tap " des semelles de Kula et repartit en avant en boitillant.

La rambarde n'était plus qu'à quelques mètres. La terreur d'Alik était telle qu'elle ne s'arrêta pas. D'un seul élan, elle bascula dans le vide, les mains en avant, sans songer que la mort l'attendait sur les gradins de pierre, cinquante mètres plus bas.

Malko ouvrit les yeux, aussitôt aveuglé par un brouillard doré, éblouissant, surréaliste. Il les referma vivement, puis laissa un peu de lumière filtrer à travers ses paupières. Au bout de plusieurs secondes, il parvint à distinguer la source de lumière, des énormes projecteurs qui éclairaient la colline du Parthénon. Le sang tapait dans sa tête, il était cotonneux ailleurs et il ne sentait plus ses membres. Il réalisa quand même qu'il était étendu sur le dos, le long d'une pente la tête vers le bas, en face du projecteur. Essayant de se lever sur un coude, il étouffa un cri de douleur. Il avait l'impression que des milliers de liens invisibles le retenaient au sol. Une panique atroce le submergea : il était paralysé!

Cette peur lui arracha des forces insoupçonnées. Il parvint à se dresser sur son séant et à regarder autour de lui. Tout lui revint d'un coup: Alik, les tueurs qui le traquaient, son évasion spectaculaire du Parthénon. Il était vivant. C'était un miracle. Il leva la tête aperçut à une distance qui lui parut vertigineuse, le parapet de pierre et le filin d'acier, à peine visible. Il se trouvait dans le jardin de Dionysos, au milieu des fouilles. Avec la conscience, l'angoisse réapparut. Combien de temps était-il resté évanoui ? Où étaient ses poursuivants ? en

examinant les lieux autour de lui, il comprit ce qui l'avait sauvé : lorsque sa veste s'était déchirée, sa chute avait été considérablement amortie par une pente herbeuse presque parallèle au filin d'acier. Un petit cyprès avait freiné sa chute, c'était le premier choc qu'il avait ressenti, ensuite les aspérités du sol l'avaient ralenti jusqu'à l'excavation où il s'était arrêté.

Criant de douleur et jurant, il parvint à se mettre debout. Sa chemise était en lambeaux, son pantalon fendu sur toute une jambe, du sang coulait sur son visage, d'une profonde entaille au cuir chevelu. Il avait perdu une chaussure. Mais son cerveau intimait à son corps l'ordre de fuir : ceux qui avaient voulu l'assassiner devaient être à sa recherche pour l'achever. Sa Seiko avait résisté à la chute. Il réalisa qu'il n'était resté évanoui que cinq ou six minutes.

En boitant, il se dirigea à travers le terrain escarpé vers le mur séparant le jardin de Dionysos, de la rue Thrassilliou, une voie étroite sinuant autour de la colline. Si ses adversaires venaient, ce serait par l'entrée principale donnant sur l'avenue Dyonissiou Aeropargitou.

Il crut qu'il n'atteindrait jamais le mur, tant ses muscles étaient douloureux. C'était atroce. Il avait l'impression que des épingles étaient enfoncées dans tout son corps. Il trainait la jambe, sa tête bourdonnait et il saignait sans arrêt. Arrivé au mur, il essaya de le franchir. Il se hissa et retomba. C'était au dessus de ses forces. Il alla plus haut, monta sur une vieille caisse et atterrit sur le faite du mur, hérissé de vieux tessons de bouteilles.

Heureusement, ils étaient émoussés.

Au même moment il entendit des appels venant de l'endroit qu'il venait de quitter. Lourdemment, il se laissa tomber dans la ruelle en pente se reçut sur les mains et les genoux, se meurtrissant encore un peu plus. Etourdi, il se releva et s'engouffra en courant dans une ruelle étroite et sombre plongeant au cœur de Plaka. Traînant les pieds, boitant à cause de sa chaussure manquante, haletant, la poitrine en feu. Il continua au hasard, tournant dans d'autres ruelles, se retournant sans cesse pour vérifier s'il n'était pas suivi. Il déboucha soudain dans une rue plus importante, extrêmement animée, bordée de tavernes, de boîtes, de boutiques ouvertes en dépit de l'heure tardive. Une foule dense s'y pressait, des touristes, des hippies, déambulant par grappes et même quelques Grecs rentrant chez eux.

Ebloui par le clignotement agressif des néons, Malko s'arrêta, pris de vertiges, secoué de nausées, couvert d'une sueur froide. Le portier d'un antre de Bouzoukis le regarda curieusement. Heureusement, un taxi tourna le coin, avançant au pas dans la foule. Malko lui fit signe et s'effondra à l'intérieur. Le chauffeur lui jeta tin regard intrigué. Malko lui donna le nom du Grande-Bretagne, et se laissa aller sur la banquette, au bord de la syncope.

Le concierge du Grande-Bretagne changea de visage en voyant Malko. A son expression, ce dernier réalisa son état. Il raconta une vague histoire de voyous qui l'avaient attaqué. Dix minutes plus tard, un médecin était à son chevet, le tâtant sous toutes les coutures. Il sentit qu'on enfonçait une aiguille dans son bras et il sombra presque aussitôt dans un profond sommeil. Krisantem, n'était pas encore rentré du Pirée.

Le colonel Dimitrios Mezonos vida sa tasse de café turc d'un seul coup, avalant du même coup une bonne partie de la lie. Cela ne le fit même grimacer. Il reposa la tasse d'un geste si sec que l'homme qui se trouvait en face de lui crut que la soucoupe allait se briser. Le colonel Mezonos leva sur lui des yeux gris, glacés et pleins de mépris.

Imbécile! laissa-t-il tomber.

Celui qui lui faisait face devait peser trente kilos de plus que lui. Massif, musclé, des mains d'étrangleur.

Son visage aux traits épais suait la méchanceté. Avec ses cheveux noirs rejetés en arrière, il faisait un peu danseur mondain empâté. Mais c'était un tueur. Pourtant, il ne répondit pas, baissa la tête et commença à bredouiller des explications compliquées sur un filin que personne n'avait remarqué et un véritable miracle.

Il n'y a pas de miracle, coupa sèchement Mezonos, il n'y a que de mauvaises préparations, Kula.

Il se leva fit le tour de son bureau et vint se placer dans le dos de l'homme immobile au garde à vous. Il resta là sans rien dire, sans faire un geste. Kula commença à transpirer à grosses gouttes. Plusieurs fois déjà, le colonel Mezonos avait lui-même tiré une balle dans la nuque d'un traître ou d'un maladroit, sans émotion et sans haine. Par conscience professionnelle.

C'était un homme qui n'hésitait pas à payer de sa personne. Un vrai Spartiate. On ne lui donnait pas ses 58 ans, tant il était musclé, mince, débordant de vitalité. Les cheveux très courts, la chemise impeccablement repassée, le pantalon au pli coupant, les chaussures noires, le col ouvert, le visage lisse, dur et paisible en même temps dégageaient une force tranquille. Dimitrios Mezonos était en profond accord avec lui-même.

Depuis la guerre civile, trente ans plus tôt, il menait le même combat. Les communistes occupaient alors la moitié du pays et tentaient de prendre le pouvoir. Mezonos les avait combattus, obstinément et féroce, choqué par les atrocités de l'Ordre Socialiste. Il avait vu les villageois, pendus, les gens kidnappés, emmenés en Albanie, les femmes tondues et violées.

Les communistes avaient fini par le capturer. Ils avaient essayé de le faire parler. Excédé par son silence méprisant, le commissaire

politique de l'unité rouge avait pris une paire de tenailles et broyé le testicule gauche du jeune officier, l'arrachant ensuite.

Lorsque Mezonos avait repris connaissance, il avait tenu cinq minutes avant que son second testicule subisse le même sort. Une infirmière communiste l'avait grossièrement suturé pour qu'il ne saigne pas à mort. Puis les hommes de Mezonos avaient repris le village.

Après trois mois d'hôpital le jeune sous-lieutenant était passé directement capitaine et avait repris le combat. Il s'était naturellement astreint à une vie spartiate, ne vivant plus que pour son métier. Ce qui l'avait très vite amené à se retrouver à un poste important de la Police Militaire de la Junte. Il était incorruptible, vivant pratiquement dans son bureau, couchant sur un lit de camp, ne sortant jamais, fumant peu, se nourrissant de fêta et de poisson sec. Et tenant des dossiers sur tout le monde.

En fuite, depuis le changement de régime, c'était encore un des hommes les plus puissants de Grèce. Car il avait gardé ses réseaux, ses partisans et de l'argent.

Beaucoup d'argent. Il méprisait la démocratie et détestait les Américains, depuis leur intervention à Chypre. Aussi continuait-il à tirer les ficelles dans le sens ou il voulait faire évoluer l'histoire. Le retour à un régime autoritaire.

Derrière le dos de Kula, il toussa légèrement, puis revint se planter en face de lui.

Tu es un imbécile, fit-il, mais j'ai encore besoin de toi.

Kula lui aurait baisé les pieds. Avec volubilité, il commença à expliquer que son erreur n'était pas si grande, que leur ennemi n'avait plus aucune possibilité de leur nuire.

Il trouvera autre chose! coupa le colonel. Il faut que tu me débarrasses de lui. Discrètement, tu comprends ?

Kula comprenait très bien. Il assura le colonel que la prochaine fois serait la bonne et quitta à reculons le petit bureau. Des piles de dossiers étaient entassés partout, débordant des armoires et des classeurs. Pour récupérer certains d'entre eux, le nouveau gouvernement grec aurait donné n'importe quoi.

Kula descendit l'escalier en courant. Les deux hommes qui gardaient le hall le saluèrent en souriant. Il sortit du jardin de la villa et monta dans sa triumph. De l'extérieur, rien ne signalait aux regards cette petite maison calme du quartier de Psychico entourée d'un petit jardin. Mais il y avait toujours à l'intérieur une dizaine de gardes armés jusqu'aux dents, un système de télécommunications ultra-moderne et une voiture prête à partir.

Malko se regarda dans la glace et comprit la réaction du Turc. Son



visage plein de griffures était marbré d'ecchymoses. Les yeux disparaissaient presque, soulignés de larges cercles noirs. Le corps ne valait guère mieux : marbré d'ecchymoses aussi, tous les muscles douloureux.

Cela faisait trois jours que Malko avait échappé aux tueurs et c'était la première fois qu'il mettait le pied hors de son lit. Elko Krisantem, ivre de rage et de chagrin, n'avait pas quitté son chevet. Sauf pour continuer ses contacts avec les Turcs du Pirée. Si le K.Y.P. était au courant de la tentative de meurtre, elle n'avait eu aucune réaction. Pas de nouvelles de Don Richard. Officiellement, Malko faisait du tourisme. Nafsika avait appelé, mais Malko ne lui avait pas parlé de l'accident.

Il essaya d'enfiler sa chemise et jura de douleur.

Aide-moi, demanda-t-il à Krisantem.

Aidé par le Turc, Malko mit quand même cinq minutes à s'habiller. Il avait l'impression d'avoir effectué un long séjour dans une essoreuse. Il ne pouvait pas pourtant passer le reste de son séjour à Athènes dans un lit...

Elko, vous allez conduire, demanda-t-il.

Le turc avait été récupérer la Mercédès à l'Acropole, le lendemain de l'attentat contre Malko. Ce dernier avait appris en lisant l'Athènes News lundi matin le sort d'Aliki Voulounis. Maintenant il n'avait plus aucune piste. Ses soupçons ne pouvaient s'étayer sur rien et, cependant, il était persuadé que le K.Y.P. était pour quelque chose dans l'épisode de l'Acropole.

Avec une grimace de douleur, il s'installa dans la Mercédès. Peu à peu, son cerveau recommençait à fonctionner.

Et vos amis du Pirée ? demanda-t-il.

Je leur ai dit la vérité, avoua Elko. Ils savent que les Grecs m'ont envoyé pour les infiltrer. Ils me donnent de faux renseignements que je transmets, au général Agathiou ?

Le visage du Turc s'assombrit.

A un de ses adjoints. Mais cela ne pourra pas durer. Les Grecs veulent des choses précises...

Encore un baril de dynamite. Le double-jeu, cela se terminait toujours mal... Si les officiers grecs du K.Y.P. s'apercevaient que Krisantem les avait trahis, ils n'aimeraient pas du tout.

Nous allons à l'Acropole, dit Malko.

Il voulait vérifier quelque chose. Qui étaient ceux qui avaient tenté de l'éliminer ? Pourquoi cet acharnement ? Il imaginait ce qu'avait été la mort d'Aliki, la poursuite sur l'esplanade déserte. Qui était le monstre derrière cette hécatombe, discrète et impitoyable ? Eagleton, Elias Ypirou, et maintenant Aliki, sans compter Léonidas.

Malko avait déjà deux fois échappé de justesse à la mort.

Maintenant, sa seule piste, c'était Kula, le " fiancé " d'Alikì. L'homme qui cherchait des tueurs

pour liquider Henry Eagleton. Mais comment le comprendre ?

En montant l'avenue Dyonissiou Arcopagitou, Malko aperçut sur sa droite, le filin qui lui avait sauvé la vie, ce qui restait de sa veste devait trainer dans les buissons du jardin. De minuscules silhouettes se penchaient par-dessus la rambarde de pierre. Cent mètres au-dessus de lui. Des touristes.

La cohue devant l'entrée du Parthénon était incroyable. Six cars pleins d'Allemands, de Français et de Japonais, guides au poing. Attendant patiemment sous les arbres pour aller cuire sur l'esplanade où il avait failli trouver la mort.

A petits pas, comme un vieillard, il se dirigea vers l'endroit où il avait franchi la clôture. Il examina les lieux, pensif. Le trou par lequel il était passé avec Alikì n'existait plus. Il avait même été réparé avec tant de soin qu'il pouvait se demander s'il avait jamais existé...

C'était troublant. Il connaissait trop la lenteur des Grecs pour ne pas s'étonner de la rapidité de la réparation. Il redescendit vers la Mercédès, de plus en plus perplexe. Une phrase de Léonidas lui revint en mémoire: la panne d'électricité le soir de l'assassinat de Henry Eagleton... Cela semblait impliquer la complicité de certaines autorités. Le visage souriant du général Agathiou s'imposa à lui. Il était certain que le patron du K.Y.P. en savait plus long qu'il, ne le disait.

On n'assassinait pas le chef de station de la C.I.A. à Athènes comme un vulgaire malfaiteur. Il devait y avoir quelque chose de colossal derrière tout cela... Malko essuya son front couvert de sueur.

Nous allons à l'ambassade US, dit-il.

Il éprouvait une furieuse envie de mettre les pieds dans le plat.

Don Richard ne pouvait s'empêcher de regarder les traits tuméfiés de Malko. Visiblement partagé entre la sympathie et l'agacement que lui causait son entêtement.

Vous trouvez vraiment normal qu'on tente à deux reprises de m'assassiner ? demanda-t-il.

Bien sûr que non, admit l'Américain. Mais...

La seule raison de ma présence à Athènes est le meurtre de Henry Eagleton, souligna Malko. Je dois donc en conclure qu'il y a un lien entre tous ces faits. Il m'est difficile de croire, étant donné ce que je sais déjà, que le K.Y.P. ne soit pas au courant. Et Alikì Voulounis. Pourquoi l'a-t-on supprimée ?

Ce n'est qu'une hypothèse, coupa Don Richard.

Elle a pu tomber accidentellement.

Dans cinq minutes vous allez me dire que j'ai rêvé, fit amèrement

Malko. Que je suis somnambule et que je me suis jeté moi-même du haut de l'Acropole pour m'entraîner en vue de mon prochain passage chez Barnum...

Don Richard arriva à s'extraire une grimace qui pouvait à la rigueur passer pour un sourire.

Allons, allons, fit-il. Ne vous énervez pas. Cette affaire a des ramifications importantes, c'est certain. Le K.Y.P. est peut-être au courant de certaines choses qu'il ne me communique pas. Mais cela ne va pas plus loin...

Malko n'en était pas certain.

Bon, dit-il fermement, vous me menez en bateau...

L'Américain eut une grimace désabusée.

My God, pourquoi ? Henry était Américain comme moi. Et je voudrais voir ses assassins punis.

Ça, j'en suis sûr, admit Malko. Mais il y a autre chose. Que je vais encore essayer de découvrir. Enfin, si on me trouve le cou rompu au pied de l'Acropole, faites moi enterrer à Arlington...

Il serra la main de Don Richard et sortit. Furieux de n'avoir pu briser le mur de silence. Bien sûr, il connaissait l'existence de Kula. Mais que pouvait-il faire ? Le suivre ? Cela mènerait à quoi ?

Pourtant, quelqu'un savait pourquoi Henry Eagleton avait été assassiné le jour de son anniversaire. Il en était de plus en plus persuadé.

Nafsika Agathiou.

Je vous avais dit qu'ils vous tueraient. dit Nafsika d'une voix altérée.

Elle regardait Malko en train de se déshabiller. Des hématomes marbraient encore tout son torse. Il s'allongea sur le lit avec une grimace de douleur. Aussitôt, Nafsika vint s'asseoir près de lui, posant sa longue main sur sa poitrine. Elle était venue dès que Malko lui avait téléphoné.

A son habitude, elle portait une robe-sac blanche qui dissimulait ses formes provocantes et des talons hauts. Malko fit aller et venir ses doigts du genou à sa cuisse, sentant avec plaisir le contact de la peau douce et tiède.

Nafsika se pencha et posa ses lèvres épaisses au creux de son épaule, puis se redressa, le visage grave. Une inspiration profonde gonfla encore sa poitrine.

Malko, dit-elle doucement, laissez tomber cette histoire. Cela ne servira à rien, ils sont plus forts que VOUS.

Malko chercha son regard.

Nafsika, maintenant, je sais qui sont les " ils ".

Une brusque lueur effrayée passa dans les yeux de la jeune femme.

C'est impossible!

Si, dit-il. Je sais le nom de l'homme qui a organisé le meurtre d'Henry Eagleton.

Qui?

Un certain Kula. n ancien de la police militaire de la Junte qui travaillait avec un certain colonel Mezonos.

De nouveau la peur remplit les yeux de Nafsika.

Il ne faut pas vous occuper de tout cela, répétait-elle. C'est idiot.

Nafsika, dit Malko, dans cette affaire, je ne cherche pas à aider la C.I.A. Mais Henry Eagleton était mon ami. J'ai l'impression que personne ne veut vraiment savoir la vérité.

Je comprends, dit la jeune femme, mais vos amis la connaissent...

Cela lui avait échappé. Elle se tut.

Que voulez-vous dire ? demanda Malko.

Nafsika semblait s'être débloquée d'un coup. Elle croisa les jambes, alluma une cigarette.

Henry Eagleton a su pourquoi on le tuait, dit-elle. Tous les hauts fonctionnaires de la C.I.A. le savent, mais ils ne vous le diront pas.

Mais pourquoi, bon sang! dit Malko, moi aussi je travaille pour la " Company ". Je ne suis pas un ennemi...

Il y a des secrets tellement brûlants qu'on ne les confie même Pas à ses amis, remarqua doucement Nafsika. Ne les blâmez pas. Peut-être veulent-ils seulement vous sauver la vie. Comme moi. Un de mes amis part pour Mykonos sur son bateau, allons avec lui.

Malko secoua la tête.

Non.

Il vit des larmes perler dans les yeux de Nafsika.

Vous êtes fou, dit-elle à voix basse, complètement fou. Ce qui vous est arrivé ne vous suffit pas ?

Je ne suis pas masochiste, dit Malko, mais quelquefois, je peux être très têtue. Je ne partirai pas d'Athènes tant que je n'aurai pas éclairci ce mystère.

Nafsika se leva d'un bond et écrasa sa cigarette dans le cendrier. Elle prit son sac, les traits crispés.

Vous êtes idiot, jeta-t-elle, complètement idiot.

Nous aurions pu partir tous les deux, échapper à tout cela. Tant pis pour vous.

Tant pis, dit Malko.

Elle traversa la chambre, ouvrit la porte et la claqua violemment derrière elle. Malko ne fit rien pour la retenir. Malgré tout, il éprouva un petit serrement de cœur. Il venait de perdre sa dernière et unique alliée. Il lui restait Krisantem qui ne pouvait servir à grand-chose. Et, de plus, il ne voyait pas, pratiquement, comment il allait renouer le fil de son enquête...

Déprimé, il s'arracha de son lit pour aller se servir une vodka dans le salon de sa suite. A travers la fenêtre, il aperçut l'Acropole, brillant dans le soleil couchant. Il ouvrit la porte de communication et s'arrêta sur le seuil, interdit.

Nafsika était là, effondrée dans un fauteuil, le visage inondé de larmes. Elle leva vivement la tête en le voyant, esquissa le geste de se lever, puis ne bougea pas. Malko s'approcha d'elle. Aussitôt, elle prit une de ses mains dans la sienne et la serra.

Je n'ai pas pu partir, murmura-t-elle. Je ne veux pas que vous mourriez..

Je n'ai pas envie de mourir, affirma Malko. Mais je ne veux pas abandonner mon enquête.

Il lui servit un grand verre de Perrier qu'elle but avidement. Lorsqu'elle eut séché ses larmes, elle dit d'une voix presque imperceptible.

Puisque c'est ainsi, allez voir un journaliste qui s'appelle Steffas. Il peut vous dire ce que vous voulez savoir.

Pourquoi me parlerait-il?

Si vous venez de ma part, il vous parlera. Vous lui donnerez ceci.

Elle lâcha la main de Malko et retira de son annulaire droit la bague en or qui ne la quittait jamais. Elle la posa dans la paume de Malko. Le bijou représentait une tête de lion délicatement ciselée, dont les yeux étaient deux émeraudes. Par la gueule entrouverte, on voyait les crocs aigus. Une pièce superbe.

Pourquoi me donnez-vous ce bijou ? demanda-t-il.

Parce que Georges Steffas saura que vous venez vraiment de ma part.

Qui est ce Steffas ? demanda-t-il.

Un journaliste. Il travaille à Kathimerini. Vous le trouverez là-bas.

Elle se leva, les yeux secs, et dit d'une voix amère:

Vous voulez savoir, vous allez savoir. Mais vous risquez de le payer très cher.

C'était le second journaliste à qui Nafsika envoyait Malko. Le premier s'appelait Ypirou.

## CHAPITRE 12

Un homme âgé, en bras de chemise, tapait comme un sourd sur une Remington qui datait de la guerre de Cent Ans. Absorbé par son travail, il ne s'aperçut pas immédiatement de la présence de Malko. Celui-ci en profita pour l'observer. Les cheveux étaient trop noirs pour ne pas être teints. Il portait d'épaisses lunettes d'écaille qui alourdissaient encore plus les traits épais de son visage levantin.

Malko avait du monter au cinquième, traverser une grande salle de rédaction et un couloir crasseux pour arriver à ce bureau minuscule donnant sur une cour. Sentant une présence, le journaliste leva la tête et s'arrêta de taper avec un regard interrogateur:

Georges Steffas ?demanda Malko.

C'est moi.

Malko ferma la porte derrière lui. Georges Steffas ôta la feuille de sa machine et lui adressa un vague sourire.

Je suis un ami de Nafsika Agathiou, annonça Malko. Je viens de sa part.

Au nom de la jeune femme, une lueur d'intérêt passa dans les yeux de Georges Steffas.

Il se leva et ota une pile de journaux qui encombraient l'unique chaise.

Il y a longtemps que je ne l'ai pas vue, dit-il en anglais, Que devient-elle?

Son anglais était chantant, mais presque parfait. Ses gestes avaient une élégance naturelle qui démentait son aspect lourdaud. Pendant quelques minutes, ils parlèrent de choses et d'autres. Visiblement, il se demandait ce que Malko lui voulait. A la fin, celui-ci se lança à l'eau.

Nafsika m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider dans certaines recherches que j'ai entreprises, commença-t-il.

Si je le peux...

Georges Steffas lui adressa un sourire affable

Je suis ou plutôt j'étais un ami de Henry Eagleton...

Instantanément, le journaliste changea d'expression. Le sourire disparut, ses traits semblèrent s'affaïsser, et il jeta un coup d'œil en direction de la porte, comme pour s'assurer qu'elle était bien fermée. Enfin, il dit d'une voix changée :

Malheureusement, je ne vois pas en quoi je peux vous aider. C'est une très triste affaire. Très triste. Nous, Grecs...

Malko avait prévu cette réaction. Il fouilla dans sa poche et en tira la bague à la tête de lion qu'il posa sur le bureau.

La réaction du journaliste fut extraordinaire. Pendant quelques secondes, il resta la bouche ouverte, comme frappé de paralysie, les yeux fixés sur le bijou comme si c'était un objet dangereux. Puis, à la stupéfaction de Malko, ses yeux s'embruèrent de larmes derrière ses grosses lunettes, les coins de sa bouche s'abaissèrent. timidement, il effleure la bague de ses gros doigts, Comme s'il avait peur de la briser. Son regard était noyé d'émotion lorsqu'il leva de nouveau les yeux sur Malko.

Elle vous l'à donné ? dit-il d'un ton à la fois incrédule et nostalgique.

Oui, dit Malko. Elle m'a dit que vous sauriez ce que cela signifiait.

On frappa à la porte du bureau et un garçon déposa un paquet de journaux frais et une maquette sur laquelle Steffas griffonna quelques mots, sa main gauche posée sur la bague. Dès qu'ils furent de nouveau seuls, Steffas scruta Malko avec intensité.

Je ne pensais jamais revoir cette bague, dit-il. Qui êtes-vous ?

Malko n'osa pas lui demander la signification de ce bijou. Il avait l'impression gênante de s'immiscer dans deux vies, de rouvrir des blessures. Mais il fallait avancer, poursuivre son enquête.

J'enquête sur la mort de Henry Eagleton, dit-il. A titre personnel. Nafsika m'a laissé entendre que vous pourriez m'aider.

Steffas hocha la tête.

Peut-être. Si elle me le demande. Mais pas ici. Je dois rester encore plusieurs heures. Nous bouclons. Ensuite, je vais à la télé. Si vous voulez, nous pouvons nous retrouver pour dîner. Il y a une taverne où je vais souvent, rue Nikis. Chez Nissos. Voulez-vous à neuf heures ?

J'y serai, dit Malko.

Georges Steffas lui serra la main. La bague était toujours posée sur son bureau.

A tout à l'heure, dit-il.

Kula Romanov s'extirpa de sa Lada déglinguée luttant contre sa mauvaise humeur. Les besoins de la filature l'avaient forcé à abandonner sa Triumph rouge un peu trop voyante. De plus, la disparition d'Aliko le privait des distractions sexuelles auxquelles il avait pris goût. Il était d'une humeur de chien.

Enfin, circuler dans le quartier de la place Omonia à cette heure, c'était défier Dieu. Il fallait se faufiler dans un magma d'autobus, au milieu d'un nuage noir de gas-oil qui piquait les yeux et la gorge. Aussi Kula

commençait-il à éprouver une haine personnelle pour l'homme qu'il suivait avec pour mission sa liquidation physique. Discrètement. Une affaire Eagleton suffisait. Mais Kula et ses amis étaient passés maître dans l'art de l'accident.

Dès que l'étranger blond eut pénétré dans l'immeuble de Kathimerini, Kula fonça vers un kiosque à journaux et décrocha le taxiphone rouge qui trônait sur une pile de magazines. Il mit une pièce d'un drachme et composa un numéro puis annonça :

C'est le bison. Passez-moi le chef.

La voix sèche du colonel Mezonos demanda quelques secondes plus tard :

Quoi de neuf ?

Kula murmura, la bouche collée contre l'écouteur, le son de sa voix étouffé par la circulation :

Il est à Kathimetini !

Il y eut un silence qui lui parut interminable à l'autre bout du fil, puis le colonel demanda

Qui a-t-il été voir ?

Je ne sais pas, avoua Kula. Je n'ai pas osé le suivre.

Il faut le savoir, dit sèchement Mezonos. Tu es là pour ça.

Il raccrocha avant que Kula ait pu dire un mot. Le Grec retourna à sa voiture, se réinstalla dans les sièges usés et prit un chewing-gum. Ce n'était pas facile de travailler avec le colonel. Mais c'était ça ou le pénitencier. Pas mal de gens lui auraient volontiers arraché les yeux et deux ou trois autres choses, s'ils l'avaient trouvé. Kula avait fait un peu trop de zèle pendant la Junte...

Maintenant, il attendait un retournement de la situation politique, en souriant à longueur de journée aux clients du Caravelle. A Athènes, il était relativement en sécurité, ayant exercé ses talents à Salonique. Un quart d'heure plus tard, l'homme blond réapparut. Seul.

La taverne Nissos était bourrée. A une table à l'écart trois vieux musiciens bavardaient entre eux, les mains posées sur leurs instruments. Ils venaient de jouer quelques minutes, chantant d'une voix cassée et se reposaient en sirotant de l'ouzo. Les garçons en tablier blanc circulaient entre les tables pleines d'animation, pour la plupart en plein air. Malko attendait, debout, près de l'entrée depuis dix minutes déjà, au milieu d'une douzaine de personnes. Il était neuf heures et demie.

Il commençait à s'inquiéter lorsque la lourde silhouette de Georges Steffas apparut derrière lui. Le patron accueillit le journaliste en l'embrassant et les conduisit à une table où on leur apporta aussitôt un pichet en zinc plein de vin blanc. Steffas avait de lourdes poches sous les yeux, comme s'il était épuisé. Il but un peu de vin et dit à Malko:

Il faut m'excuser pour ce matin. Il y avait longtemps que je n'avais pas eu de nouvelles de Nafsika...

Les musiciens se remirent à jouer, couvrant le bruit des conversations. Georges Steffas avait sorti son stylo et griffonnait sur la table. Il s'interrompit lorsque le serveur déposa sur la table l'éternelle salade à la feta et des poissons grillés.

Malko vit son regard se durcir tout à coup. A voix basse, Steffas lui dit:

Vous voyez les deux hommes près de la porte ?

Malko regarda dans la direction indiquée.

Oui?

Ce sont d'anciens policiers de la police militaire. Les deux hommes s'assirent. Malko eut soudain l'impression que son estomac se chargeait de plomb. Il venait de reconnaître un des tueurs de l'Acropole!



Georges Steffas, en voyant son expression, demanda ?

Vous les connaissez ?

Je crois, dit Malko. L'un d'eux. Il a essayé de me tuer.

Georges Steffas hocha la tête:

Alors, ce n'est pas une coïncidence, s'ils sont ici, Ce soir. Faites attention.

Il ne semblait pas effrayé lui-même. Comme s'il était intouchable.

Mais je croyais que le nouveau gouvernement avait épuré, remarqua Malko.

Les gros seulement, dit Steffas d'un ton désabusé. Ils ont trop de complices. Les gens ont encore peur après huit ans de dictature.

Ils mangèrent quelques minutes en silence. Puis Malko posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres :

Savez-vous pourquoi Henry Eagleton a été tué ?

Georges Steffas posa ses couverts et ota une arête coincée entre ses dents.

Oui, dit-il.

Il prit un peu de salade, un morceau de feta qu'il mâcha avec une lenteur exaspérante pour Malko.

C'est une longue histoire, dit-il enfin, presque sans bouger les lèvres. Longue et compliquée.

L'E.S.A., la police militaire, du temps de la Junte, s'occupait de tous les opposants politiques. C'étaient des gens très organisés et leurs archives étaient tenues à jour de façon parfaite. Lorsque la dictature s'est écroulée, les patrons de la Junte ont pu mettre ces archives à l'abri. Personne, jusqu'à ce jour, ne les a découvertes. Même pas la C.I.A., qui, grâce aux liens qu'elle entretient avec la Junte, en connaît le contenu.

Seules quelques-unes de ces archives ont pu être soustraites à la Junte. Une partie qui comporte des documents explosifs... C'est à cause de ceux-ci qu'Henry Eagleton a été assassiné...

Attendez, dit Malko, je ne comprends pas. Ceux que la Police Militaire interrogeait durant la dictature étaient des opposants, les gens qui sont maintenant au pouvoir. Qu'il y a-t-il dans ces archives? Les noms des bourreaux ?

Georges Steffas secoua la tête avec un sourire triste et presque amusé.

Oh non, ceux-là, tout le monde les connaît! Mais ces archives contiennent les preuves que certains membres du Gouvernement actuel ont collaborés avec les colonels ou ont été achetés par eux... Des preuves accablantes. C'est la raison pour laquelle les Américains s'y intéressaient. Imaginez par exemple qu'après la guerre 39-45, des Services Secrets aient eu la preuve que, disons, le Chancelier Adenauer ait travaillé pour la Gestapo. Vous imaginez les pressions qu'on aurait

pu exercer sur lui. En sous main...

Vous, voulez dire qu'Henry Eagleton avait ces documents? demanda Malko. Georges Steffas secoua la tête négativement.

Non, c'est moi qui les avais et qui les ai toujours, dit-il d'une voix tranquille.

Il but une gorgée de vin blanc et salua d'un sourire des amis à une table voisine. Malko n'entendait plus les voix cassées des musiciens. Une goutte de pluie tiède tomba sur le dos de sa main.

Georges Steffas se pencha à travers la table

Henry Eagleton a été imprudent, dit-il. Je lui avais promis de lui donner ces documents. Il en a parlé. Il a fait comprendre qu'il était prêt à s'en servir. Sans réaliser qu'il touchait à quelque chose de très dangereux... Pourtant, il connaissait la Grèce.

Malko n'avait plus faim. Il aurait préféré ne pas être venu à Athènes.

Vous voulez dire qu'il a essayé de faire pression sur certains membres du gouvernement actuel ? Grâce à ces archives les incriminant.

Exactement, confirma Georges Steffas. Il y a dans ces archives par exemple, les preuves qu'un membre du gouvernement actuel a reçu un prêt de deux millions de

drachmes, sans intérêt et sans garantie, pour acheter une maison à Glyfada, du temps des Colonels. Dans le dossier de ce prêt, il y a une lettre personnelle du général commandant la police militaire, ordonnant à la banque de l'accorder.

Voilà pourquoi Don Richard était si réticent... Mais il y avait encore beaucoup de points obscurs. Malko se sentit brutalement glacé d'horreur. Il venait tout droit de mener les tueurs à Georges Steffas.

Ceux qui ont tué Henry Eagleton, demanda-t-il, savaient que vous aviez ces documents ?

Georges Steffas eut un sourire indulgent et las.

Non, bien sur, sinon ils auraient tout fait pour les récupérer.

Mais alors, commença Malko.

Le vieux Grec haussa les épaules avec fatalisme.

Je sais ce que vous voulez me dire... Ils vous surveillent. Cela ne fait rien. Je n'attends plus grand-chose de la vie.

Mais pourquoi Henry Eagleton voulait-il faire chanter des membres du gouvernement grec ?

De nouveau Georges Steffas eut son sourire apitoyé.

Vous ne connaissez rien à la politique grecque, remarqua-t-il. La C.I.A. essaie de réparer les bêtises du State Department pendant le conflit de Chypre.

Les Américains possédaient des bases d'écoute en Turquie, qui surveillaient toutes les communications du sud de l'Union Soviétique.

Des bases vitales, parce qu'elles permettaient de discerner les départs de fusées intercontinentales. Seulement, les Turcs ont fermé les bases, lorsque les Américains ont refusé de leur livrer des armes.

Maintenant, dans cette partie du monde, les Américains n'en ont plus qu'une: Néamacri, au sud d'Athènes. Si on ferme celle-là, ils sont sourds et aveugles. Ils ne peuvent pas se le permettre...

Mais le gouvernement grec actuel n'est quand même pas pro-communiste, objecta Malko. Pourquoi fermerait-il cette base ?

Georges Steffas approuva. De l'air d'un professeur qui donne un bon point à un brillant élève.

Non, mais les Américains ont réussi à se brouiller à la fois avec les Turcs et avec les Grecs! A propos de Chypre! Le sentiment antiaméricain est très fort actuellement en Grèce. L'opinion publique ne veut plus des bases américaines. Y compris Néamacri. L'accord de renouvellement des bases est à l'étude depuis des semaines. Le gouvernement n'ose pas dire " non " aux Américains et ils ne peuvent pas dire " oui,," sous peine de déclencher des réactions populaires qui risqueraient de le renverser.

Alors, la C.I.A. a eu l'idée de faire pression sur certains ministres. (Georges Steffas soupera.) Une idée dangereuse qui a coûté la vie à Henry Eagleton.

C'est le gouvernement qui l'a fait exécuter? demanda Malko, stupéfait.

Oh non! affirma Steffas. Mais les personnalités mises en cause se sont retournées vers leurs anciens " protecteurs ". Ceux-ci haïssent maintenant la C.I.A. qui les a laissés tomber. Ils ont réagi avec une grande brutalité...

Bien sûr, le K.Y.P. est au courant, mais il ne peut pas intervenir. Les Américains aussi sont au courant, mais ils ne peuvent rien dire non plus.

Il faut laver son linge sale en famille.

Un ange passa, un paquet de linge sale dans les ailes, et s'enfuit épouvanté. Il faudrait une sacrée meute d'enzymes gloutons pour nettoyer tout cela.

Mais rien ne pourrait rendre la vie à Henry Eagleton. Malko éprouvait un écœurement profond. Il connaissait Eagleton. C'était un homme intègre, le contraire d'un maître chanteur. Seulement, la C.I.A. était un monstre froid qui ne connaissait que la raison d'Etat.

Pourquoi alliez-vous donner ces documents à Eagleton ? demanda-t-il.

Georges Steffas baissa les yeux et dit d'une voix morne:

Les Américains ont découvert grâce à un transfuge, que j'avais fourni des renseignements aux Soviétiques. Ils m'ont menacé de me donner au K.Y.P. Je risquais la prison.

Je n'ai plus beaucoup de temps à vivre... Je n'ai pas eu le courage.  
Mais pourquoi avez-vous travaillé pour les Russes, demanda Malko. Vous êtes communiste ?

Le journaliste eut un sourire amer.

Non, j'étais pauvre et amoureux. J'avais envie de la gâter, de l'éblouir. Elle était tellement belle, dit-il d'une voix extasiée. Je savais que cela ne durerait pas, mais c'est le plus beau souvenir de ma vie. Seulement, en Grèce, un journaliste ne gagne pas beaucoup d'argent... Alors, il y a eu les Soviétiques...

C'était Nafsika ?

Georges Steffas inclina la tête.

Oui. J'avais été faire un reportage sur elle. Quand elle était encore actrice.

Georges Steffas se tut et vida son verre de vin. Malko se retourna. Les deux tueurs avaient fini de dîner et, bavardaient. Les musiciens avaient définitivement rangé leurs instruments. Il y avait des tables libres un peu partout. Il se sentait à la fois soulagé et triste.

Qu'allez-vous faire de ces archives ? demanda-t-il.

Je ne sais pas, dit Steffas. Les brûler peut-être. Ou les rendre à ceux qui les veulent.

Je les voudrais, dit Malko, pris d'une inspiration subite.

Georges Steffas lui jeta un regard surpris.

Vous! Pourquoi? Vous m'avez dit que vous enquêtiez à titre personnel. Vous m'avez menti, vous travaillez aussi pour eux ?

Oui et non, dit Malko, embarrassé. C'est vrai, je suis un agent de la C.I.A. Mais je voudrais surtout qu'Henry ne soit pas mort pour rien. Il ne voulait pas ces archives pour lui. Il ne faisait qu'obéir aux ordres.

Georges Steffas se mit à jouer avec une boulette de pain.

Je ne sais pas si je peux faire cela. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui les ai. Je les ai confiées à quelqu'un en qui j'ai toute confiance.

Mais la C.I.A.? demanda Malko, ils n'ont plus essayé de vous les réclamer ? Ils savent sûrement. Eagleton n'a pas gardé cette information pour lui.

Je crois qu'ils ont été " choqués " par l'assassinat de Eagleton, expliqua le Grec. Ils attendent des instructions de Washington pour continuer. Et puis, ajouta-t-il avec un sourire triste, Henry Eagleton est mort pour rien. Parce que j'avais réfléchi. Je ne lui aurais pas donné ces archives. Sans le savoir, il bluffait.

Pourquoi?

Le journaliste eut un geste vague.

Oh, parce que... Je me suis affolé. L'autre histoire, c'est vieux. Je ne risque pas grand-chose. Quelques semaines de prison. Tandis que si je donne ces documents, les autres me tueront.

C'est votre dernier mot ?

Oui, je crois, dit Steffas. Si vous n'étiez pas venu de la part de Nafsika, je ne vous aurais même pas parlé. Maintenant, il faut que je m'en aille. J'ai du travail.

Il suppliait presque. Malko régla l'addition. Devant l'entrée de la taverne, des jeunes gens regardaient la télé du café voisin assis à même le trottoir.

Georges Steffas serra la main de Malko silencieusement.

Vous la lui rendrez. Elle est à elle.

Puis il lui tendit la bague à tête de lion.

Malko le regarda s'éloigner à pied dans la rue étroite, sa silhouette voûtée et un peu gauche. Il éprouvait un sentiment de malaise et de dégoût. Tout à coup, pris d'un pressentiment subit, il courut après le journaliste. elui-ci se retourna vivement en entendant les pas derrière lui. Son soulagement fut évident en reconnaissant Malko.

Je ne veux pas vous laisser rentrer seul. Ces hommes qui dinaient près de nous ont disparu, dit celui-ci. Je vais venir avec vous. Je rentrerai en taxi.

Mais c'est très loin, fit Steffas, j'habite près de l'aéroport.

Cela ne fait rien, dit Malko.

Ils montèrent dans la vieille Fiat 127 du journaliste. Celui-ci mit en route et démarra, manquant de peu le trottoir.

Si vous êtes fatigué, proposa Malko, je peux conduire.

Non, non, assura Georges Steffas, ça va.

Les rues d'Athènes étaient désertes à cette heure tardive. Ils descendirent le long du Temple de Zeus et s'engagèrent dans l'avenue Leoforos Sygrou menant à l'aéroport et à Glyfada. Georges Steffas roulait lentement, sur sa droite, tendu. Malko ne disait pas un mot, ruminant ce qu'il venait d'apprendre, cherchant un moyen de faire changer le journaliste d'avis.

Un peu plus loin, l'avenue se scindait en deux voies séparées par un très large terre-plein descendant vers la mer en pente douce. Il y avait très peu de circulation.

Des phares grandirent dans le rétroviseur. Une voiture allait les dépasser. Georges Steffas appuya encore plus sur sa droite. Le véhicule arriva à leur hauteur et, au lieu de les doubler, ralentit.

Attention ! cria Malko, brusquement alerté.

Il y eut un coup de klaxon, comme si le chauffeur de l'autre véhicule voulait attirer l'attention de Georges Steffas. Ce dernier, automatiquement, tourna la tête.

Aussitôt, un éclair aveuglant jaillit de l'autre voiture. Un faisceau lumineux qui frappa Georges Steffas en plein visage.

Le journaliste poussa un cri et donna un brusque coup de volant vers la droite. Malko vit ses mains se crispier sur le volant. Lui aussi

était ébloui, mais sa vision n'était pas aussi affectée, car il n'avait pas tourné la tête. Par contre, Steffas clignait des yeux, totalement aveuglé, affolé.

L'autre voiture accéléra brutalement et Malko la vit tourner dans un chemin de traverse qui rejoignait l'autre voie, remontant vers Athènes.

La Fiat se mit soudain à cahoter. Steffas était sorti de la chaussée, sans même s'en apercevoir, et roulait sur le bas-côté.

Attention, cria Malko. Freinez!

De la main gauche, il saisit le volant, essayant de ramener la voiture sur la route, mais le journaliste s'y accrochait désespérément, ne sachant plus où il se trouvait. Il semblait même avoir oublié l'existence du frein! Ils roulaient encore à près de 60!

Malko vit arriver un mur droit sur eux, avec une vitesse terrifiante. Steffas ne semblait pas le voir. D'un coup de coude, Malko ouvrit sa portière et se jeta dehors au moment où la Fiat 127 s'écrasait sur le mur d'une station-service Mobil.

## CHAPITRE 13

Le bruit des tôles écrasées de la Fiat 127 explosa dans la tête de Malko au moment où il roulait sur le sol. Après avoir parcouru quelques mètres qui ranimèrent les douleurs de ses anciens hématomes, il rebondit contre un grillage qui arrêta sa course sans trop de mal.

Il se releva grâce à un suprême effort de volonté et regarda en direction du mur, encore étourdi. Au même moment, une voiture freina et s'engagea sur le terre-plein où il se trouvait. Un taxi. Deux hommes en descendirent et coururent vers la Fiat 127 écrasée contre le rideau de fer de la station Mobil. Malko les rejoignit en clopinant. L'avant de la Fiat était complètement défoncé, le capot soulevé avait brisé le pare-brise. Avec un serrement de cœur, il distingua la silhouette de Georges Steffas effondré sur le volant.

Les nouveaux venus se précipitèrent sur la portière gauche et parvinrent à l'ouvrir.

Malko fit le tour du véhicule au moment où ils en sortaient le journaliste. Son cœur se serra: Georges Steffas avait perdu ses lunettes et du sang coulait à flot sur son visage, dégoulinant jusqu'au menton. Cependant il réagit, essayant d'ouvrir les yeux, balbutia quelques mots. Il ne paraissait pas très gravement atteint, en dépit de sa blessure spectaculaire. Sortant un mouchoir de sa poche, il tenta d'essuyer son visage. Pris de vertige, Malko dut s'appuyer à la voiture pour ne pas tomber.

Déjà, les deux hommes emmenaient Steffas jusqu'au taxi dont le

moteur tournait encore. L'un le poussa sur la banquette arrière et l'autre se remit au volant. Malko s'élança pour monter aussi dans le taxi, mais le véhicule démarra avant qu'il ne l'ait rejoint. Il le vit disparaître dans la voie de traverse qu'avait emprunté la voiture d'où avait jailli le faisceau aveuglant. Une autre voiture freina à son tour et un couple en descendit. Ils se précipitèrent vers Malko. Ils ne parlaient que grec et la communication était difficile. n le tâta sur toutes les coutures, on le traîna jusqu'à un bistrot encore ouvert...

Malko était ivre de rage. Il ne savait même pas dans quel hôpital on avait transporté Georges Steffas, mais était certain que le journaliste venait d'être victime d'une tentative d'assassinat, dont il avait été le témoin imprévu, personne n'ayant pu deviner qu'il allait monter avec lui...

Cinq minutes plus tard, le feu bleu tournant d'une ambulance apparut. Suivie d'une voiture de police. On força Malko à s'étendre, en dépit de ses protestations et on l'embarqua dans l'ambulance.

Je suis désolé, dit Don Richard, sincèrement désolé, Malko, mais " you know the rule "... (Vous connaissez la règle du jeu)

Je sais, fit Malko sombrement.

L'Américain demeura silencieux, secouant la tête, l'air accablé. L'explication avait été orageuse entre les deux hommes, Malko ayant débarqué dans le bureau du

Numéro 2 de la C.I.A. à Athènes, le crâne bandé, lourd de tout ce qu'il avait appris la veille. Richard l'avait écouté, impassible en apparence. Ce n'était qu'après être certain que Malko ne bluffait pas et savait vraiment pourquoi on avait abattu le chef de station de la C.I.A., qu'il avait Consentit à discuter du sujet. L'explication de son silence était très simple. Il s'agissait d'une opération ultra-secrète de la " Company " et, seules les personnes possédant la "clearance" de Washington avaient le droit d'être mises au courant. Ce qui n'était pas le cas de Malko... Maintenant, l'Américain paraissait plutôt soulagé de pouvoir en parler.

Tout ce que vous a dit Steffas, est vrai, confirma-t-il. Washington nous a demandé de ne rien poursuivre, tant qu'ils n'auraient pas réévalué la situation.

Le sang cognait dans la tête de Malko. Tous ses hématomes étaient de nouveau douloureux, ses yeux d'or étaient striés de points verts. Pourtant, en dépit de son état physique, il avait l'esprit parfaitement clair.

Il pointa le doigt sur la grande photo de Georges Steffas qui tenait cinq colonnes de la première page de Kathimetini: e

Ils l'ont assassiné! Il n'était que légèrement blessé.

D'après le journal, Georges Steffas était mort dans le taxi qui l'amenait à l'hôpital. D'un enfoncement de la boîte crânienne... Le passager un ouvrier du bâtiment en chômage, donnait son témoignage. Malko était certain que Steffas souffrait seulement d'une coupure profonde du cuir chevelu... Par contre, il se souvenait des tuyaux de plomb des tueurs de l'Acropole... Ses adversaires avaient vite réagi. Sans la présence de Malko dans la voiture, c'était l'accident parfait. Un conducteur fait un écart sur la route après un repas trop arrosé et se tue bêtement... Les deux hommes l'avaient achevé dans le taxi.

Voilà pourquoi ils étaient si pressés de s'enfuir.

Nous ne reverrons jamais les documents, soupira Don Richard.

Ils ont du utiliser un laser. Les gens de la Junte s'en étaient déjà servi dans d'autres circonstances.

Georges Steffas habitait seul ? demanda Malko.

Don Richard hocha la tête. Cette fois, il ne cherchait plus à raconter des histoires.

J'y ai déjà pensé. J'ai envoyé quelqu'un ce matin.

La porte avait été forcée... Ils sont passés avant nous.

Votre ami Agathiou est sûrement au courant, remarqua Malko.

Richard eut un soupir découragé.

Que pouvons-nous faire ? Dénoncer cet accident comme un assassinat politique ? Nous n'avons aucune preuve. Souvenez-vous de "Z". Ce sont des spécialistes. Au besoin, ils feront disparaître les comparses.

Y a une chose à faire, dit Malko. Retrouver les documents de Steffas et s'en servir.

Oui, mais où sont-ils ? demanda l'Américain. Si les autres ne les ont pas déjà récupérés, la personne qui les a n'osera pas bouger, après ce qui est arrivé.

Malko avait le cœur serré. Pauvre Georges Steffas.

C'est lui qui était responsable de sa mort.

Quand l'enterre-t-on ? demanda-t-il.

Demain matin.

La vieille Chevrolet station-wagon aménagée en corbillard attendait que tous les assistants soient sortis de la petite église ronde de l'avenue Georgiou, en bordure de la mer, presque à Glyfada. Selon la coutume grecque, une guirlande de lampes électriques entourait le cercueil noir et argent, visible à travers les glaces du corbillard.

Malko échangea un regard avec Nafsika. Elle avait les yeux rouges et ses lèvres semblaient avoir minci. Sans s'être concertés, ils s'étaient retrouvés à l'enterrement. Le vent violent qui soufflait de la mer collait sans cesse la jupe noire sur ses jambes somptueuses. La Grecque était



entièrement en noir comme si elle portait le deuil de son mari. A son doigt brillait la bague à tête de lion.

Je lui avais toujours dit que si un jour, j'avais un grand service à lui demander, je lui enverrais cette bague, murmura-t-elle.

Sa voix se brisa. Le corbillard fit ronfler son moteur.

Une voiture s'arrêta soudain en face de l'église, comme pour laisser passer les gens qui sortaient. Une petite Austin rouge, une femme au volant. Malko n'y aurait pas prêté attention, si la conductrice n'avait pas tourné la tête vers le corbillard.

Ses traits étaient crispés de douleur. Elle regarda le cercueil pendant quelques secondes puis démarra brusquement, en direction d'Athènes. Elle avait un profil irrégulier avec des cheveux très noirs ramenés en chignon et un menton empâté. Malko murmura à Nafsika:

Vous avez vu cette femme dans la voiture ?

C'était la dernière maîtresse de Georges, dit Nafsika à voix basse. Une princesse égyptienne réfugiée ici depuis Farouk, Kalimiri. Elle tient une bijouterie au Hilton.

L'Austin rouge était déjà loin. Une idée frappa Malko. Aveuglante. Et si c'était à cette femme que Steffas avait confié les archives de l'E.S.A. ? Cela expliquerait pourquoi elle n'avait pas voulu venir à l'enterrement. Pour ne pas attirer l'attention sur elle. Sinon, elle aurait été là. Il y avait plusieurs femmes dans l'assistance qui devaient avoir eu des liens sentimentaux avec

le journaliste.

Le corbillard démarra lentement. Barbe au vent, un pope sortit de l'église, posant un regard impudique sur les jambes de Nafsika, avant de reprendre une attitude de circonstance.

Monsieur, vous désirez?

Le sourire commercial luttait bravement contre la tristesse des traits tirés. Malko se dit que Kalimiri, en dépit de son nez bosselé avait dû être une très jolie femme. Il lui restait le charme discret d'une quarantaine épanouie, très sage avec un chemisier opaque et une jupe plissée. Malko lui rendit son sourire. La bijouterie était vide à part lui. Il s'y était précipité tout de suite après l'enterrement. Sans même passer prendre Krisantem au Grande-Bretagne. Il avait pris le maximum de précautions pour ne pas être suivi, pénétrant dans le Hilton par la taverne comme s'il allait y déjeuner. Maintenant, il connaissait les méthodes de ses adversaires.

Je ne viens pas acheter de bijoux, dit vivement Malko. J'étais un ami de Georges Steffas...

Les yeux de l'Egyptienne s'assombrirent, les coins de sa bouche s'abaissèrent imperceptiblement.

Un ami, mais...

Je me trouvais dans la voiture avec lui quand il y a eu l'accident... dit Malko.

Kalimiri se mordit la lèvre inférieure. Malko avait appuyé intentionnellement sur le mot " accident". L'Egyptienne le fixa, avec un mélange d'interrogation et de peur.

Je suis un ami de Nafsika Agathiou, dit-il. Vous pouvez lui téléphoner pour vérifier...

Kalimiri hocha la tête.

Je vous crois. Maintenant, je me souviens, je vous ai aperçu à l'enterrement. Comment cela s'est-il passé ? continua-t-elle avidement. Vous étiez là quand il est mort ?

Non, dit-il. Il était vivant quand on l'a sorti de la voiture. Blessé légèrement. C'est après...

Je vois, dit-elle, je m'en doutais.

Elle s'assit et serra ses mains entre ses genoux pour les empêcher de trembler. Malko avait honte de la torturer. Il fallait pourtant aller plus loin.

J'ai besoin de vous, dit-il. Georges Steffas devait me communiquer certains documents aujourd'hui. Il m'avait dit qu'ils étaient en votre possession...

Kalimiri sembla se recroqueviller d'un coup.

Quels documents ? murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Les archives de l'E.S.A.

Kalimiri demeura un long moment silencieuse puis elle leva les yeux sur Malko, les traits durcis, la voix sèche.

Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Vous avez du vous tromper. Je suis heureuse d'avoir pu parler de Georges. Maintenant, si...

Elle marchait déjà vers la porte.

Malko ne bougea pas. Que faire ? Il ne pouvait pas la torturer et il y avait des centaines d'endroits où l'Egyptienne pouvait avoir caché les archives de l'E.S.A. Ils se toisèrent un moment en silence. Un client entra dans la boutique et Malko s'absorba aussitôt dans la contemplation de pendentifs...

Le client ressortit sans rien acheter. Malko leva les yeux et remarqua un homme arrêté dans la galerie marchande, juste en face de la bijouterie, plongé dans la contemplation d'un étalage de prêt-à-porter féminin. Bizarre. Il aperçut son visage reflété dans la vitrine et son cœur lui sauta dans la gorge. C'était Kula... Cela signifiait que, dès qu'il aurait le dos tourné, les tueurs de en l'E.S.A. s'attaqueraient à Kalimiri! Comment avait-ils déjoué les précautions de Malko. C'était diabolique! Il se retourna: Kalimiri le toisa, intriguée par son expression.

Que se passe-t-il ?

L'homme en face, dit-il. Il vous surveille. Il m'a suivi.

L'Egyptienne devint grise, essayant de ne pas regarder le large dos de Kula.

Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

Malko décida d'être brutal.

Qu'ils veulent les documents à tout prix. Vous le savez. S'ils vous suspectent de les avoir, ils feront n'importe quoi. Ils vous tortureront, ils vous tueront.

Comme Georges Steffas.

La bijoutière regardait Kula visiblement paniquée. Malko s'en voulait à mort. Peu à peu, le sang se retirait du visage de l'Egyptienne.

Pour qui travaillez-vous ? demanda-t-elle brutalement. Les Russes ou les Américains ?

Les Américains, dit Malko. Georges le savait.

Il ignorait totalement vers qui allaient les sympathies de l'Egyptienne. Celle-ci le fixait intensément. Soudain, dans ses yeux, il vit qu'elle avait pris une décision. Il ignorait encore laquelle.

## CHAPITRE 14

Kalimiri fixait d'un regard absent le large dos de l'homme arrêté en face de la vitrine, de l'autre côté de la galerie marchande. Malko voyait à la crispation des muscles de ses mâchoires, l'effort qu'elle faisait pour ne pas montrer sa panique. Enfin, elle posa les yeux sur lui, avec un regard grave et désespéré.

J'ai une fille, dit-elle. Georges est mort. Je ne saurai jamais si vous me dites la vérité. Mais cela ne fait rien. Je n'ai jamais cessé d'avoir peur depuis le jour où il m'a confié ces archives de l'E.S.A. Si vous les voulez, prenez-les.

Malko n'éprouva même pas de joie. Simplement, il alla jusqu'à la porte de glace et tourna le verrou. En se redressant, il demanda: Où sont-elles?

Maintenant qu'il était plongé dans l'action, il se sentait de nouveau froid et maître de lui. Sa tête et son dos le faisaient encore souffrir, mais ses nerfs le porteraient jusqu'à la fin. Comme toujours. Il devait échapper à ceux qui le surveillaient.

ici, au sous-sol, dit l'Egyptienne. Dans le coffre où je range les bijoux.

Elle prit un trousseau de clefs dans un tiroir, puis, Malko sur ses talons, s'engagea dans un escalier en colimaçon menant à un minuscule sous-sol vide. La

porte d'accès d'une chambre forte tenait toute la paroi du fond. Kalimiri se pencha sur les serrures. Malko, aux aguets, guettait les bruits du rez-de-chaussée. Ne croyant pas encore à sa chance.

La porte du coffre s'ouvrit silencieusement. La moitié en était occupée par un gros sac de cuir jaune fermé par un cadenas. Kalimiri le tira à l'extérieur et se tourna vers Malko, après avoir refermé la porte qui claque.

Voilà, dit-elle.

De nouveau ses yeux s'étaient remplis de larmes. Elle ajouta:

Je lui avais dit de ne pas se mêler de cela. S'il m'avait écoutée, il serait encore vivant. Partez maintenant.

Elle restait là, le dos appuyé au mur, les pupilles agrandies, tout à coup, les mains posées sur ses cuisses, à plat.

\* Vous ne remontez pas ?

Elle secoua son chignon:

Non. Je reste un peu. Le jour où Georges m'a apporté ce sac, nous avons fait l'amour ici. Nous ne pouvions le faire que dans des endroits impossibles parce que mon mari est très jaloux. Maintenant, cela n'arrivera plus jamais.

Respectant son phantasme, Malko prit le sac et put à peine le soulever, tant il était lourd.

Au moment de disparaître dans l'escalier, il vit que Kalimiri était toujours dans la même position, les yeux fermés, le bassin en avant comme si elle était en train de faire l'amour avec un partenaire invisible. Il se colleta avec le lourd sac dans l'escalier étroit, émergea dans la boutique. D'un coup d'œil, il vérifia la présence de Kula. Il tenait à ce qu'on le voit sortir de la bijouterie avec le sac. Ainsi, ses adversaires sauraient que ce n'était plus la peine de s'attaquer à la maîtresse de Georges Steffas.

Il ouvrit le verrou et poussa la porte, tirant le lourd sac de la main gauche. Il avait environ trente mètres à parcourir pour atteindre le trottoir où les taxis chargeaient, à l'entrée principale du Hilton. Au milieu de la foule, il y avait peu de chance d'interruption brutale. L'homme qui le surveillait se retourna en le voyant sortir. Malko l'ignore et se hâta vers la porte tournante, trainant son fardeau.

Son suiveur resta d'abord cloué sur place par la surprise. Puis Malko le vit se précipiter vers les téléphones du hall.

Lui, franchit la porte tournante et fonça vers le portier galonné en bleu:

Un taxi, demanda-t-il. Vite, je suis pressé.

Le portier donna un coup de sifflet strident et un taxi se détacha de la file pour venir stopper devant eux.

Malko s'installa à l'arrière, son sac à côté de lui. Kula jaillit de la porte tournante au moment où le taxi démarrait. Il s'arrêta, cherchant des yeux Malko.

A l'ambassade américaine, dit celui-ci.

Heureusement, c'était un kilomètre plus haut dans l'avenue

Vassilissis Sofias. Le taxi démarra. Malko aperçut Kula gesticulant frénétiquement vers le taxi suivant. Malko se pencha vers son chauffeur, un Grec énorme à la nuque rasée et huileuse, et lui tendit un billet de 100 drachmes.

Je suis pressé.

Hautement motivé, le grec écrasa aussitôt l'accélérateur et le poussif taxi gris, fit un bond en avant. La circulation était fluide. Le temps de calmer les battements de son cœur, Malko vit surgir les colonnes carrées de l'ambassade américaine. Il se retourna: le taxi de Kula était juste derrière lui. L'arrivée risquait d'être délicate...

Tournez dans Odos Lachitos, dit-il au chauffeur et entrez dans la cour.

Le chauffeur obéit, utilisant l'entrée latérale et s'arrêta à côté de la Chrysler blindée de l'ambassadeur.

Le second taxi s'arrêta juste derrière eux et la silhouette massive de Kula en jaillit. Malko était déjà en train de tirer son sac dehors sous les yeux éberlués de son chauffeur. Kula s'approcha de ce dernier et l'apostropha en grec. Puis, il se rua sur Malko et tenta de lui arracher le sac. Malko cria aussitôt au chauffeur:

Help me!

Celui-ci sortit de son véhicule, visiblement embarrassé. Trois des policiers grecs en civil gardant l'ambassade accouraient et apostrophèrent les deux taxis.

Vous n'avez pas le droit de stationner là! Allez dans le parking en haut.

Eux parlaient anglais.

Aidez-moi à transporter ce sac à l'intérieur, demanda Malko. Il contient des documents destinés à Mr. Richard, le second secrétaire.

Kula aussitôt, interpella en grec les policiers. Un de ceux-ci, l'air horriblement embarrassé, dit à Malko:

Il dit que vous les lui avez volés, que ce sac lui appartient!

Cet homme est recherché, dit Malko, c'est un ancien policier de l'E.S.A.

Kula continuait à parler grec, s'adressant alternativement au chauffeur de taxi qui avait posé son énorme patte sur le sac et aux trois policiers. Malko comprit qu'il n'arriverait pas à leur arracher le sac. Il se tourna vers un des policiers.

Allez prévenir immédiatement Mr. Richard.

A ce moment, attiré par le bruit de l'altercation, le sergent des Marines, en grand uniforme qui commandait les gardes américains de l'ambassade, apparut derrière la porte vitrée. Malko lui fit signe de s'approcher et l'autre arriva à pas lents.

J'ai dans ce sac des documents intéressant la sécurité des Etats-Unis, expliqua Malko en anglais. Ils sont destinés à Mr. Richard. Ces

personnes veulent s'en emparer...

Qui êtes-vous, Sir ? demanda le Marine, plein de suspicion.

C'est un voleur, rugit Kula en anglais, ce sac m'appartient.

Appelez immédiatement Mr. Richard sur le poste 5643, intima Malko. Je suis Mr. Linge.

Il sortit de son portefeuille sa carte de l'U.S.I.S. et la lui mit sous le nez. La vue du document décida le Marine. De plus, il connaissait l'appartenance de Don Richard à la C.I.A.

Vous autres, ne bougez pas, dit-il aux policiers grecs. cette histoire n'est pas claire. Que personne ne touche à ce sac.

A grandes enjambées, il repartit à travers le hall, laissant tous les protagonistes en présence. Aussitôt, Kula interpella de nouveau en grec, d'une voix pressante, les trois policiers. A travers la glace du hall,

Malko pouvait voir le Marine au téléphone. Pourvu que Don Richard soit là. Si Kula parvenait à s'enfuir avec le sac, il ne le reverrait jamais.

Deux Marines jaillirent du hall, un M.16 à la main. Le sergent suivait, en train d'ouvrir l'étui de cuir glacé blanc de son colt 45 réglementaire, tout en courant.

Les instructions téléphoniques de Don Richard avaient été précises et brutales.

Il était temps.

Kula et le chauffeur de taxi avaient presque remis le sac dans le taxi, en dépit de l'opposition de Malko, les trois policiers grecs ne levant pas le petit doigt... Kula lâcha le sac, hésitant devant les trois Marines.

Malko s'en emparait déjà. Comme Kula faisait mine de lui arracher le sac de cuir, le sergent s'interposa, colt au poing.

Laissez-le, Sir.

Un des policiers grecs tenta d'intervenir.

Sergent, cet homme a surpris en flagrant délit la personne qui se trouve ici, en train de voler ce sac au Hilton.

Le sergent secoua la tête sans répondre. Il avait reçu des ordres précis de Don Richard.

Le groupe demeura figé quelques secondes. Puis, Kula interpella d'un air furieux les policiers grecs. Avec hésitation, ils s'avancèrent vers Malko. Automaatiquement un des Marines, pointa son M.16 sur eux. On frôlait l'incident diplomatique. Fermement, le sergent posa la main sur le sac.

Nous sommes en territoire américain, dit-il : vous n'avez pas autorité pour agir ici. Cet homme désignant Malko sera gardé à l'ambassade le temps des vérifications. Vous pouvez venir aussi.

Take it, ordonna-t-il à un des soldats.

Un second garda son M.16 braqué sur les Grecs. Les policiers restèrent de glace. Mais, dès que le petit groupe se fut éloigné vers la porte de l'ambassade, trainant le sac, Malko entendit Kula les apostropher furieusement.

Au moment où ils franchissaient la porte du hall, il vit les policiers grecs se mettre à courir vers eux. Cette fois, Kula avait eu les mots qu'il fallait. Malko empoigna le sac et lui fit franchir la porte séparant le hall des services de l'ambassade. Puis, se retournant, il écrasa le bouton qui commandait la fermeture électrique des grilles d'acier doublant toutes les portes.

Avec un claquement sourd, toutes les grilles du rez-de-chaussée glissèrent dans leurs rainures et se fermèrent en même temps. Les policiers grecs s'immobilisèrent de l'autre côté, impuissants et furieux. Kula hurla :

Arrêtez, c'est une honte

Malko et le sergent achevèrent de trainer vers l'ascenseur le sac qui contenait la clef du pouvoir en Grèce, sous l'œil ahuri des visiteurs de l'ambassade.

Les vociférations de la foule assiégeant l'ambassade américaine depuis deux heures parvenaient à peine à franchir les glaces épaisses du bureau de Don Richard.

Kula et ses amis avaient fait vite. La dernière édition d'Elefteros était sortie en annonçant que des rumeurs couraient, selon lesquelles les Américains seraient sur le point de vendre aux Turcs des missiles sol-sol... La manifestation " spontanée " avait suivi.

Vous avez fait du bon travail, fit d'un ton volontairement calme Don Richard. Je dirai même du fichtrement bon travail.

L'Américain avait du mal à dissimuler sa jubilation. Les télex de la salle du chiffre crépitaient, envoyant à Washington le résumé des archives de l'E.S.A. au fur et à mesure qu'elles étaient décryptées. Un représentant du ministère de l'Intérieur grec se trouvait chez l'ambassadeur Afin de transmettre une protestation contre l'ingérence des " Marines " américains dans un fait-divers grec.

Malko se sentait étrangement vide et triste, en dépit de son fantastique succès. Il avait coûté trop cher.

Je ne m'explique pas une chose, remarqua-t-il. La Junte était anti-communiste. Pourquoi ses partisans veulent-ils vous empêcher d'espionner l'Union Soviétique ?

Par haine, dit Don Richard. Ils haïssent encore plus les Turcs que les Russes. En ce qui vous concerne, je vais vous faire partir dans un avion militaire le plus vite possible. L'ambassadeur vous prendra dans sa voiture.

Malko allait approuver lorsqu'une pensée angoissante lui traversa

l'esprit.

Et Krisantem!

Le Turc devait se trouver au Grande-Bretagne. Il se rua sur le téléphone, appela sa suite. Pas de réponse. Il raccrocha. Don Richard l'observait, une grande ride au milieu du front.

Pouvez-vous appeler le général Agathiou ? demanda Malko.  
Krisantem est peut-être au K.Y.P.

L'Américain appuya aussitôt sur le bouton de l'interphone:

Appelez-moi le général Agathiou au K.Y.P. De toute urgence.

Trente secondes plus tard, le téléphone sonnait. Don Richard brancha le haut-parleur sur son bureau, pour que Malko entende la conversation. Les deux hommes échangèrent quelques banalités. Le général ne mentionna pas l'opération " archives ". Finalement, Richard demanda:

Avez-vous vu Mr Krisantem aujourd'hui ?

Non. Je ne crois pas qu'il soit venu, dit le général d'une voix égale.

Malko sentit son cœur se serrer. L'autre avait répondu un dixième de seconde trop vite. Il fit signe à Don Richard. Quand il eut raccroché, Malko expliqua:

J'ai peur qu'ils essaient de faire pression sur moi.

J'espère que Elko n'est pas tombé entre leurs mains.

J'espère aussi, fit Don Richard.

Pas excessivement concerné.

Entre des documents permettant de faire pression sur le gouvernement grec et un tueur à gages turc, la " Company " n'hésiterait pas pendant une année-lumière. Malko le savait. Mais à ses yeux, Elko était au moins aussi précieux que les archives de l'E.S.A. Ce n'était sûrement pas le point de vue de la C.I.A.

Malko essayait de ne pas consulter sa Seiko toutes les trois minutes. Il était cinq heures. La foule qui cernait l'ambassade avait fini par se disperser, mais il n'y avait toujours aucune nouvelle d'Elko Krisantem... Cinq heures que Malko avait laissé des messages au Grande-Bretagne. Il était de plus en plus inquiet. Le Turc était extrêmement sérieux. S'il n'était pas revenu à l'hôtel, il y avait une raison grave.

La porte s'ouvrit sur Don Richard, un Pepsi-Cola à la main.

Toujours rien?

Rien, dit Malko, ils l'ont sûrement enlevé.

L'Américain s'assit et alluma une cigarette.

Je vais finir par le croire...

Que pouvons-nous faire ? demanda anxieusement Malko.

Ecoutez, fit Don Richard, ne nous faisons pas d'illusions. Nous ne pouvons rien de plus qu'une protestation diplomatique et encore! Il



n'est mène pas citoyen américain... Je peux seulement vous dire que nous vous donnerons tous les appuis officiels, si besoin est.

Malko remercia et retourna dans le bureau vide qu'on avait mis à sa disposition. Les sandwiches qu'on lui avait apportés se desséchaient. Malko but une grande gorgée de Perrier. L'angoisse lui desséchait la gorge. Il lui était impossible d'avaler quoi que ce soit. Il ne pouvait même pas sortir de l'ambassade. En ville, il était en danger de mort. Il se maudissait d'avoir emmené Elko Krisantem. En dix ans, une profonde amitié s'était nouée entre les deux hommes - fortement teintée de respect du côté de Krisantem - et Malko ne voulait pas laisser tomber le Turc comme la C.I.A. allait tenter de l'en persuader. Le téléphone sonna. Malko sauta sur le récepteur.

Allo ?

Mr. Malko Linge ? demanda la voix chantante d'une standardiste de l'ambassade. Un appel de l'extérieur pour vous.

Le cœur de Malko battit follement. Il y avait quelquefois des miracles. Krisantem avait pu aller voir ses Turcs. Ou n'importe quoi.

Malko ?

C'était la voix de Nafsika Agathiou. Tendue, méconnaissable. L'excitation de Malko tomba d'un coup, remplacée par un froid glacial.

Qu'y a-t-il ?

Il faut que je vous voie tout de suite. Je vous attends. Au-Grande-Bretagne. Dans votre suite.

Il y eut un blanc comme si quelqu'un, près d'elle, avait mis la main sur l'écouteur, puis de nouveau, la voix tendue inquiète, répéta :

Venez tout de suite.

On raccrocha. Malko était encore en train de réfléchir lorsque Don Richard entra dans le bureau. L'air soucieux.

On a enregistré la communication, dit-il. N'y allez pas, c'est un piège. Tout ce que vous pourrez tenter sera inutile.

Je ne peux pas abandonner Krisantem, dit-il. En plus, je crois qu'ils ne tenteront rien directement contre moi.

Malko venait de réaliser qu'il ne courait pas de risque en sortant de l'ambassade. Ses adversaires savaient qu'il serait le seul à être prêt à discuter pour récupérer le Turc.

Faites attention, répéta Don Richard. Une fois sorti d'ici, je ne peux plus rien pour vous.

Je sais, dit Malko. Vous avez fini d'examiner les archives de l'E.S.A.

?

Le visage de l'Américain s'éclaira.

Je crois que nous aurons quelques bons arguments. Rizospastis, l'organe du Parti Communiste Extérieur, se ferait une joie de publier certains de ces documents... Tenez, venez voir.

Malko le suivit. L'Américain prit sur son bureau plusieurs

photocopies de chèques. Le nom du destinataire était celui d'un membre du gouvernement en exil pendant la dictature.

Ces chèques ont été tirés sur un compte contrôlé par la Junte, expliqua l'Américain.

Malko approuva distraitement. Il ne pensait qu'à une chose: récupérer Krisantem.

Nafsika, les yeux rouges, comme si elle avait pleuré, se tenait très droite, dans une bergère de la suite occupée par Malko. Sa jupe blanche retombant sagement sur ses beaux genoux.

Vous êtes seule? demanda Malko.

Oui, ils sont partis.

Qui, " ils " ?

Je ne sais pas leur nom. J'en connaissais un de vue.

Il a téléphoné chez moi, soi-disant de votre part, me donnant rendez-vous ici. Quand je suis arrivée, ils étaient là...

Que voulaient-ils ?

Nafsika se passa la langue sur les lèvres, avant d'annoncer:

Le colonel Mezonos veut vous rencontrer. Seul.

Ainsi, c'était bien lui. Georges Steffas avait dit la vérité.

Pourquoi s'est-il adressé à vous ?

Elle baissa les yeux.

Parce qu'ils savent que je vous connais. Et c'était un ami de mon mari.

Que veut-il ? demanda Malko, un creux dans l'estomac.

Ils ont enlevé votre... ami. Le Turc. Ils sont prêts à vous le rendre contre les archives...

Malko laissa les battements de son cœur se calmer avant de demander:

Qu'en ont-ils fait ? Où est-il ?

Elle secoua la tête:

Je ne sais pas. Qu'allez-vous faire ?

Je ne sais pas encore, avoua Malko. Il faut que je sauve Krisantem.

Je dois leur donner la réponse avant sept heures, dit-elle. Ils vont appeler chez moi. Ils veulent vous voir demain.

Dites-leur que j'accepte de les rencontrer.

Je viendrai avec vous, dit Nafsika. Mais faites attention. Mezonos est dangereux.

Moi aussi, dit Malko.

## CHAPITRE 15

La route poussiéreuse et semée de trous sinuait au flanc des pentes

arides de la colline d'Ymittos. Etroite, avec des virages en épingle à cheveux, elle était extrêmement dangereuse. Par contre, la vue était superbe. A l'ouest, on apercevait tout Athènes et même la mer.

Un cahot plus violent jeta Nafsika contre Malko et il respira une bouffée de parfum. Elle avait remis la robe de leur première rencontre. Mais l'ambiance était, hélas, bien différente... Dans quelques minutes, ils allaient rencontrer le colonel Mezonos. A midi, exactement, dans le lieu qu'il avait choisi. Une auberge isolée.

C'est encore loin ? demanda Malko.

Un kilomètre, tout de suite après le monastère, dit Nafsika. Ils grimpaient déjà depuis un bon moment, ayant dépassé les sapins d'un parc naturel. Ensuite, le terrain était nu, jusqu'au sommet qui dominait toute la région d'Athènes. L'endroit était désert à souhait.

Malko donna soudain un coup de frein violent. Au détour d'un virage, la silhouette barbus et noirs d'un pope venait de surgir devant son pare-brise. Il fit un écart et plongea vers le bas-côté.

D'où sort-il celui-là ? demanda Malko.

Il y a le monastère de Kessariani, en contrebas de la route, expliqua Nafsika.

Ils roulèrent encore quelques minutes. Puis une grande bâtisse de pierre à un seul étage apparut sur la droite de la route. Malko arrêta la Mercedes sur le terre-plein.

Nafsika posa la main sur la sienne, le tutoyant.

Tout va bien se passer. Aie confiance.

Malko n'éprouvait aucune peur physique. La mort arriverait un jour ou l'autre. Un choc, l'anesthésie et puis la sensation que tout s'éloignait très vite. L'anéantissement. Cela valait mieux qu'un cancer.

Allons-y, dit-il.

Les yeux gris avaient la dureté de la pierre et l'immobilité des yeux de lézards. Le visage était presque de la même couleur, avec des rides très fines, une peau impeccablement rasée, des traits fins et durs, beaux dans leur ascétisme. Par l'échancrure de la chemise ouverte on apercevait le cou, ridé. Seul indice de l'âge réel du colonel Mezonos. Ce dernier observait Malko en silence avec l'expression affectueuse d'une araignée pour une mouche. Les mains posées à plat sur la table de bois, la tête très droite. Il ne lui manquait qu'une chose pour avoir du charme. Un peu de chaleur. Il en avait rencontré dans tous les états, ce genre d'homme, déshumanisé, robot au service d'une idéologie, redoutables parce que sans besoins, ce faire tuer pour leurs idées.

Je suis heureux que vous soyez venu, d'une voix lente.

Son anglais était parfait. Un peu en retrait l'homme que Malko

connaissait sous le nom Kula, impassible lui aussi. Par l'ouverture de sa veste, Malko aperçut la crosse d'un pistolet automatique à sa ceinture. La table était dans une sorte d'alcôve en retrait de la salle principale où se tenaient trois gardes du corps. Des hommes jeunes, ressemblant aux tueurs de l'Acropole.

A l'arrivée de Malko, deux popes attablés près de l'entrée étaient sortis précipitamment sur un seul coup d'œil des gardes du corps.

Nafsika s'était assise derrière Malko, les yeux baissés, silencieuse.

Malko et le colonel ne s'étaient pas serré la main. Kula toussa. Une silhouette grotesque apparut soudain, apportant des verres et un cruchon de vin. Le visage fardé, les yeux soulignés de noir, comme une femme, un large tablier noué autour des hanches, avec les traits d'un polichinelle: le menton en galoche sous une bouche mince, le nez crochu et les yeux enfoncés sous d'énormes sourcils.

Superbe échantillon du troisième sexe. Il posa son chargement et s'éloigna d'une grotesque démarche dansante.

J'espère que notre entrevue sera utile, dit Malko.

Le colonel hocha la tête sans répondre. La conversation avait du mal à s'engager.

Vous nous avez nui beaucoup, dit le colonel Mezonos. e pense que vous en êtes conscient.

Vous avez assassiné Henry Eagleton, contra Malko.

Une légère rougeur colora les pommettes du Grec.

D'un ton plus sec, il répliqua:

Vous savez très bien pourquoi! Il s'était attaqué à nos amis. Nous ne pouvions pas le tolérer. C'est la guerre. Nous l'avons condamné à mort et l'exécution a eu lieu en conséquence.

Aliko aussi avait été condamnée à mort, demanda Malko durement.

La mort d'Aliko est une erreur, concéda l'officier.

Mais d'autres sont morts qui la valaient largement...

Nous ne sommes pas ici pour les compter. Vous savez ce que nous voulons ? Etes-vous en mesure de nous le donner?

Vous voulez les documents qui se trouvaient chez la maîtresse de Georges Steffas ? dit Malko avec calme.

Exact.

Le mot avait claqué avec la sécheresse d'un coup de feu. Le colonel Mezonos ajouta avec une indignation non feinte.

Ces documents ont été volés, il est légitime de nous les rendre...

Malko secoua la tête.

Colonel, nous ne sommes pas ici pour faire de la morale. Ces archives sont maintenant en possession de la Central Intelligence Agency. Vous le savez aussi bien que moi.

Ce n'est pas mon problème, dit le Grec. C'est vous qui les leur avez données. Reprenez-les.

Malko l'examina pour voir s'il était sérieux, mais il était impossible de lire quoi que ce soit sur son visage. Il avait envie de lui dire que jamais la C.I.A. ne rendrait les archives de l'ESA, mais ce faisant, il se condamnait et il condamnait aussi Krisantem. Le colonel alluma une cigarette. Théoriquement, toutes les polices de Grèce le recherchaient. Pourtant, les policiers de l'ambassade avaient obéi à Kula. Quitte à perdre leur place.

Qu'arrivera-t-il si vous ne retrouvez pas ces archives ? demanda Malko.

Le colonel tourna la tête et appela: Evangelos!

Un personnage surgit de la cuisine. Le mot "répugnant" venait immédiatement à l'esprit. Une espèce de tonneau de suif boudiné dans des vêtements crasseux,

sans couleur. Un ventre débordant de femme enceinte, des traits grossiers, marbrés d'une multitude de petites taches bleues, comme s'il avait été tatoué. Il se déplaçait en roulant, avançant avec précaution un pas après l'autre. Il devait peser plus de 120 kilos. Il essuya ses mains sur son tablier douteux. Le colonel se tourna vers Malko.

On appelle aussi Evangelos Bombardier. C'est le meilleur cuisinier de Grèce- C'est lui qui s'occupe de votre ami. N'est-ce pas Bombardier ?

Le gros homme se dandina en souriant d'un air rusé et abject.

Sûr, Colonel. On s'en occupe.

On peut le voir.

Suivez-moi.

Le colonel se leva, imité de Malko et ils emboîtèrent le pas au gros homme. Le colonel remarqua: On l'appelle Bombardier parce qu'il a ramassé une grenade qui lui a explosé dans les mains, pendant la révolution.

Ils pénétrèrent dans une cuisine en désordre. Un pan de mur était occupé par la porte en bois jaune d'une armoire frigorifique. Bombardier ouvrit un des battants et recula pour qu'on puisse apercevoir l'intérieur. Malko retint son souffle, essayant de contrôler sa rage. Elko Krisantem était là, les chevilles et les mains liées, recroquevillé comme un fœtus, recouvert d'une couverture de poissons et de crustacés ! Son teint était gris. Il ouvrit les yeux et aperçut Malko. Ses yeux noirs n'eurent aucune expression. Pourtant, la température devait être de -4° C, ou plus.

L'horrible cuisinier ricana

On ne l'a pas abîmé, hein.

Il ramassa sur la table un couteau de cuisine à la lame longue et large, se pencha et piqua légèrement Krisantem à la cuisse. Le Turc eut un brusque sursaut, vite réprimé. Bombardier se redressa avec un ricanement abject.

Vous voyez, il est toujours frais...

Le rire de crécelle de l'affreux Polichinelle lui fit écho. Les mains sur les hanches, le menton en galoche pointé vers Malko, il enveloppait le gros Bombardier d'un regard tendre.

Bon, cela suffit, dit sèchement le colonel Mezonos.

Aussitôt Bombardier referma la porte du congélateur. Malko préférait se taire. Heureusement que Nafsika était restée de l'autre côté. Ils quittèrent la cuisine, revinrent dans la grande salle du restaurant. Malko devait avoir une expression effroyable car Nafsika pâlit en le voyant revenir. Il se tourna vers le colonel et lui dit d'une voix glaciale.

Monsieur vous vous déshonorez.

Mezonos demeura impassible. Comme si Malko ne s'était pas adressé à lui:

Nous avons besoin de ces documents.

Malko était ivre de rage.

Venez, dit-il à Nafsika.

Il n'avait pas une seconde à perdre s'il voulait sauver Krisantem. La voix sèche du colonel Mezonos les arrêta:

Ne sortez pas!

Kula braquait déjà sur eux un pistolet-mitrailleur.

Nafsika pâlit. Le colonel pointa un doigt sur la jeune femme.  
vous restez!

Malko crut qu'on lui injectait du mercure liquide dans les veines. Il prit le bras de Nafsika et dit fermement:

Elle ne reste pas.

Mezonos secoua la tête et dit d'une voix patiente et calme

Ne faites pas l'imbécile.

Déjà deux des gardes du colonel se rapprochaient de Nafsika.

Celle-ci serra les lèvres. Elle prit le carafon de vin blanc sur la table et, d'un geste imprévisible, le jeta à la figure du colonel Mezonos. L'officier recula brusquement, les traits déformés par la rage. Le vin avait inondé son visage, coulé sur l'impeccable chemise grise bien repassée, taché le pantalon! D'un revers de main il s'essuya en jurant. Puis il s'avança vers Nafsika et à toute volée, la gifla!

Là tête de la jeune femme pivota sous le choc, la joue se colora instantanément.

Salaud, cria-t-elle. Impuissant! Mon mari vous tuera

Mezonos cria quelque chose en grec. Bombardier jaillit aussitôt de la cuisine et roula jusqu'à Nafsika, la coinçant entre le mur et sa panse gigantesque. Malko s'élança vers lui pour secourir Nafsika. Au moment où il allait l'atteindre, il sentit quelque chose lui piquer les reins et un rire de crécelle éclata derrière lui.

Polichinelle le menaçait d'un couteau de cuisine de trente centimètres de long! Malko recula, ivre de rage. Se répétant qu'il fallait gagner du temps. Nafsika se débattait furieusement, tandis que l'énorme Bombardier essayait de lui immobiliser les mains. Sa main gauche partit tout à coup vers le visage du cuisinier avec une violence inouïe. Ses ongles se plantèrent juste au-dessus de l'œil, le ratant de peu. Bombardier poussa un rugissement de douleur et recula, des rigoles de sang coulant des griffes. Deux des gardes du corps sautèrent sur Nafsika qui se mit à les injurier en grec.

Le gros homme grognait Comme une bête. Lâchant Malko, face à face avec la mitrailleuse de Kula, Polichinelle se mit à éponger amoureusement le sang qui coulait de la blessure avec un torchon de cuisine. Bombardier essaya de se précipiter sur Nafsika, mais le sang l'aveuglait encore. Il fila soudain comme une flèche vers la cuisine, tamponnant le torchon sur son œil blessé, suivi de Polichinelle, glapissant et larmoyant.

Assis à sa table, le colonel Mezonos contemplait la scène d'un air impassible.

Bombardier réapparut, toujours grondant, hideux de rage, bavant. Dans la main droite, il tenait une paire de tenailles. Il se rua sur Nafsika, écartant les deux hommes qui la tenaient, l'écrasant de son ventre énorme contre le mur. Malko le vit saisir le poignet de la jeune femme, le plaquer violemment contre le mur et abattre la tenaille sur la main offerte. Il y eut un hurlement inhumain. Bombardier tira comme s'il arrachait un clou.

Il jeta la tenaille à terre, avec l'ongle de l'index droit de Nafsika. Un peu de sang suinta du doigt mutilé tandis que la jeune femme se tordait de douleur, en proie à une crise de nerfs. Satisfait, Bombardier se remit à tamponner son visage. Malko, le canon de la mitrailleuse de Kula dans l'estomac, avait envie de vomir. Il croisa le regard du colonel Mezonos, gêné, mais pas vraiment perturbé. Malko se précipita vers Nafsika, l'aida s'asseoir et entoura son doigt sanguinolent d'un linge. Nafsika, la bouche ouverte, luttant contre la nausée, avait l'impression que son cœur battait dans son doigt.

Cela va très vite s'arrêter de saigner, dit le colonel Mezonos, d'une voix froide. J'ai l'expérience. Il montra sa main gauche à Malko. Le majeur n'avait plus d'ongle... Les communistes.

Vous n'êtes pas une femme, dit Malko d'une Voix glaciale.

Nafsika reprenait un peu de couleur. Maintenant elle pleurait silencieusement. Bombardier et Polichinelle avaient disparu dans leur cuisine. Le colonel Mezonos se leva

Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire. Je vous attends demain à midi. Avec les documents. Si vous ne les avez pas, ce n'est pas la peine de venir. Si, au contraire, vous me les rapportez, votre

ami et Madame Agathiou repartiront avec vous. A demain, j'espère.

Malko comprit qu'il n'y avait pas à discuter. La rage au cœur, il s'éloigna vers la porte. Nafsika lui envoya un long regard, puis baissa les yeux. Le colonel Mezonos lui jeta:

N'ayez pas la mauvaise idée de prévenir la police.

Nous avons des amis partout. Vous trouveriez des cadavres dans la chambre froide.

Malko se jeta littéralement dehors, la tête bourdonnante de haine. L'air frais lui fit du bien. Comme un automate, il remonta dans la Mercedes, suivi des yeux par Kula qui le surveillait de la porte du restaurant. Il était malade de laisser Krisantem et Nafsika aux mains de ses adversaires. Le couple d'homosexuels surtout le tracassait. Conduisant comme un somnambule, il se jeta dans les lacets étroits, le cerveau tournant en rond. Cherchant à récapituler les possibilités qui s'offraient à lui. La police ne serait d'aucun secours. Les deux monstres auraient dix fois le temps de massacrer leurs otages. Il fallait prévenir le mari de Nafsika. Le patron du K.Y.P. avait quand même des moyens au-dessus du commun des mortels.

Malko descendit la rue Xenocratis, le front soucieux. Le général Agathiou était parti vers sept heures du matin en mer. Il reviendrait lundi matin...

La première porte venait de se fermer avant même d'être ouverte... Il fallait continuer.

Don Richard ressemblait à un bloc de granit. Ses yeux n'avaient plus aucune expression. Il faisait tourner pensivement des glaçons dans son verre de J. and B. enfoncé dans un fauteuil de son living-room. Sa femme s'était éclipsée tout de suite, après un regard de curiosité pour Malko. Le numéro 2 de la C.I.A. était encore en tenue de tennis. Le samedi, l'ambassade était fermée. Il posa son verre.

Si j'envoie un telex à Langley demandant si je peux rendre les dossiers, ils vont m'envoyer une camisole de force, dit-il. Il n'y a pas une chance sur un million qu'ils acceptent et vous le savez aussi bien que moi.

Et si on photographiait tout ?

L'Américain secoua la tête.

Vous savez, les photocopies, cela se truque trop facilement. Non, ce sont les originaux qui ont de la valeur. Et ça, on ne peut pas les rendre.

Autrement dit, on les condamne à mort, dit brutalement Malko.

L'Américain secoua la tête:

Je comprends ce que vous ressentez. Mais je préfère vous dire la vérité. Je ne peux même pas vous promettre l'aide de la Division des Opérations. Jamais le Deputy Director ne les laissera venir ici. Ce



serait du suicide politique... Par contre, si vous avez besoin d'armes ou d'argent, ce que vous voulez. Quand vous voulez...

Malko se leva. Il se sentait terriblement las. Une autre porte venait de se fermer. Comme il s'y attendait. Don Richard disait la vérité. L'Américain le raccompagna à travers le jardin et lui serra les phalanges à les écraser.

Je ne voudrais pas être dans votre peau, dit-il.

Foutrement pas.

Malko s'éloigna à travers les allées calmes et désertes du Psychico. On avait l'impression d'être à des kilomètres d'Athènes. Une voiture de police avec trois policiers en uniforme s'arrêta à côté de la sienne au feu rouge de l'avenue Kifissias. Tous les policiers fumaient. Il se demanda s'ils émargeaient aussi au budget du colonel Mezonos...

Il redescendit vers le centre de la ville, ne pouvant détacher ses pensées de l'auberge du Mont Ymittos. Il fallait à tout prix trouver quelque chose... Il pensa soudain que ce serait amusant de retourner contre les Grecs leurs propres armes. Il fit le tour de la Place de la Constitution et s'engagea dans l'avenue Amalias, filant vers la mer.

Tandis qu'il conduisait rapidement sur la large avenue à deux voies, il cherchait à échafauder un plan qui ait au moins une chance sur mille de réussir. La force pure ne paierait pas. Mezonos et ses hommes étaient des professionnels sur leurs gardes. Bombardier et Polichinelle, des tueurs sadiques. Il fallait trouver des ruses de guerre. En exactement 22 heures et 10 minutes. Il déboucha sur l'avenue Possedonos qui courait le long de la mer jusqu'au Pirée et accéléra. Il avait hâte de savoir si son idée était réalisable.

La rue Etolikon, derrière les docks du Pirée, était un vrai coupe-gorge sombre, désert et puant. Malko descendit de la Mercédès et passa devant la taverne Basilenai qui faisait le coin d'une petite rue. D'après Krisantem c'était la porte voisine, au premier étage. Il s'engagea dans un couloir qui devait avoir servi d'entrepôt pour des harengs, d'après l'odeur, et monta un escalier noir de crasse. L'ampoule jaunâtre éclairait à peine. Cette partie du Pirée n'était fréquentée que par les marins de passage, les putains et quelques touristes intrépides. Pourtant, Zéa Marina, la zone d'ancrage des yachts de luxe ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres. Malko vit une raie de lumière sous la porte du premier et frappa.

Il y eut des pas lourds de l'autre côté et le battant s'ouvrit sur une créature monstrueuse. On aurait dit que le visage avait été aplati à coups de fer à repasser. Une tête à rebuter une guenon nymphomane, surmontant un corps de gorille moulé dans un gilet de corps douteux. De petits yeux inquisiteurs examinèrent Malko. Derrière, on apercevait une pièce enfumée et en désordre. Trois hommes étaient attablés,

jouant aux dominos. L'un, affublé d'une énorme barbe. Cela sentait la feta rance et l'huile d'olive.

Qu'est-ce que vous voulez ? grogna l'apparition en mauvais grec.

Je cherche Fevzi Sungur, dit Malko.

Il avait parlé turc.

C'est moi, fit l'autre dans la même langue.

Les trois autres avaient arrêté de jouer aux dominos et fixaient l'intrus d'un air peu amène.

Je suis Malko, l'ami de Elko Krisantem, annonça Malko. Il a été arrêté par le K.Y.P.

Fevzi Sungur souilla comme un phoque et grogna:

At Yarragi! (Bite de cheval)

Il fit entrer Malko et referma la porte soigneusement.

Puis il se lança dans un grand discours en patois turc.

Malko ne comprit qu'un mot au passage. " aynazis ". Ce qui signifiait "flic". Les trois autres Turcs écoutaient. Ils avaient des têtes de Turcs, d'énormes moustaches noires, des yeux charbonneux, des expressions farouches. L'un d'eux avait posé à ses pieds, un croc de boucher.

Cela ne suait pas l'hospitalité.

Fevzi Sungur s'arrêta de parler et dit à Malko:

Il devait venir ici ce soir... On était inquiet.

Qu'est-ce qui est arrivé ?

Le chef du groupuscule gauchiste que Krisantem avait été chargé par le KYP de " pénétrer " semblait très flatté que Malko baragouine sa langue. On lui donna un verre de yoghourt et une chaise bancale. Alors seulement, il expliqua son histoire... Fevzi la ponctua d'injures diverses toutes extrêmement obscènes et imagées. Chaque fois que Malko prononçait le nom d'Agathiou, le Turc le saluait d'un vigoureux " Bok soyu " (Descendant de merde).

Quand il se tut, on lui donna un yoghourt tout neuf et Fevzi SunKur lui demanda avec sollicitude:

Qu'est-ce que vous voulez, camarade ?

Votre aide, dit Malko. J'ai un plan pour libérer Elko, mais je ne peux pas m'en sortir seul.

Il y eut un silence à couper au couteau. La discussion en patois reprit de plus belle. Finalement, le chef demanda:

Qu'est-ce qu'on aura, si on vous aide.

Qu'est-ce que vous voulez? demanda Malko.

Nouveau palabre en patois. Toujours aynazis " qui revenait comme un leitmotiv... Enfin, Fevzi vida son yoghourt d'un coup et annonça:

Nous sommes grillés en Grèce. On le sait grâce à Elko. C'est pour ça qu'on voudrait l'aider. Mais on a notre mission à remplir. Alors, si vous pouvez nous donner des armes, un peu d'argent et nous faire

sortir de ce putain de pays, il cracha religieusement par terre nous sommes avec vous.

Je suis d'accord, dit Malko sans hésiter.

Fevzi Sungur lui tendit la main.

Voilà les camarades, annonça-t-il: Oktay Ulusol, Hasan Zilli et Cevdet Bamyacioglu.

Malko serra les trois mains. Enfin, il avait des alliés. Et quels alliés! Fevzi en paraissait presque humain de joie. Malko s'abstint de lui dire qu'il n'avait pas encore la moindre idée de la façon dont il ferait sortir de Grèce ses encombrants alliés.

A propos, précisa Fevzi, on veut pas aller en Turquie... Là-bas, ils nous fusillent tout de suite...

Il éclata d'un rire énorme, vite partagé par les autres. Malko ne rit pas. Cela ne faisait que compliquer un peu plus le problème.

## CHAPITRE 16

Les trois mâts de La Créole se détachaient sur le ciel plein d'étoiles. L'ancien yacht de Niarchos pourrissait mélancoliquement, abandonné par son propriétaire depuis quatre ans, après trop de drames. Malko détacha son regard du voilier. Il s'était arrêté le long du quai ceinturant Zea Marina, le port de plaisance du Pirée. Cherchant à trouver une solution à son problème en apparence insoluble. S'il parvenait à arracher Krisantem au colonel Mezonos, cela signifiait six personnes à évacuer de Grèce. L'avion semblait hors de question. Le colonel Mezonos était trop lié avec tous les services administratifs grecs.

Le problème était la distance et la rapidité. L'opération risquait de ne pas se passer sans casse. Donc, il fallait envisager la possibilité d'une poursuite de la Marine grecque. Le moindre escorteur filait ses 30 nœuds. Un yacht dépassait rarement les 15 ou 16. De plus, Fevzi et ses compagnons ne voulaient pas aller en Turquie, où on les fusillerait. A moins d'aller en Albanie, à 35 kilomètres de Corfou, où on fusillerait Malko, il fallait gagner l'Italie, le Liban ou Israël. C'était la quadrature du cercle. Or, avant d'agir, les Turcs exigeraient de connaître la suite du programme.

Tout à coup, regardant les yachts, il eut une brusque illumination. Il se mit à réfléchir et à calculer, envahi d'une joie intense. Il avait peut-être trouvé la solution. Fiévreusement, il chercha dans sa mémoire les informations qui lui manquaient. Puis, il remonta dans sa Mercédès et descendit sur le quai, longeant les dizaines de yachts à l'ancre. Lorsqu'il reprit la route d'Athènes, un peu plus tard, il avait théoriquement trouvé une solution pour quitter la Grèce. Mais il restait l'opération elle-même et les complications qu'elle pouvait

déclencher.

Il regarda sa montre. Une heure du Matin. Il lui restait onze heures pour tout mettre au point. Celui qui pouvait l'aider le plus était Don Richard.

Loannidès Rhodos, plus connu sous le nom de Polichinelle, déplaça avec des gestes tendres le chiffon sale qui protégeait le vieux bout de manche à balai en bois imprégné de sang et d'humeurs.

Quel joli petit rôti, ricana Evangelos, le Bombardier.

Attends, on peut déjà lui mettre une tomate dans la bouche, gloussa polichinelle, en jouant avec le manche à balai.

Il prit une tomate énorme dans un panier et l'approcha de la bouche de Nafsika. Comme la jeune femme serrait ses lèvres épaisses, il lui écrasa le légume sur la bouche, faisant gicler le jus sur son menton. Le Bombardier admira en ricanant. Là où Nafsika l'avait griffé, l'œil était gonflé et douloureux, malgré les compresses de glace prodiguées par Polichinelle. Les deux immondes avaient vidé trois bouteilles de Domestic" (Vin rouge très fort) depuis que le colonel Mezonos et ses hommes étaient partis se coucher. Sans inquiétude. Polichinelle et le Bombardier étaient depuis longtemps les hommes de confiance de l'E.S.A. Spécialistes, du temps de la Junte, des interrogatoires d'étudiants. Comme Kula, ils avaient exercé leurs talents dans le nord du pays et avaient dû fuir à Athènes.

Plus ils buvaient, plus la rancœur du Bombardier à l'égard de Nafsika grandissait. Le sang tapait dans sa griffure. Polichinelle prêt à tout pour dérider son " mari " se disait qu'une petite séance avec Nafsika allait le calmer.

Il avait eu l'idée de poser Nafsika sur la table de la cuisine, chevilles et poignets liés. Comme une volaille parée. Une lueur sadique brillait dans les petits yeux de Polichinelle. Tapotant le manche à balai contre la paume de sa main droite, il tournait autour de la table en ricanant.

Le sang ne coulait plus du doigt de Nafsika, prostrée de douleur et d'humiliation.

Tu te souviens de la fille de Kozani ? demanda soudain " Polichinelle ". Celle qui avait des lunettes et qui m'avait donné un coup de pied ?

Ouais, dit le " Bombardier ".

On pourrait peut-être lui faire le même truc... à celle-là. Tiens, c'est pas con, éructa le gros cuisinier.

Avec soin, Polichinelle entreprit de défaire la fermeture de la robe bleue, en dépit des protestations furieuses de Nafsika Agathiou. Puis il la fit glisser le long de ses épaules. Défaisant les liens de ses mains pour la faire passer et la rattachant aussitôt. La jeune femme se mit à

sangloter d'humiliation, vêtue uniquement de son slip et de son soutien-gorge de nylon blanc. Avec un soin exagéré, Polichinelle plia la robe sur une chaise.

Tu vois qu'on est soigneux, fit-il.

Il se mit à tourner autour de la table en gloussant.

Faut commencer par les pieds, remarqua-t-il.

Il alla chercher dans la soupente un manche à balai coupé en deux, se terminant à chaque extrémité par une menotte. Il défit alors les liens des chevilles de Nafsika Agathiou et fixa les deux menottes au-dessus de chaque cheville, le manche à balai maintenant, de cette façon, les jambes largement écartées.

Mets-là debout maintenant, dit Polichinelle.

Le Bombardier prit Nafsika à bras le corps et l'appuya à la table. Elle se taisait, impuissante, crispée d'horreur, essayant de dominer sa panique. Polichinelle se pencha sur elle, faussement gentil

As-tu déjà fait de la danse, petite sœur ?

Elle ne répondit pas. Polichinelle ricana :

Si tu en as fait, cela va te servir.

Brutalement, il lui prit les cheveux et lui tira la tête en avant. Nafsika poussa un cri, cherchant à se redresser.

Tu vois que tu n'es pas assez souple, fit Polichinelle, d'un ton plein de reproches.

Prenant une cordelette, il la passa autour de sa nuque, puis la noua autour du cou, sans serrer, en un anneau assez lâche, laissant les deux bouts, longs de deux mètres environ, pendre de chaque côté. Il prit alors un des bouts, le passa sous la cuisse gauche de la jeune femme et tira à lui, forçant la tête à se rapprocher de la cuisse, courbant Nafsika Agathiou en avant aussi loin que sa colonne vertébrale le permettait. Lorsque son visage toucha presque sa cuisse, il noua la cordelette autour de la cuisse. Nafsika poussa un cri.

Vous êtes fous, lâchez-moi !

Polichinelle appliqua le même traitement à la cuisse droite, coinçant ainsi la tête de la jeune femme entre ses cuisses.

Prenant alors un long couteau de cuisine, il s'approcha de la jeune femme et insinua la pointe entre le nylon du slip et la peau. La lame coupait comme un rasoir et, en quelques secondes, Nafsika n'eut plus rien à partir de la taille.

Polichinelle regarda son travail avec satisfaction.

Et alors, fit le Bombardier, qu'est-ce qu'on en fait, maintenant ? polichinelle s'approcha de Nafsika, tenant le bout du manche à balai taché de sang.

Ben, évidemment on a rien à lui demander. C'est con.

Il eut un hoquet joyeux.

Tiens, si on lui demandait l'heure !

Il se pencha.

Quelle heure est-il petite sœur ? Seul le regard terrifié de la jeune femme leur répondit.

Le Bombardier contemplait son alter ego d'un air dégoûté. L'effet du Domestico commençait à se dissiper.

C'est pas drôle, fit-il. On s'en fout qu'elle nous donne l'heure.

C'était pour te faire plaisir, fit Polichinelle vexé.

Le Bombardier regardait la jeune femme avec une expression de méchanceté incroyable.

Y a un truc qui me ferait plaisir, grogna-t-il.

Tiens-la!

Il tendit la main vers le tronçon de manche à balai.

Polichinelle se précipita, immobilisant Nafsika. Le Bombardier roula jusqu'à elle. Il se pencha fourrageant avec le tronçon de manche à balai entre les jambes de la jeune femme. Remontant lentement et sadiquement. Puis il poussa de toutes ses forces. Le hurlement de Nafsika fit trembler les murs de la cuisine.

Tu recommenceras plus! Grogna le Bombardier.

Polichinelle s'arc-bouta pour que la pénétration atteigne son maximum. Bombardier ahanait sous l'effort. Les yeux de Nafsika se révélsèrent brusquement. Elle venait de s'évanouir.

Don Richard frotta ses yeux bouffis de sommeil et prit son visage entre ses deux mains. Il avait l'habitude de se coucher tôt et le coup de sonnette de Malko l'avait arraché à son premier sommeil.

Pour les deux premiers trucs, dit-il, pas de problème. Cela ne dépend que de moi. Pour le reste, il me faut une clearance de la " Company ". Je vais la demandé tout de suite, le temps de m'habiller et d'aller au bureau seulement, c'est samedi et là-bas, il est 3 heures de l'après-midi. Le Security officer de service sait joindre les gens dont nous avons besoin, mais j'espère qu'ils ne sont pas tous au golf...

J'espère aussi, dit Malko. Sans cet élément, le reste servira à rien.

Après le service que vous avez rendu, fit l'Américain, je ne pense pas qu'on puisse vous refuser.

Malko s'arracha de son fauteuil. La fatigue le gagnait. Il pensa à Krisantem et à Nafsika Agathiou.

N'oubliez pas le sac, dit-il.

Et vous, n'oubliez pas votre valise, dit Don Richard.

Il s'agissait d'une valise en métal anodisé, fournit chaque station de la C.I.A. par la Technical Divis. Par chance, Don Richard l'avait chez lui et non bureau.

Malko la souleva. Elle devait peser au moins huit kilos, mais son contenu allait lui être précieux.

Je vous la rapporterai demain matin, promit Malko. Rue Venizelos.

L'U.S.I.S. y avait un bureau, dans le même immeuble que la D.S.T. grecque.

Don Richard le regarda s'éloigner dans le chemin pavé serpentant sur le gazon du jardin. L'air embaumait le magnolia. Il n'y avait pas un souffle de vent. Malko remonta dans la Mercédès, les yeux rouges de fatigue. Sa nuit n'était pas finie.

Nafsika Agathiou respirait lourdement, le sang à la tête, brisée de douleur. Bombardier avait laissé le manche à balai enfoncé en elle, Comme une excroissance monstrueuse. Après l'avoir ranimée en lui pinçant la poitrine. Polichinelle prit soudain l'air effrayé.

Le colonel ne sera pas content si elle lui...

Le Bombardier essuya ses mains sur son tablier.

Cette salope n'aura pas l'occasion de lui parler.

On va la foutre au congélateur. Quand on la sortira, elle ne pourra pas dire grand-chose.

La température du congélateur était de - 18° centigrades...

Mais si le colonel en a besoins objecta Polichinelle.

Le Bombardier eut un sale sourire. Il en aura pas vraiment besoin. J'ai entendu une conversation entre Kula et lui. On leur dira qu'on s'est trompé. Puis, m'emmerde pas, dit-il, tout à coup furieux. Aide-moi plutôt.

Et l'autre?

L'autre on l'fout aussi.

Polichinelle se précipita pour ouvrir la porte du congélateur.

Malko arrêta la Mercédès sur le terre-plein d'où on apercevait tout Athènes, utilisé le jour par les touristes de passage. Il était à plus d'un kilomètre de l'auberge des deux immondes, mais ne voulait prendre aucun risque. Il s'éloigna à pied dans la nuit, sa valise au bout du bras, ne sentant plus la fatigue. Ce qu'il avait accompli en quelques heures tenait du prodige, mais il ne pouvait pas s'arrêter tant que tout ne serait pas au point...

Il était 2 h 05 du matin.

Marchant sur le bas-côté de la route, il s'enfonça dans l'obscurité. Au bout de vingt minutes de marche, il devina sur le bord de la route la masse noire qu'il Cherchait: un transformateur.

Celui qui apportait l'électricité à l'auberge. Malko tourna un moment autour, examinant les fils qui arrivaient et en partaient. Puis, il ouvrit la valise de la Technical Division et se mit au travail, avec les outils qu'elle contenait. Très rapidement, le passe qu'il avait glissé dans la serrure déclencha le pêne avec un clic sonore... Malko alluma une torche au faisceau dirigé, chercha les connections qui

l'intéressaient.

Le ronronnement du compresseur du congélateur s'arrêta brusquement, mais personne ne s'en aperçut. Le Bombardier et Polichinelle s'étaient endormis vingt minutes plus tôt.

## CHAPITRE 17

Malko posa la valise métallique en acier anodisé à côté du sac de cuir marron bourré de documents. Celui-ci avait exactement la même apparence qu'en sortant du coffre-fort de Kalimiri, la maitresse de Georges Steffas. Don Richard le soupesa:

Il pèse le même poids, dit-il, nous avons mérité.

Pour le reste, on a fait exactement comme vous l'aviez demandé. Et vous?

Ça a marché, dit Malko. J'espère qu'ils ne s'en sont pas aperçu. Il n'y a plus qu'à continuer. Où est la voiture ?

L'Américain le regarda en secouant la tête.

Vous êtes fou. Vous pensez bien que Mezonos a prévu un truc comme ça. Vous ne repartirez pas vivant de là-bas. Même avec vos amis. Mezonos et sa clique sont dans leur pays, ils font ce qu'ils veulent.

Malko consulta sa montre: neuf heures moins vingt.

Il adressa un pâle sourire à l'Américain.

Don, dit-il, pour utiliser un proverbe chinois " Le Temps mange la Vie". Vous avez la réponse de Washington ?

Si je ne l'avais pas, fit l'Américain, je ne vous aurais pas préparé cela. Ils ne jouaient pas tous au golf.

Il se pencha et sortit de derrière un bureau une superbe valise de cuir. Une étiquette pendait à la poignée, " Lybian Embassy Diplomatic Poach " (Valise diplomatique).

Devant l'étonnement de Malko, Don Richard se permit de sourire.

Ouvrez.

Malko fit jouer les serrures. Six pistolet-mitrailleur tchèques Scorpion " étaient empilés dans la mousse crosse repliée. Le couvercle contenait dix-huit chargeurs pleins et deux rangées de grenades rondes défensives et fumigènes.

\* C'est un cadeau, expliqua Don Richard. Un typ qui travaille pour nous a intercepté ça à l'aéroport. On s'était dit que cela pourrait servir. Au moins, s'il y a d grabuge, on ne pourra pas dire que nous vous avoio fourni des armes...

Malko apprécia l'humour de la situation. Le calme d l'avenue Venizelou, en ce dimanche matin, était rep sant. Au-dessus d'eux, les bureaux de l'I.P.A., la DS@ grecque, étaient déserts. Don Richard lui



tendit une enveloppe cachetée.

\* Voilà le principal. Toutes les indications y sont.

J'espère que cela vous servira. Vous ne voulez toujours pas me dire comment vous allez faire ?

J'aime mieux pas, dit Malko. On ne sait jamais.

Où est la voiture ?

17 rue Diamantina. En face de la Résidence. Voilà les clefs. On a donné quelques coups de tournevis, autour de la serrure, pour faire plus sérieux. L'ambassadeur vous demande de ne pas trop l'abîmer.

Je ferai mon possible, promit Malko.

Il glissa l'enveloppe dans sa poche. Le poids qui avait pesé sur sa poitrine depuis l'enlèvement de Krisantem, avait disparu. Il tendit la main à l'Américain.

Don, je ne sais pas quand nous nous reverrons.

Attendez, dit l'Américain, je vais vous aider à porter tout cela dans l'ascenseur.

Un ascenseur reliait directement le bureau de L'U.S.I.S. au garage. Malko ne serait pas fâché d'ailleurs que des yeux indiscrets l'aperçoivent en train de charger le sac de cuir dans sa voiture... Cela faisait partie du plan. Il prit la "valise diplomatique" qui ne pesait pas loin de vingt kilos et suivit le numéro 2 de la C.I.A. Devant l'ascenseur, celui-ci lui broya de nouveau les phalanges, ses gros yeux bleus pleins d'anxiété.

Je regrette pour tout ce merdier, Malko, mais vous savez... Vous connaissez ce putain de business... Je ne pouvais vraiment rien vous dire. Mais vous avez réussi un truc fantastique. Si vous pouviez voir le rapport que j'ai envoyé à Langley. My God, ils devraient vous nommer Président!

Malko sourit pour détendre l'atmosphère, entassant ses biens dans la cabine.

Don regarda l'ascenseur disparaître secouant la tête pour lui tout seul.

Hell of a guy, marmonna-t-il. He's got balls and brain... (Sacré gars! Il a du chou et des couilles)

Il y a neuf chances sur dix pour qu'il mente et qu'il n'ait rien, annonça d'une voix calme le colonel Mezonos.

Polichinelle, Kula et les gardes du corps écoutaient respectueusement. Polichinelle s'était aperçu de la coupure du courant électrique à l'aube, en voulant faire chauffer l'eau pour le café.

Ils n'avaient pu le rétablir. Le transformateur avait été trop habilement saboté. Le téléphone était également coupé. Il restait au colonel Mezonos le petit émetteur-récepteur dont il ne se séparait jamais. Mais cela laissait présager autre chose qu'un échange possible.

Krisantem et Nafsika étaient allongés sur le plancher de la cuisine dans une effroyable odeur de poisson.

Nafsika, bâillonnée par le Bombardier n'avait pu raconter au colonel Mezonos ce que ces deux immondes lui avaient fait subir. On lui remis sa robe.

Chef, pourquoi on ne liquide pas les deux tout de suite, proposa Polichinelle.

Non, fit fermement le colonel Mezonos

Il n'y a qu'une chance sur mille, il faut la courir.

Il sera toujours temps plus tard, fait le nécessaire pour le cas où il aurait les documents ?

Oui, chef, dit Kula tout est en place...

Le colonel Mezonos regarda sa montre. Onze heures et demi. Malko n'allait pas tarder. Dehors le soleil tapait de plus en plus fort. C'était dimanche et il y aurait un peu plus de touristes que d'habitude.

Bombardier, dit-il, tu égorges les otages au premier signe de quelque chose d'anormal.

Le gros homme approuva obséquieusement. Il posa machinalement la main sur le manche de bois de l'énorme couteau à découper glissé dans sa ceinture. La lame triangulaire, aiguisée comme un rasoir, pouvait trancher deux gorges en quelques secondes.

Les deux homosexuels se replièrent dans leur domaine, la cuisine.

Le colonel Mezonos se leva, alla jusqu'à la porte et, l'ouvrit. Le regard protégé par des lunettes noires, il examina la petite route étroite et déserte. Cent mètres plus bas, un virage cachait la vue. Soudain, une silhouette apparut à la sortie du virage. Un homme marchant sur le bas-côté de la route. Le colonel Mezonos fronça les sourcils. Il ne s'était pas attendu à cela. Il rentra dans le restaurant et annonça.

Le voilà.

Malko jeta un coup d'œil au ciel bleu avant de pénétrer dans l'auberge. Il était calme, sauf une petite boule au creux de l'estomac. L'angoisse viscérale de la mort. Il poussa la porte, clignant des yeux devant la pénombre. La salle était vide à l'exception du colonel Mezonos assis à une table en compagnie de Kula. Deux autres gardes du corps étaient un peu plus loin.

Malko s'avança vers le colonel. Il avait glissé dans sa ceinture son pistolet extra-plat, une balle dans le canon. La crosse était bien visible. Le colonel le dévisagea derrière ses lunettes noires :

Où sont les documents ?

Dans ma voiture. Un peu plus loin.. Sous bonne garde.

Amenez-les.

Malko ne sourit même pas.

Colonel, ne me prenez pas pour un imbécile. Je veux voir d'abord dans quel état sont les deux personnes en votre possession. Sinon, je m'en vais.

La tension était insupportable.

Le colonel, les mains posées à plat sur la table, s'efforçait de les empêcher de trembler. Il tourna la tête vers la cuisine, et cria :

Ioannides, amène-les.

Krisantem apparut le premier, les mains liées derrière le dos, marchant à tous petits pas à cause de ses chevilles entravées, les vêtements trempés, suite au dégel ", puant le poisson.

Vous êtes OK ? demanda Malko.

Oui, votre Altesse, dit le Turc d'une voix étonnamment ferme. La haine le soutenait. Il avait dévoré des poissons crus pour garder ses forces, mangeant de la glace.

Polichinelle poussa Nafsika à côté de Krisantem. On lui avait détaché les jambes.

Malko vit immédiatement les marques rouges sur ses jambes, en-dessous des chevilles, et l'expression hagarde de ses yeux. La fermeture Eclair de sa robe était à demi-défaite, laissant apparaître son soutien-gorge blanc. Elle aussi grelottait, en dépit de la chaleur, à cause de sa robe trempée. Elle eut un hoquet mais parvint à retenir sa nausée. L'odeur de poisson qui l'auréolait était insupportable. Son regard se fixa sur Malko avec une expression suppliante.

Cela va bien, dit-elle d'une voix blanche.

Elle avait encore trop peur pour mentionner l'horreur de la nuit précédente. Bien que son corps s'en souvienne.

Alors, fit le colonel avec impatience, vous avez vu les prisonniers. Où sont les documents ?

Malko regarda Krisantem et Nafsika que l'énorme cuisinier ramenait dans la cuisine, escorté de Polichinelle, les houspillant. A partir, de cet instant, tout devait s'articuler comme un puzzle.

Vous allez les avoir, dit-il.

Il fit demi-tour et alla jusqu'à la porte de l'auberge l'ouvrit. Il tira quelque chose de sa poche qui ressemblait à un sifflet et souffla dedans. Deux fois. Puis il revint vers le colonel. Aucun son n'était sorti de sa bouche.

Que faites-vous ? demanda Mezonos, plus tendu que jamais.

C'est un sifflet à ultra-sons, dit Malko. Je préviens la personne qui a les documents.

Deux popes apparurent à la sortie du virage, marchant d'un pas rapide sous le soleil.

Les gardes du corps étaient quatre maintenant. Deux près de la

porte, deux entre la cuisine et le colonel. Plus, bien entendu, Kula qui ne quittait pas son chef d'une semelle.

Quand sera-t-il là ? demanda le Colonel avec impatience.

Très vite, dit Malko.

Tous regardaient dehors, par la porte ouverte. Les deux popes passèrent devant l'auberge, continuant leur chemin. Presque aussitôt, la Mercédès de Malko surgit du virage, roulant doucement. Elle se gara sur le parking et il en sortit un géant aux traits chaotiques qui s'avança vers l'auberge, portant le sac de cuir marron comme si C'était une plume, dans la main droite et une courte mitrailleuse noire dans la gauche.

Le colonel Mezonos s'était levé.

Le nouveau venu pénétra dans la salle et, sans un mot, déposa le sac au milieu.

Voilà, dit Malko. Allez chercher les prisonniers.

Sans répondre, le colonel s'avança vers le sac, ouvrit le cadenas et commença à en écarter les bords. Malko et le géant qui l'avait amené s'étaient légèrement reculés. Le géant tenait sa mitrailleuse à bout de bras. Son visage martelé n'exprimait absolument rien.

Les gardes s'étaient levés, eux-aussi, la main sur leurs armes. Le colonel Mezonos se pencha sur le sac et appela.

Ioannides!

Un coup léger fut frappé au carreau de la porte de la cuisine. Polichinelle sursauta et se retourna brusquement. De la porte, on ne pouvait apercevoir les deux otages, assis par terre derrière la table massive qui occupait le centre de la pièce. Bombardier venait de sortir, appelé par le colonel Mezonos.

A travers le carreau, Polichinelle aperçut un pope barbu au visage souriant. Souvent, ceux du monastère voisin venaient chercher des poissons qu'il leur vendait au prix fort. On les leur échangeait contre des faveurs peu ecclésiastiques. Mais ce n'était pas le moment. Il eut un geste

signifiant à l'autre de s'en aller, mais le pope lui adressa une mimique insistante. Comprenant qu'il ne s'en irait pas, Polichinelle posa son couteau et alla ouvrir.

Je suis occupé, commença-t-il. Re...

Il ne continua pas. Le pope avait levé la main comme pour le bénir. L'objet noir ressemblant à un briquet qu'il tenait émit un sifflement léger.

Polichinelle recula, éprouvant une brutale sensation de froid sur son visage, paralysé, la bouche ouverte sans pouvoir crier...

Le pope entra d'un seul bond dans la cuisine, nouant sa main droite autour de la gorge du cuisinier, lui écrasant les carotides, le

repoussant jusqu'à la grande

table où il le renversa sur le dos. Polichinelle se débattait à peine, paralysé par le gaz "mace " qu'il venait de respirer. Le pope plonge la main dans la poche de sa soutane, en sortit un couteau et trancha d'un seul geste la gorge du cuisinier. Un jet de sang jaillit des carotides, éclaboussant la soutane.

Un autre pope se rua dans la cuisine. Celui-ci n'avait pas de barbe. Tandis que Polichinelle agonisait sur la table, secoué de soubresauts, son assassin tranchait les cordelettes liant Krisantem et Nafsika Agathiou.

Elko Krisantem se dressa aussitôt, une lueur de meurtre dans les yeux. Son premier geste fut de rafler un couteau de cuisine posé sur la table. Nafsika regarda, les yeux écarquillés d'horreur la gorge ouverte de Polichinelle et s'effondra. Le pope barbu la ramassa à la volée et bondit dehors en l'emportant.

Krisantem envoya un coup de pied à Polichinelle.

Orospu çocugu! grogna-t-il (Fils de pute)

Le pope barbu venait de déboutonner sa soutane, faisant apparaître deux pistolets-mitrailleurs collés contre son corps. Krisantem en prit un dans la main gauche.

Une explosion sourde venait de retentir dans la salle de l'auberge suivie d'un brouhaha confus.

Allons-y, fit Hasan Zilli.

D'un geste sec, le colonel Mezonos écarta les poignées du sac de cuir. Une fraction de seconde après qu'il se soit ouvert, il y eut un "plouf" sourd. Un nuage épais et jaune jaillit de l'ouverture avec une force incroyable, enveloppant instantanément tout le groupe. Au même moment, la porte de la salle donnant sur l'extérieur s'ouvrit sur un pope.

L'un des deux gardes du corps se trouvant entre la porte et le nuage de fumée lui fit signe de ressortir. La main droite du religieux apparut, serrée autour de la crosse d'une courte mitraille. Les deux hommes n'eurent pas le temps de réagir. La rafale les balaya tous les deux, vidant le chargeur courbe du " Scorpion ". Bien en équilibre sur ses jambes écartées, le pope groupa son tir, déchirant les deux gardes d'un pointillé mortel. Du sang apparut sur leurs chemises claires, ils lâchèrent leurs armes sans avoir eu le temps de s'en servir. L'un d'eux tournoya, frappé d'une balle dans l'œil. Cela n'avait pas duré cinq secondes. Le pope fit tomber son chargeur vide à terre et en remit un neuf qu'il prit dans la poche de sa soutane.

Au même moment, Kula émergea du nuage de fumée qui envahissait peu à peu toute la pièce, toussant et crachant, aveuglé. Il devina plus qu'il ne vit la silhouette du pope, mais les lueurs de son

arme déclenchèrent son propre réflexe. Pratiquement, les deux hommes tirèrent en même temps. Les balles du faux pope frappèrent Kula au torse et à la gorge. Les siennes foudroyèrent l'intrus qui s'effondra à genoux sans lâcher sa mitraillette, le visage brusquement inondé de sang.

Kula bascula en arrière sur une chaise, et ses dernières balles arrachèrent un nuage de plâtre du plafond.

Le colonel Mezonos recula en titubant, frottant ses yeux irrités par la grenade fumigène.

Tuez-les! cria-t-il, tuez-les!

Ignorant s'il s'agissait des otages ou des autres, Ioannides, le Bombardier, se rua aussi vite que le permettait sa corpulence vers la cuisine.

Ce fut une mauvaise idée.

Il se heurta presque à Elko Krisantem, qui en sortait.

Bombardier s'arrêta net, jetant ses grosses mains en avant, comme pour se protéger. Une lueur gourmande et féroce éclaira les yeux noirs du Turc. Sa main droite tenant le couteau de cuisine, avança à l'horizontale jusqu'à ce que la pointe atteigne la chemise sale juste au dessus de la ceinture de Bombardier

Puis, de tout le poids de son corps, Krisantem poussa.

La lame s'enfonça d'un coup jusqu'au manche dans la panse du Bombardier. Le Turc laissa tomber sa mitraillette et sa main gauche rejoignit la droite sur le manche du couteau.

L'énorme cuisinier resta la bouche ouverte, sous le coup de la douleur, tétanisé, paralysé, puis un cri atroce s'échappa de sa gorge. Maladroitement; il essaya de saisir les mains du Turc nouées sur le manche de bois qui sortait de son ventre. Krisantem sembla se tasser sur lui-même, plia les genoux et d'un seul coup leva les mains comme pour soulever un rideau de fer.

Dans un glissement humide et écoeurant la lame remonta, coupant les intestins, la graisse jusqu'au sternum. Puis elle sortit avec un " plouc " humide, dans un éclaboussement de sang. Krisantem ne put éviter un jet de sang jailli d'une artère.

Les deux mains crispées sur son ventre ouvert, le Bombardier s'affaissa sur lui-même, cherchant à retenir ses intestins qui s'échappaient de la graisse jaunâtre dans une odeur nauséabonde. Stupidement, il fixait les enroulements grisâtres qui dégouлинаient entre ses doigts, sans qu'il puisse les retenir. Puis la douleur atroce lui coupa les jambes et il parut s'asseoir sur le sol, les yeux déjà vitreux.

Krisantem se pencha et promena d'un air dégouté la lame du couteau sur a gorge du mourant. La lame semble a peine pénétrer,

mais elle trancha quand même les carotides et les cordes vocales. Le cri du Bombardier se termina en gargouillement. Krisantem l'abandonna au moment où le nuage de fumée l'atteignait. Le faux pope qui avait emporté Nafsika réapparut, débarrassé de sa soutane, une mitraille à la main. Juste au moment où les deux autres gardes du corps de Mezonos se préparaient à tirer dans le nuage où ils situaient leurs adversaires. Le faux pope leur tira dans le dos. Mais l'un d'eux se retourna à temps et plongea derrière une table. Sa rafale balaya les deux hommes. Ratant le pope qui replongea dans la cuisine mais touchant Krisantem à l'épaule gauche. Déséquilibré, le Turc tomba. Le Grec se rua sur lui pour l'achever à coups de crosse, son chargeur étant vide.

Le bras droit de Krisantem se détendit comme un serpent. La lame du couteau s'enfonça de bas en haut entre les jambes du Grec, fendant la vessie, déchirant les intestins et le péritoine. Le garde du corps eut l'impression qu'une barre de fer rouge venait de l'empaler.

Le teint livide, il laissa tomber son arme, poussa un hurlement dément, puis s'effondra sur le côté. Une mare de sang s'agrandit aussitôt sous lui. L'artère fémorale sectionnée laissait échapper des flots de sang qui se répandirent sur le dallage.

Elko Krisantem se releva, attrapa une nappe sur la table et la bourra entre sa chemise et sa blessure. La tête lui tournait, son front était couvert de sueur, mais il n'avait pas vraiment mal. Une masse Confuse émergea de la fumée: Malko et le colonel Mezonos luttant avec férocité.

Le colonel grec avait saisi Malko à la gorge dans un réflexe de rage aveugle et cherchait à l'étrangler.

L'énorme silhouette de Fevzi Sungur surgit à son tour. Les deux bras du Turc se refermèrent par derrière sur le colonel Mezonos, l'arrachant de Malko comme on soulève un enfant. Puis, il le leva et jeta l'officier grec dans un magma de chaises et de tables.

Alors seulement, il aperçut le cadavre du faux pope, près de l'entrée. Il poussa un rugissement qui ressemblait à un sanglot.

Vurdivlar Cevcet (ils ont eu Cevcet).

Les traits déformés par la rage, le colonel Mezonos, se releva, cherchant une arme. La fumée s'était presque entièrement dissipée, remplacée par l'âcre odeur de la cordite.

Partons, cria Malko.

Tout son plan reposait sur la rapidité. Même si la première partie avait réussi, il restait encore beaucoup d'obstacles. Chacun étant presque insurmontable...

Où est Nafsika ? demanda-t-il. Vous l'avez sauvée.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. La jeune femme apparut à la porte, titubant, décoiffée, dépoitraillée, méconnaissable. Elle s'arrêta

net en voyant le colonel Mezonos. Ses traits se figèrent. Avec un cri étranglé, elle plongea sur le pistolet-mitrailleur gisant à côté du faux-pope.

Malko tourna la tête et vit la folie dans les yeux de la Grecque. Elle se rua sur Mezonos, posa brutalement l'extrémité du canon sur sa poitrine, comme on donne un coup de poing et appuya sur la détente.

Il y eut une succession de détonations rapides et sèches. Il ne restait que trois ou quatre balles dans le chargeur, mais ce fut suffisant. Une énorme tache rouge apparut sur la chemise. Le colonel Mezonos recula, une expression d'intense étonnement sur ses traits, porta les mains à sa poitrine avec le geste de se gratter. Il toussa, et une mousse rosâtre surgit à la commissure de ses lèvres minces.

Son visage avait pâli d'un coup. Foudroyé par la massive hémorragie interne, il tituba et se laissa tomber sur un banc, les yeux déjà vitreux.

Le pistolet-mitrailleur tomba à terre avec un bruit de ferraille.

Nafsika Agathiou murmura quelque chose en grec. Malko la prit par le bras, l'entraînant vers la porte. Les détonations avaient dû amener le monastère voisin.

Fevzi Sungur était déjà en train de souffler dans le sifflet à ultrasons. Elko Krisantem suivait, soutenu par Hasan Zilli.

Au bord de la route, il y avait une grosse tache noire. La soutane abandonnée par Hasan. Les Turcs s'étaient procuré leurs déguisements le plus simplement du monde. Deux heures plus tôt, ils avaient été rôder dans le petit bois qui entourait le monastère, lieu de promenade favori des papes.

Le premier s'était débattu avec vigueur. le second beaucoup moins... Peut-être un amateur des poissons de Polichinelle.

Le petit groupe s'immobilisa à côté de la Mercédès.

Malko était nerveux. Il ne pouvait croire qu'un homme aussi expérimenté que Mezonos n'ait pas prévu un moyen de l'empêcher de s'enfuir...

Le long capot noir de la Chrysler de l'ambassadeur des Etats-Unis surgit enfin du virage, grimpant vers eux à toute vitesse. Trente secondes plus tard, elle s'arrêta à côté de la Mercédès. Oktay Ulusol était au volant, hilare. Lorsqu'il réalisa qu'il manquait un des Turcs, son sourire s'effaça instantanément.

Où est Cevcet ?

Ils l'ont eu, fit Fevzi Sungur en ouvrant la portière.

Ha siktir!(Merde) gronda le Turc.

Dépêchons-nous, répéta Malko.

Il s'installa à l'avant avec Nafsika et claqua la lourde portière. Krisantem et les deux autres turcs se casèrent sur la profonde



banquette. Le plancher arrière disparaissait sous les armes et les grenades. Oktay démarra brutalement en " low " pour donner plus de puissance au lourd véhicule, faisant demi-tour pour redescendre vers Athènes.

La Chrysler avait été "volée" deux heures plus tôt, en accord avec Don Richard...

Malko regarda sa montre. Midi et vingt-trois minutes. Il leur restait 1 heure et 2 minutes pour atteindre le Pirée. Ce qui n'était pas du luxe. Il fallait près de: quarante-cinq minutes dans des conditions normales. Oktay Ulusol dévalait déjà l'étroite route, cramponné au volant. A chaque virage, la Chrysler semblait prête à quitter le macadam, les pneus hurlaient désespérément. Ils croisèrent une BMW pleine de touristes qu'ils faillirent envoyer dans le ravin. Puis les sapins du parc naturel apparurent, et le toit du monastère en contrebas... Encore deux kilomètres et ils auraient rejoint l'avenue Leoforos Sygrou.

Personne ne parlait dans la voiture. Tous, sauf Nafsika, pensaient au but à atteindre: le Pirée. Et à la dernière partie de l'opération. Pas la plus facile. Projetés les uns contre les autres par les virages brutaux, ils se retenaient tant bien que mal. L'odeur mêlée du sang et des vêtements imprégnés de poisson de Nafsika et de Krisantem était effroyable. A donner la nausée. Malko sentait le corps élastique de Nafsika s'écraser contre lui à chaque virage. La jeune femme demeurait muette, hébétée de souffrance et d'émotion.

Enfin, après un dernier virage, la Chrysler jaillit sur une ligne droite qui filait en pente douce jusqu'aux premières maisons du quartier de Bagrati. Oktay Ulusol appuya à fond sur l'accélérateur. Soudain, Malko aperçut à travers le pare-brise teinté plusieurs silhouettes se dresser au milieu de la route 200 mètres en avant. Elles grandirent rapidement et il reconnut des soldats arme au poing, entourant deux herbes qui barraient toute la route. Leurs mitraillettes se braquèrent sur la Chrysler. Malko, glacé d'horreur, chercha en vain une échappée. La route était trop étroite pour un demi-tour rapide et, de toute façon, de l'autre côté, c'était un cul-de-sac se terminant au sommet du Mont-Ymittos.

Un militaire s'avança au milieu de la chaussée et fit signe impérieusement de s'arrêter.

## CHAPITRE 18

Aynazis!(Les flics)

Oktay Ulusoi tourna la tête vers Malko. Ce dernier regardait les uniformes qui grandissaient dans le pare-brise. Il se souvenait qu'un

peu plus loin il y avait une caserne. Pas question d'engager une bataille rangée. Il se retourna vers l'arrière. Les deux Turcs avaient déjà saisi leur mitraillette.

Attendez, dit-il. Il y a peut-être un moyen de passer.

Il se retourna vers Oktay Ulusol.

Ralentissez, dit-il.

Nafsika regardait d'un air absent son doigt mutilé que Malkô avait entouré d'un mouchoir. Elle fit un effort pour se redresser.

Je vais leur parler, dit-elle. Nous ne craignons rien.

Vous et moi, non, dit Malko, mais eux, si.

La Chrysler stoppa doucement sans une secousse, un soldat s'avança vers le véhicule, la main sur son pistolet-mitrailleur, le visage sévère. Malko vit sa surprise devant le contenu de la voiture. Les Turcs n'avaient, vraiment pas l'air de diplomates. Quant à Nafsika, dépoitraillée et échevelée, ce n'était pas non plus l'idéal.

D'autres soldats gardaient la herse, armes braquées eux aussi... Malko baissa sa glace électrique et offrit son plus beau sourire au soldat, annonçant:

Xenos(Etranger)

Cela ne dérida pas le soldat. De son arme, il fit signe à Malko qu'il devait descendre. Derrière la herse stationnait une camionnette avec des plaques militaires, portes arrière ouvertes, un homme au volant. Malko réfléchit rapidement. Que signifiait ce barrage ? Normalement, ils auraient dû laisser passer une voiture avec des plaques diplomatiques. A moins que le massacre de l'auberge ait alerté le monastère.

Il hésita. S'embarquer dans des explications c'était presque à coup sûr mal finir. Avec une voiture bourrée d'armes...

S'il descendait de voiture, il risquait de se retrouver entre les mains de la police grecque. Mais tirer sur les soldats d'une armée régulière, ce n'était pas non plus une situation d'avenir...

Get out, ordonna le soldat grec.

Joignant le geste à la parole, il tira sur la poignée de la porte, essayant de l'ouvrir. Mais Malko l'avait verrouillée. Celui-ci remarqua soudain un détail qui lui envoya un flot d'adrénaline dans les veines. Le soldat portait des chaussures de crocodile!

Ce n'était sûrement pas la tenue régulière de l'armée grecque. En une fraction de seconde, Malko comprit tout. Le colonel Mezonos avait prévu qu'ils pourraient repartir et mis en place un barrage de faux militaires ! Une fois dans la camionnette, on les liquiderait dans un coin tranquille.

Il sentait dans son dos les Turcs tendus prêts à tirer.

Oktay Ulusol avait toujours les mains sur son volant, arborant une expression volontairement idiote. Sa décision fut prise en une fraction de seconde.

OK, dit-il. We go out.

il débloqua la serrure et entrouvrit la portière. Rassuré, le faux soldat fit un pas en arrière. Malko tourna la tête vers le chauffeur et dit

Ilerlé(Foncez)

En même temps, il appuya sur le bouton de la glace électrique, et claqua la portière.

La Chrysler bondit en avant à l'instant où le soldat appuyait sur la détente de son pistolet-mitrailleur. La rafale étoila la glace remontée, à la hauteur de la tête de Malko, en une série d'impacts. Mais pas une balle ne traversa le verre spécial épais de cinq centimètres.

D'un violent coup de volant à gauche, Oktay LJlusol évita la herse en montant sur le trottoir. Son aile droite accrocha un des faux soldats qui fut projeté à plusieurs mètres.

Il y eut un choc sourd quand la roue arrière droite passa sur les griffes de la herse, mais le pneu à l'épreuve des balles tint bon. Le Turc, incapable de redresser à temps la lourde Chrysler, continua tout droit sur le trottoir, balayant au passage les tables d'une taverne et des dizaines d'énormes poulpes en train de sécher. Des gens s'écartèrent dans une cacophonie de cris et de fracas.

Plusieurs impacts étoilèrent la glace arrière. Instinctivement, les Turcs plongèrent sur leur banquette. Ils ne risquaient pourtant rien : les glaces blindées pouvaient résister à des balles de mitrailleuse lourde. C'était une des raisons pour lesquelles Malko avait tenu à emprunter la Chrysler.

Oktay Ulusol parvint enfin à reprendre le contrôle de la voiture après quelques zigzags. Malko, en se retournant, vit les soldats qui couraient vers la taverne dont ils avaient renversé les tables.

Dans cinq minutes, ils allaient avoir la police grecque sur le dos. La vraie. La Chrysler ne passait pas inaperçue et il n'était pas question de se cacher pour laisser passer la tourmente. Ils leur restait exactement cinquante-sept minutes pour arriver au Pirée, sinon, ils ne sortiraient jamais de Grèce.

La Chrysler se mit à vibrer sur les pavés de l'avenue, Konstantinou descendant vers le centre d'Athènes. Et ils avaient tout Athènes à traverser.

A l'arrière, les Turcs se taisaient. Leurs armes sur les genoux. Prêts à tuer ou à se faire tuer. Nafsika était pâle comme la mort. Malko calcula mentalement combien de temps il faudrait aux Grecs pour mettre en place des barrages...

Où allez-vous ? demanda tout à coup Nafsika.

Au Pirée, dit Malko. Mais nous vous laisserons dans le centre.

Pourquoi au Pirée ?

Il lui expliqua son plan. Lorsqu'il eut terminé Nafsika annonça d'une voix sans réplique:

Je reste avec vous. S'il y a un problème, vous ne vous en sortirez jamais. Vous ne connaissez pas Athènes. Moi si. Et puis...

Elle laissa sa phrase en suspens, posa sa main blessée sur le bras de Malko.

iiia Siktir... Ha Siktir(Merde, Merde)

Oktay Ulusol n'arrêtait pas de grommeler entre ses dents. En dix minutes, ils avaient parcouru trois cents mètres. Bloqués par un feu au coin de la rue Diakou et du boulevard Arditrou, les voitures avançaient au pas, le long des ruines du temple de Zeus. Malheureusement, il n'y avait pas d'autres routes. Le feu franchi, ils se retrouveraient sur l'avenue Léoforos Sygrou, filant jusqu'à la mer. Se glisser dans les petites rues eût fait perdre encore plus de temps.

Les deux Turcs, à l'arrière, rongeaient leur frein, Krisantem, lui, serrait les dents pour ne pas hurler. Toute la police grecque devait être à la recherche de la Chrysler. S'ils se faisaient coincer dans cet embouteillage, ils étaient perdus.

Attention!

Fevzi Sungur avait crié. En se retournant, il venait d'apercevoir un motard de la police en gris dans le rétroviseur.

Malko eut l'impression que ses veines se remplissaient de plomb. Déjà, Fevzi Sungur armait sa mitraillette. Les Turcs étaient des terroristes professionnels. Un combat à mort ne leur faisait pas peur. Au contraire, leur cause avait besoin de héros...

Attendez, cria Malko. Cachez vos armes.

Au premier coup de feu, ils étaient perdus et probablement lynchés... Le motard se rapprochait. Il arriva à leur hauteur, freina, et se faufila entre deux bus.

Un rire lourd éclata à l'arrière: les deux Turcs montraient des dents éblouissantes. Même Krisantem parvint à sourire. Un miracle ne venant jamais seul, un bus déboita sur sa gauche, et ils purent se faufiler à l'intérieur de la bande réservée aux autobus. Oktay Ulusol appuya à fond sur l'accélérateur, remontant les files de voitures immobiles sur sa gauche. Nafsika laissa sa tête reposer sur le dossier. Epuisée, les mains nouées sur ses genoux. Tout à coup, Malko sentit de nouveau les battements de son cœur s'accélérer. Au bout de la

ligne jaune, il y avait un policier en gris qui les regardait arriver l'air sévère. Or, le feu venait de passer au rouge... De nouveau, les turcs se raidirent, la voiture stoppa en seconde position.

Aussitôt, le policier s'approcha et cogna à la glace côté conducteur.

Ouvrez, dit Malko à Oktay.

Le Turc obéit. Aussitôt le policier lui jeta en grec.

Alors, on ne se gêne pas...

Esseogluessek! (Fils d'âne) répondit aimablement Okta Ulusol.

Un dialogue aussi bien commencé ne pouvait qu'avorter.

Le feu passa au vert et le Turc démarra en trombe tournant dans Diakou. Le policier disparut, avalé par la circulation.

Enfin, ils se retrouvèrent sur la large avenue à deux voies Leoforos Sygrou se terminant à la mer. Malheureusement, tous les cent mètres, il y avait un feu rouge. A chaque arrêt Malko retenait sa respiration. Toutes les deux minutes, il consultait sa montre. Ils auraient déjà dû se trouver sur la route du bord de mer. Il leur restait 37 minutes pour arriver au Pirée. Il n'osait pas dire à ses compagnons que les chances de réaliser son plan avaient diminué de 50 %. La police avait sûrement pensé au Pirée. C'était le meilleur moyen de s'évader d'Athènes.

Thalassa (La mer)! cria soudain Nafsika.

Cent mètres devant eux, le soleil se reflétait sur l'eau bleue du golfe de Saronikos. Malko eut envie de crier de joie. Après tout, ils allaient peut-être s'en sortir. Cinq minutes plus tard. Ils tournaient à gauche dans l'avenue Possidonos. Malko avait choisi la route du bord de mer, un peu plus longue, mais qui serait peut-être moins surveillée que l'itinéraire direct Athènes, Le Pirée.

Il leur restait trente-deux minutes.

L'avenue Possidonos, aux deux voies séparées par un terre-plein central était encombrée. Soudain, tout de suite après l'hippodrome, Malko aperçut ce qu'il craignait depuis le début: un barrage. Des policiers filtraient les véhicules un par un. Ils étaient au moins une douzaine, avec des jeeps et des motos. Ils ne passeraient pas. Un camion de la police se trouvait en travers de la chaussée, formant une étroite chicane. Même la lourde Chrysler n'arriverait pas à le déplacer... Il fallait prendre une décision d'urgence. A l'arrière, il y eut un cliquetis d'armes. Personne ne parlait plus, les yeux fixés sur les uniformes gris. Ils s'immobilisèrent derrière un énorme bus.

Demi-tour, dit Malko.

Tant pis, ils rataient la dernière partie du plan, mais autrement leur aventure s'arrêtait là. Un détail l'avait frappé: les policiers portaient des gilets pare-balles. C'était sérieux.

Le bus avança devant eux. Oktay Ulusol, lui, resta immobile, assourdi aussitôt par les klaxons.

\* Pezevenks (Les maquereaux) grommela-t-il.

Dès qu'il eut dégagé assez d'espace devant lui, il démarra brutalement, braqua à gauche, escaladant le terre-plein. Il y eut un

choc épouvantable et Malko fut projeté contre le pare-brise. Il crut que tous les amortisseurs avaient cédé. Le terre-plein mesurait près de 40 centimètres de haut! La Chrysler tangua, rugit et retomba de l'autre côté en travers.

Au moment où une Fiat arrivait à toute vitesse.

Le conducteur ne put éviter la Chrysler en travers de la chaussée. Malko vit son visage crispé à travers le pare-brise, le coup de volant. La Fiat percuta la Chrysler en pleine aile arrière, dans un effroyable bruit de ferraille.

Nafsika hurla, après avoir heurté le pare-brise de son doigt mutilé.

Oktay Ulusol, sans se préoccuper de la Fiat, essaya d'achever son virage. En vain.

Le moteur rugit, mais la Chrysler ne bougea que de quelques centimètres. La Fiat s'était encastrée dans son pare-choc, les deux véhicules étaient soudés l'un à l'autre! La vraie tuile. Pendant quelques secondes, on n'entendit que le rugissement du moteur. En sueur, les traits crispés, le Turc reculait et avançait alternativement.

Sans résultat.

Les policiers du barrage allaient fatalement s'apercevoir de l'accident... Malko eut tout à coup une idée. Ouvrant la portière, il sauta dehors.

Hasan, Fevzi, venez! cria-t-il.

Les deux Turcs jaillirent à leur tour de la Chrysler, mitrailleuse au poing, devant les passants ébahis. Le conducteur de la Fiat qui arrivait vers eux en les invectivant se calma instantanément.

Déjà, sans arme, Fevzi Sungur était impressionnant...

Médusé, le Grec resta immobile quelques secondes puis il partit, ventre à terre, vers le barrage. Malko, aidé des Turcs, essayait de soulever la Fiat. Impossible. Elle, était littéralement encastrée. Les tôles épaisses amoureusement enroulées les unes autour des autres. Malko se redressa, désespéré. Il aurait fallu un chalumeau et deux ou trois heures. Un bus bloqué par l'accident klaxonnait, comme un fou. Cela lui donna une idée.

Fevzi !

Le Turc courut vers lui, mitrailleuse au poing-Le bus! ordonna Malko.

Ils bondirent par la portière ouverte, bousculant les, voyageurs qui hurlaient de terreur. De son énorme main' gauche, Fevzi arracha de son siège le conducteur du bus, et le jeta hors du véhicule. Malko s'était déjà glissé à sa place. Il saisit le levier de vitesse, tâtonna et trouva la marche arrière. Le bus recula de quelques mètres avec une secousse.

Comme les voyageurs faisaient naine de se précipiter à l'avant, Fevzi Sungur tira une rafale de mitrailleuse dans le plafond. Aussitôt,

tous s'immobilisèrent, tassés sur les sièges.

Malko passa en première, tourna le volant horizontal et visa. Le gros bus s'ébranla, prit de la vitesse et vint heurter violemment la Fiat imbriquée dans la Chrysler. Il y eut un effroyable craquement de tôles et la Fiat se disloqua partiellement. Mais elle tenait encore. Malko dut reculer de nouveau et revenir à la charge, se servant du bus comme d'un bulldozer! Cette fois, l'avant de la Fiat fut balayé, entraînant l'aile arrière et le pare-choc de la Chrysler...

Maintenant elle était libre!

Malko sauta du bus, suivi de Fevzi. Médusés, les voyageurs ne disaient plus un mot. Tandis qu'il courait vers la Chrysler, Hasan Zilli, un genou en terre, tira une rafale par-dessus sa tête. Il se retourna : deux motards de la police arrivaient derrière le bus, se faufilant entre les véhicules bloqués. L'un d'eux tomba et sa machine partit s'écraser sur le terre-plein. L'autre sauta précipitamment à terre, s'abrita et sortit son pistolet. Malko se jeta dans la Chrysler avec les deux Turcs, et Oktay démarra aussitôt, faisant hurler ses pneus. En trente secondes, ils eurent pris de la vitesse. Roulant dans la direction opposée au Pirée. Malko regarda sa Seiko. Ils venaient de perdre neuf minutes. Dans 23 minutes, ils devraient être à Zea Marina.

Où allons-nous ? demanda Nafsika d'une voix blanche.

Bientôt, ils allaient se heurter aux barrages de l'aéroport. Ils tournaient en rond Comme des rats empoisonnés. Malko tourna la tête vers Nafsika.

Il va falloir nous séparer. Vous n'avez rien à craindre, et cela risque de se terminer très mal.

Le profil régulier de la jeune femme semblait coulé dans du bronze.

Je reste avec vous, dit-elle d'une voix sans timbre, mais décidée. Je peux encore vous être utile.

Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Oktay Ulusol.

Il était obligé de ralentir, ayant rejoint le flot de la circulation. Vingt et une minutes, pensa Malko.

Dès que vous pourrez, reprenez sur la gauche, suggéra Nafsika. Nous pouvons essayer de gagner le

Pirée en traversant Kallithea et Moshaton. Il n'y aura pas de surveillance dans les petites rues.

Un ronflement de moteur fit lever la tête à Malko. Un hélicoptère gris avec des cocardes grecques semblait immobilisé au-dessus de la Chrysler. Sans aucun doute

un appareil de la police. Il se laissa tomber comme une pierre devant la voiture, s'arrêta à quelques mètres du sol, se balançant au-dessus de l'avenue. Des lueurs, jaunes jaillirent d'une des portes ouvertes et instantanément des chocs sourds ébranlèrent le capot. Sans

le cinq millimètres d'acier de blindage de la Chrysler, il n'avait plus de moteur. Malko bénit intérieurement la prudence du State Department. Surpris, Oktay écrasa le frein avec un juron. Malko faillit passer à travers le pare-brise. Cet hélicoptère allait signaler par radio leur position à tous les véhicules de police. Leurs chances s'amenuisaient.

En face d'eux, il y avait un rond-point avec un embranchement remontant vers le nord.

Tournez là, à gauche, ordonna Malko.

Le Turc s'engagea dans le rond-point. A ce moment, Malko aperçut alors les deux motards derrière eux. C'était l'hallali. La Chrysler trop lourde pour atteindre une grande vitesse avec ses deux tonnes de blindage, ne pourrait jamais les semer.

Ne tirez pas, répéta Malko, ne tirez pas.

Il se pencha en arrière et saisit la mitraillette de Hasan Zilli qui essaya de se dégager, furieux. Un des motards venait d'arriver à leur hauteur et braquait son pistolet sur la Chrysler, hurlant quelque chose que ses passagers ne pouvaient entendre.

La glace arrière gauche s'étoila et Hasan Zilli fit un saut de côté, écrasant Krisantem. Il n'arrivait pas à s'habituer aux glaces blindées. Un peu rassurés de se voir indemnes, les deux Turcs de l'arrière baissèrent leurs armes. Le second motard les rejoignit à son tour, gesticulant aussi avec son pistolet. Oktay Ulusol donna un brusque coup de volant. Le premier motard n'eut pas le temps d'accélérer. Après avoir heurté le trottoir, il fit un magnifique vol plané tandis que sa machine s'écrasait dans une gerbe d'étincelles. Le second parvint à freiner et se retrouva derrière la Chrysler.

Tournez à gauche, cria Nafsika, la palissade.

Le conducteur obéit, fonçant vers une palissade de bois. Le museau de la Chrysler pulvérisa les planches et ils surgirent dans un terrain vague parsemé de carcasses de voitures, le motard rescapé encore à leurs trousses.

Continuez, tout droit, dit Nafsika. Ensuite à droite.

C'était le quartier de son enfance. Le motard s'accrocha pendant quelques mètres, puis disparut dans un grand nuage de poussière... La Chrysler cahotait effroyablement, arrachant des gémissements à Krisantem. Il ne restait plus que l'hélicoptère qui bourdonnait au-dessus d'eux comme un frelon venimeux.

Ils émergèrent dans une petite rue en sens unique et, guidés par Nafsika, se lancèrent dans le dédale du vieux quartier de Moshaton qui courait parallèlement au bord de mer. Malko consulta sa montre. Plus que dix-sept minutes. C'était fichu ! Il leva la tête : l'hélicoptère ne les lâchait pas, restant prudemment hors de portée de leurs armes. Muets et farouches, les Turcs ne disaient plus un mot, leurs armes sur leurs



genoux. Ils zigzaguerent ainsi pendant un temps infini avant d'émerger dans l'avenue Skiliti, redescendant vers la mer. Enfin, Nafsika les fit tourner dans la rue Vassili Pavlov qui serpentait au flanc de la colline Kastella, dominant Microlimanos et toutes les petites baies jusqu'au Pirée.

Malko se sentit la bouche sèche. Ils auraient du atteindre Zéa Marina au cours de la minute en cours. Il regarda la trotteuse de la Seiko passer 1 h 25.

Vassili Pavlov était une rue étroite en sens unique coupant à travers les vieilles maisons de Faliron. Malko, commençait à échafauder un plan de secours, lorsque le hurlement d'une sirène le fit sursauté. Un car de police venait de surgir derrière eux. La tête casquée d'un policier émergeait d'une des portières, brandissant un fusil lance-grenades. C'était la guerre... Derrière, un autre véhicule suivait, escorté de plusieurs motards, sirènes hurlantes.

Rageusement, Oktay Ulusol appuya sur l'accélérateur. Malko jura entre ses dents, découragé! S'ils arrivaient au Pirée avec toute la police grecque à leurs trousses, son plan était, de toute façon, inapplicable. Mais depuis une minute, il n'y avait plus de plan...

A leur gauche, devant, il aperçut le bâtiment blanc du Yacht-club. Nafsika se taisait. Comme s'il en avait assez fait, l'hélicoptère s'éloigna brusquement,, disparaissant vers Athènes.

Mauvais signe.

Après ce qui venait de se passer, les policiers grecs tireraient à vue... La catastrophe se matérialisa au virage suivant.

Ha Siktir(Merde)! rugit Oktay Ulusol en écrasant le frein.

Un gros car de police barrait toute la rue d'un trottoir à l'autre, laissant à peine la place à un piéton de passer!

Tout autour des policiers casqués, avec des gilets pare-balles et des boucliers montaient la garde. La Chrysler s'arrêta à vingt mètres d'eux. Aussitôt, ils levèrent leurs armes. Malko se retourna, les autres policiers étaient à cent mètres. Il n'y avait aucune route de traverse, ni vers le haut de la colline, ni vers la mer. C'était le piège parfait.

Mon Dieu, fit Nafsika, ils vont nous tuer!

## CHAPITRE 19

Les dents serrées, Oktay Ulusol, enclencha machinalement la marche arrière et la Chrysler recula en zigzaguant dans la rue étroite. Pour se jeter sur le convoi de policiers qui arrivait derrière elle. Au passage, Malko aperçut sur sa gauche un escalier, qui descendait sur Microlimanos, assez large, bordé de maisons. On se serait cru à Montmartre.

Prends l'escalier, cria-t-il, à Oktay Ulusol. Le Turc le regarda comme s'il était fou.

Haydi! répéta Malko. (Fonce)

Comme le Turc hésitait, il tourna lui-même le volant! Oktay se réveilla enfin et acheva la manœuvre. L'escalier était tout juste assez large pour laisser passer la Chrysler. Une centaine de mètres plus bas, on apercevait la terrasse flottante d'un restaurant et la route de bord de mer longeant le petit port.

La Chrysler parut suspendue entre le ciel et terre, le capot et les roues avant dans le vide.

Puis, l'avant retomba lourdement sur les premières marches, dans un fracas terrifiant. Les deux pneus avant éclatèrent sous le choc, faisant trembler toute la carcasse de la voiture! Il y eut un bruit de tôle arrachée suivi du hurlement de moteur: le pot d'échappement venait d'être arraché au ras du moteur

La Chrysler rebondit sur une des vieilles maisons bordant l'escalier, écrasant tout son flanc gauche dans un assourdissant fracas de tôle et continua sa descente sur les marches, au milieu des rugissements du moteur en échappement libre. A chaque marche, la secousse était effroyable, projetant les occupants de la voiture sur le pavillon. Krisantem hurlait sans discontinuer. L'escalier devait avoir une pente de trente degrés... Miraculeusement, les pneus arrière n'avaient pas encore éclaté...

Cramponné à son volant, Oktay Ulusol avait renoncé à guider sa trajectoire. Les deux tonnes de la voiture blindée ne lui obéissaient plus, dévalant l'escalier à près de 50 à l'heure. Cramponnés les uns aux autres, les occupants tentaient seulement de survivre. Malko essayait de protéger Nafsika qui rebondissait comme une balle de ping-pong. Ils avaient déjà parcouru plus de la moitié de l'escalier que les policiers n'avaient pas encore eu le temps d'arriver en haut des marches.

Médusés par cette évasion spectaculaire.

Deux vieilles qui remontaient du port, n'eurent que le temps de se jeter dans une porte pour éviter d'être écrasées par la voiture rebondissant d'une marche à l'autre dans un vacarme de fin du monde. Après un nouveau choc le hurlement lancinant du klaxon bloqué s'ajouta au reste. Puis Oktay donna un coup de volant malencontreux et le côté droit heurta violemment un mur, enfonçant la portière avant. Si la Chrysler n'avait pas été renforcée par son blindage, elle eût été en miettes depuis longtemps... Malko assourdi, étourdi, regarda la rue devant eux qui se rapprochait à toute vitesse.

Essayez de vous mettre en travers, cria-t-il à Oktay.

Le Turc jura. Son volant ne répondait plus et il s'en servait seulement comme point d'appui. Attirés par le fracas de cette

incroyable descente, des badauds s'étaient arrêtés au bas de l'escalier, abasourdis, croyant à un spectaculaire accident. Malko les vit gesticuler, avertissant les véhicules qui arrivaient sur la route où ils allaient déboucher. En sens unique et peu fréquentée, par chance. Les secousses à chaque marche semblaient de plus en plus fortes.

Il restait encore vingt mètres...

Malko vit grandir les visages effarés, des gens s'écartèrent précipitamment devant le bolide. A l'arrière, les Turcs n'étaient plus qu'un magma informe. Encore dix mètres...

Malko s'arc-bouta contre le pare-brise, essayant de protéger Nafsika.

Dikkat! cria-t-il. (Attention)

La Chrysler jaillit de l'escalier comme un skieur d'une piste de saut. Il y eut un choc auprès duquel les précédents semblaient des caresses lorsque l'avant s'écrasa sur le trottoir dans une gerbe d'étincelles. Le train avant s'arracha d'un coup et le frottement contre l'asphalte freina la voiture si brutalement que tous ses passagers se retrouvèrent pêle-mêle, tassés entre le pare-brise et les sièges avant. Puis elle pivota sur ce qui restait du moteur, perdant encore un peu de vitesse. Malko aperçut une foule compacte, des véhicules arrêtés.

La voiture heurta par l'arrière le pilier de bois qui soutenait l'auvent d'un restaurant flottant, partit à travers les tables et les chaises, balayant tout sur son passage et vint terminer sa course contre la coque en bois d'un grand voilier sur cales. Ses propriétaires, en train de prendre un bain de soleil, basculèrent sur le toit de la Chrysler avec des hurlements de terreur.

Pendant quelques secondes, le silence fut absolu.

Malko essaya de bouger, écrasé par la masse des Turcs, stupéfait d'être encore vivant. Il poussa de toutes ses forces contre la portière, parvint à l'ouvrir, sentait qu'on l'aidait de l'extérieur, vit des visages compatissants et

inquiets. On le tira hors de la Chrysler. Il se retrouva à quatre pattes sur le sol, respira l'air. sentit l'odeur d'essence, se dit que la voiture allait prendre feu... Le vacarme de leur descente infernale résonnait encore douloureusement dans ses tympans. Pendant quelques secondes, il se laissa aller au plaisir d'être vivant puis le sens de la réalité lui revint d'un coup. la police allait surgir d'un moment à l'autre.

Il tira Nafsika hors de la voiture. Du sang coulait d'une large estafilade au front, mais elle n'était même pas évanouie... Fevzi s'arracha à son tour, traînant Krisantem. Puis Hasan Zilli, hébété, serrant encore sa mitraillette. Quand la foule vit l'arme, le silence se fit brusquement. Puis les premiers rangs reculèrent prudemment.

Oktay Ulusol, ne bougeait pas, effondré sur son " volant. Malko se

pencha et vit ses yeux fixes. Il était mort, vraisemblablement les vertèbres cervicales brisées dans le choc. Malko se redressa, regarda autour de lui, la route était bordée de restaurants flottants, ensuite il y avait le petit port dominé par le Yacht-club. ils se trouvaient juste entre les deux.

Venez, dit Malko. Instinctivement, il se mit à courir vers les bateaux.

Ils étaient à près de deux kilomètres à vol d'oiseau de Zea Marina et jamais ils n'y parviendraient sans être rejoints par la police. D'autant que Fevzi Sungur devait pratiquement porter Elko Krisantem...

Malko se retourna et aperçut des uniformes gris qui débouchaient de l'escalier. La poursuite reprenait. Et cette fois, ils étaient à pied... Il aperçut alors en face d'eux un petit voilier en train de se détacher du quai, avec un seul homme à bord en train de larguer la dernière amarre. Il semblait ne pas s'être aperçu du tumulte. Où il s'en moquait.. Malko se faufila entre les bateaux en réparation et, d'un bond, sauta à bord.

Une fille brune superbe était en train de se déshabiller dans la cabine, vêtue uniquement d'un slip. Le marin se précipita sur lui, hurlant des injures en grec.

Le choc sourd de Fevzi Sungur atterrissant à son tour sur le pont le fit se retourner. L'aspect du géant était tel qu'il se tut immédiatement. Les autres suivirent, envahissant la petite cabine où la fille hurlait, en pleine crise de nerfs. Malko largua la dernière amarre. Nafsika se tourna vers le Grec, un gros moustachu noir comme une olive.

Mettez le moteur en route, vite et partez.

La mitrailleuse de Hasan Zilli donnait du poids à ses paroles.

Le marin, les mains tremblantes, s'assit à l'arrière et le grondement du moteur auxiliaire fit frémir le petit voilier. Ils s'éloignèrent lentement du quai au moment où les premiers policiers y arrivaient, criant et gesticulant. A tout hasard, Hasan Zilli arracha la fille de la cabine et la poussa devant lui de façon à ce que les policiers la voient bien.

Ils baissèrent leurs armes tandis que le voilier s'éloignait vers la sortie du port. Après le cauchemar et le tumulte de la dernière heure, la brise marine, et le "teuf -teuf " régulier du moteur auxiliaire semblaient le paradis à Malko. Krisantem gisait, exsangue de douleur, sur le pont, Nafsika était blanche comme une morte. Hasan Zilli, rassuré, baissa son arme et repoussa la fille dans la cabine. Muette de terreur, elle se laissait faire. Le Grec retrouva enfin la parole:

Que voulez-vous? demanda-t-il à Malko. Où voulez-vous aller ?

La mer était d'huile, le ciel radieux. Malko regarda la côte plate. Un avion décollait dans le ciel.

Combien faut-il pour atteindre Zea Marina ?

Trois quart d'heure environ.

La police devait déjà être en train d'alerter les gardes-côtes de la marine grecque. Ils n'avaient pas une chance sur un million de leur échapper avec un escargot pareil. La Sei1ço indiquait une heure trente-deux.

Très bien, dit Malko, nous allons à Zéa Marina.

Résigné, il s'assit sur le plat-bord, surveillant l'homme de barre. Les Turcs s'étaient tassés dans la cabine avec la fille et Krisantem. Nafsika s'installa en face de lui. Il lui restait trois quarts d'heure pour trouver un plan de secours, un moyen de fuir.

Allez vers la Créole ordonna Malko.

Docilement, le Grec tourna la barre. Le petit voilier entra doucement dans le port de, Zéa Marina. Il était 2 heures et quart. Des rangées de yachts s'alignaient à perte de vue.

Nafsika chuchota à l'oreille de Malko:

Que voulez-vous faire ?

De larges cernes marquaient les yeux de Nafsika. La fatigue et la peur. Mais sa voix ne tremblait pas.

Malko, passa vers l'avant, regardant les bateaux et en particulier un certain emplacement dont il se trouvait à moins de cinquante mètres. Il était vide. Il se tourna vers la jeune Grecque et avoua d'un ton las:

Maintenant, je ne sais plus.

C'était déjà un miracle d'être arrivé jusque-là.

Il montra l'emplacement le long du quai, en face d'un grand parking.

L'hovercraft est parti depuis 45 minutes. A 1 h 30. C'était le seul moyen de transport qui nous permette de nous échapper car il est plus rapide que les vedettes de la marine grecque. Maintenant, il faut attendre le prochain. A cinq heures. La police nous trouvera avant...

Nafsika regardait l'emplacement vide elle aussi. Tout à coup, elle poussa une exclamation.

Mais nous sommes dimanche! s'écria-t-elle.

Qu'est-ce que cela change ?

La Grecque empoigna la chemise de Malko, la secouant de la main gauche.

Ce que ça change? Mais le dimanche les horaires sont différents! Ils partent une heure plus tard!

Malko n'eut pas le temps de répondre: il y eut un coup de sirène derrière le voilier. Il se retourna : une sorte de gros poisson bleu avançait au ras de l'eau, descendu de ses nageoires pour entrer dans le port: l'hovercraft qui venait charger les passagers pour Hydra

Une immense joie balaya toutes ses angoisses. Ils étaient peut-être

sauvés! On ne devait pas les chercher au Pirée...

Laissez-le passer, dit-il au Grec. Et abordez ensuite le long du quai, derrière lui.

Le marin tourna sa barre et le gros hovercraft glissa lentement le long du petit voilier pour aller s'amarrer le long du quai sur lequel patrouillait un unique policier en gris. Malko se rua dans le cockpit pour donner ses ordres aux Turcs. Ils avaient très peu de temps pour agir.

Le Grec obéit avec empressement, heureux de récupérer sa maitresse et son bateau. Il manœuvra doucement pour accoster Près d'un yacht en train de faire du mazout tandis que les Turcs écoutaient Malko. Lorsque la coque racla contre les pneus protégeant le quai, Malko faillit hurler de joie. Un badaud attrapa l'une de leurs amarres et l'attacha à une bite. Malko sauta le premier à terre, regarda autour de lui. Personne ne semblait s'intéresser à eux. Il y avait des dizaines de bateaux qui rentraient.

Un à un tous mirent pied à terre. Sungur soutenant Krisantem, gris de douleur. Nafsika prit la main de Malko. Un vrai couple d'amoureux. Celui-ci se pencha vers le Grec qu'il avait arraisonné.

Vous allez repartir et vous diriger droit vers la haute mer. Ensuite, vous ferez ce que vous voudrez.

L'autre n'avait pas de radio, il ne craignait donc pas d'indiscrétion. Sans demander son reste, le Grec largua ses amarres et s'éloigna au moteur.

Le policier en uniforme ne prêta aucune attention à l'homme qui s'avançait vers lui. Un grand gaillard avec une énorme moustache, en blue-jean. Lorsque celui-ci ne fut plus qu'à cinquante centimètres de lui, il bondit brusquement sur le policier, le prit à bras le corps et, d'un effort puissant, le porta jusqu'au bout du quai où il le laissa tomber dans l'eau sale du port. Ce fut le signal.

Un homme armé d'une mitraillette se rua vers la passerelle de l'hovercraft où les passagers en partance faisaient sagement la queue, et s'engouffra à l'intérieur de l'engin. Avant, il se retourna et tira une rafale en l'air, ce qui déclencha la fuite éperdue des passagers. Une femme blonde surgit à son tour, criant en grec à la foule:

Dispersez-vous, c'est un hi-jacking!

On n'avait jamais vu cela, mais les passagers s'égaillèrent à travers le parking. Le policier surnageait péniblement dans l'eau sale. Malko sauta à son tour sur la passerelle et grimpa l'escalier de fer qui menait au poste d'équipage suivi de Nafsika. Les trois marins fixèrent son pistolet en écarquillant les yeux.

Nous appareillons, ordonna-t-il. Immédiatement.

Celui qui résistera sera abattu.

Nafsika traduisit.

Hasan Zilli surgit à son tour, brandissant sa mitrailleuse. Nafsika précisa

C'est un Turc, il ne parle pas grec. Si dans une minute les moteurs ne tournent pas, il vous tue.

Malko redescendit les marches de fer laissant en haut Nafsika et le Turc. Fevzi Sungur, après avoir chargé Krisantem à bord, était en train de larguer les amarres de l'énorme engin. Un des moteurs se mit en route. Plus le second. L'hovercraft commença à s'éloigner du quai, en reculant.

Nafsika se laissa tomber dans un des sièges et se mit à pleurer. Les nerfs. Les grands voiliers défilaient autour d'eux. Malko remonta dans le poste de commande, pour surveiller le départ.

Il rongea son frein tant qu'ils sortaient du port à petite vitesse. Puis l'engin commença à se soulever sur ses patins, prenant de la vitesse. A ce moment, un petit bâtiment surgit sur leur droite, gris, avec une mitrailleuse à l'avant. Des feux clignotant sur le pont. Le capitaine se tourna vers Malko, gris:

Il nous ordonne de stopper, sinon, il va tirer.

Accélérez, dit Malko par l'intermédiaire de Nafsika. Dites-lui qu'il y a des Grecs à bord et que nous allons en Turquie.

Le capitaine transmit le message, Le patrouilleur gris décrivit une gracieuse arabesque et commença à les prendre en chasse.

Plus vite, ordonna Malko.

L'hovercraft se souleva encore plus et d'énormes vagues commencèrent à jaillir sous sa coque. La vitesse augmentait: 30 noeuds, puis 32, 35, 38... C'était le maximum. Parce qu'il était à vide et que la mer était d'huile. Peu à peu le patrouilleur perdait du terrain. Au bout d'un quart d'heure, il fit demi-tour, découragé.

Le capitaine se tourna vers Malko.

Où allons-nous?

Malko tira une enveloppe de sa poche, l'ouvrit et tendit au capitaine la feuille de papier.

Dirigez-vous sur cette position, le plus vite possible. C'est plein sud. Nous devrions l'atteindre dans deux heures environ.

Mais je n'aurai jamais assez de fuel pour revenir, protesta le Grec.

Cela ne fait rien, dit Malko. Faites ce que je vous dis. Si vous changez de cap, vous serez abattu.

Il redescendit, avec Nafsika laissant Hasan et sa mitrailleuse. En bas, on avait allongé Krisantem à l'avant. Malko se sentit soudain affreusement fatigué.

Sauf coup dur, il échappait aux Grecs. Personne ne pouvait rattraper le puissant hovercraft, d'autant qu'on devait les chercher du côté de la Turquie...

J'ai chaud, dit soudain Nafsika. Allons à l'arrière. Ils traversèrent l'énorme engin vide de passagers, franchissant le bar, puis la cabine arrière. Ensuite, il y avait une sorte de plate-forme, en plein-air, comme un vieil autobus. Nafsika s'accouda au bastingage, regardant le sillage d'écume blanche. Le bruit était épouvantable et on était parfois éclaboussé d'écume. Malko la prit par le bras.

Pourquoi ne rentrez-vous pas ?

J'ai besoin d'air, dit-elle.

Durant les deux dernières semaines, il y avait une question à laquelle Malko n'avait jamais pu répondre de façon satisfaisante.

Nafsika, demanda-t-il. Pourquoi m'avez-vous envoyé chez Elias Ypirou ?

Le visage de la jeune femme prit une expression grave, mélancolique.

Henry et moi, dit-elle, nous avons été ensemble pendant six mois. A son second séjour. Moi aussi, j'avais envie de savoir.

Ses longs cheveux volaient dans le vent. Elle frissonna en dépit du temps superbe et Malko passa le bras autour de sa taille, l'attirant contre lui. La porte menant à la cabine arrière claqua derrière eux, refermée par le vent. Les contours déchiquetées de l'île Egina défilaient sur la droite de l'hovercraft.

Nafsika pivota, tournant le dos au sillage, attirant Malko, s'appuyant plus contre lui comme pour chercher un réconfort. Sa main intacte commença à le caresser partout, effleurant d'abord son visage, puis son corps.

Enfin, ses lèvres épaisses au goût de sel, se posèrent sur les siennes. Il sentit la langue se coller à la sienne et eut l'impression de revivre. Malko tenait maintenant la jeune femme étroitement serrée contre lui, le ventre et la

poitrine de Nafsika semblaient se durcir au contact de ses muscles à lui. Le ronflement des moteurs, le bruit des vagues les berçaient. Nafsika s'écarta doucement, et fit elle-même glisser la fermeture de sa robe.

Puis elle attira de nouveau Malko, appliquant son ventre nu contre l'alpaga sèche jusqu'à ce qu'elle heurte son sexe.

Le regard de Malko rencontra celui de Nafsika. Il y vit un tel désir, qu'il en fut grisé de joie. La main indemne glissa entre eux, entoura le sexe de Malko et le dirigea en elle.

Doucement, murmura-t-elle.

Il la sentit crispée tant qu'il ne fut pas tout entier en elle.

Alors, elle noua les bras derrière sa nuque, les reins appuyés au bastingage, face au vent, et se laissa prendre.

D'abord doucement, puis de plus en plus durement. Malko ne pouvait voir Nafsika se mordre la lèvre inférieure pour ne pas crier



sous ses coups de boutoir, encore affreusement meurtrie de son supplice. En dépit de ses pointes de douleurs, elle poussa un gémissement de triomphe lorsqu'elle le sentit se déverser en elle.

Ils restèrent soudés l'un à l'autre, sans parler, isolés par le bruit et la vitesse.

Maintenant, la mer était déserte. Sur la droite, dans le lointain, on distinguait les côtes du Péloponnèse dans une brume de chaleur.

Je suis heureuse, souffla Nafsika à l'oreille de Malko. Heureuse. Heureuse.

Nous reste dix minutes environ, annonça le capitaine de l'hovercraft.

Nafsika traduisit à Malko, perdu sur une carte.

Cela faisait plus de deux heures qu'ils naviguaient plein sud à la vitesse maximum de 38 nœuds.

Ils avaient laissé derrière eux Egina, Poros, Hvdra et se trouvaient entre l'île de Milos et la pointe du Péloponnèse, à un peu plus de cent kilomètres d'Athènes. En pleine mer.

Vous avez des jumelles ? demanda Malko.

Le Grec secoua la tête.

Vous feriez mieux de me laisser envoyer un message pour qu'on vienne nous chercher. Ça s'arrangera peut-être votre histoire...

Il lui tendit une paire de jumelles et Malko les Colla à ses yeux, examinant l'horizon, vers le sud, en direction de la Crète, il lui fallait plus d'une minute pour balayer l'horizon.

Tout à coup, les battements de son cœur s'accélérent. Un point gris venait d'apparaître dans les jumelles. A plusieurs milles. Il le suivit tandis qu'il se rapprochait, et qu'il distinguait un bâtiment gris, un navire de guerre dont il ne pouvait encore voir la nationalité. Après cinq interminables minutes il put identifier le pavillon.

Il abaissa les jumelles

Stoppez les machines et tirez une fusée rouge.

Le destroyer de l'US navy commandé par la C.I.A. pour le recueillir était au rendez-vous.